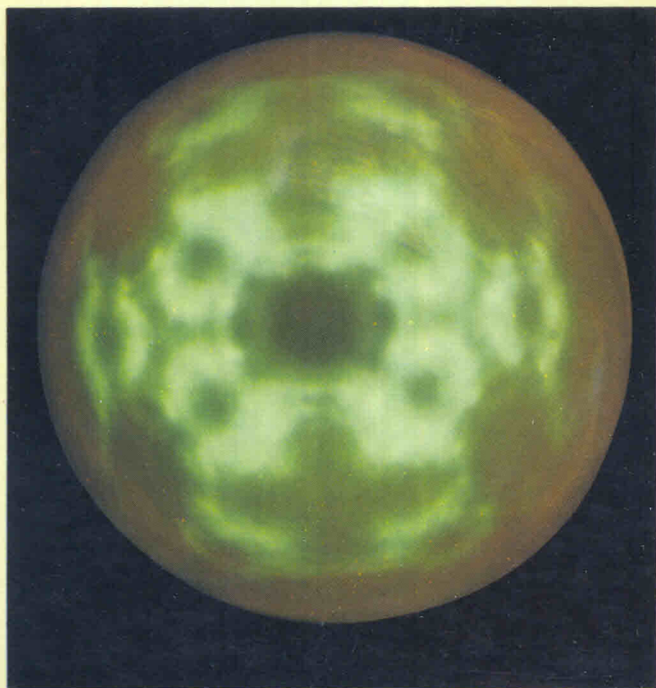
GARNIER FLAMMARION

LES PENSEURS GRECS AVANT SOCRATE

DE THALÈS DE MILET A PRODICOS



TEXTE INTÉGRAL GF

GARNIER FLAMMARION TEXTE INTÉGRAL GF GARNIER FLAMMARION GARNIER FLAMMARION

GARNIER FLAMMARION

TEXTE INTEGRAL GF GARNIER FLAMMARION



Zénon ! Cruel Zénon ! Zénon d'Elée !
M'as-tu percé de cette flèche ailée
Qui vibre, vole, et qui ne vole pas !
Le son m'enfante et la flèche me tue !
Ah ! le soleil... Quelle ombre de tortue
Pour l'âme, Achille immobile à grands pas !

PAUL VALÉRY

TEXTE INTEGRAL GF GARNIER FLAMMARION

GARNIER FLAMMARION

LES PENSEURS GRECS AVANT SOCRATE



Sur la couverture :

Structure atomique de baryum.
Cliché Francis Brunel.

LES PENSEURS GRECS AVANT SOCRATE

DE THALÈS DE MILET A PRODICOS

Traduction, introduction et notes
par
Jean Voilquin

GARNIER-FLAMMARION

INTRODUCTION

Le miracle grec ! Il faut employer ces mots, quelque usés qu'ils puissent être, si l'on veut se rendre compte des immenses progrès que le peuple grec, particulièrement doué, a fait faire à la pensée humaine. Placé dans des conditions de développement extrêmement favorables, il a donné à l'esprit humain les cadres et les principes essentiels de son activité. Qu'il s'agisse de philosophie, d'histoire, de sciences ; qu'on envisage les arts différents et les genres littéraires, il a su tout régler et, renonçant à la connaissance purement empirique et pratique, remonter jusqu'aux sources universelles de tout savoir, se débarrasser de la tutelle dangereuse des magies et des religions, poser tous les problèmes sur le plan rationnel et ouvrir à la spéculation les voies dont, par la suite, elle ne devait pas s'écarter.

Les manifestations de ce miracle grec se montrent dans tout leur éclat au ve siècle. Athènes, la ville incomparable, se couvre de monuments dont l'harmonie n'a jamais été égalée. Les historiens racontent les luttes héroïques contre les Barbares, voire contre les Grecs, frères de race pourtant. Les philosophes méditent sur l'univers et sur l'homme, tandis qu'au théâtre la foule se presse pour applaudir les tragédies où revivent les légendes de l'ancienne Grèce. Une confiance un peu téméraire s'empare des esprits. Car cette floraison durera peu. Mais ses reflets éclairent encore l'humanité, qui ne cesse de regarder en arrière pour découvrir dans le lointain les règles sur lesquelles elle a bâti sa civilisation.

Toutefois, les études qu'on a consacrées au peuple grec et aux diverses manifestations de son génie ont montré que le miracle grec, tout éblouissant qu'il soit, a été préparé et, en quelque sorte, motivé par un long travail préparatoire dont longtemps on avait pressenti seulement

l'intensité et la direction. Des connaissances sont venues d'ailleurs; des influences se sont exercées qui, à l'heure actuelle, ne sont pas encore toutes élucidées. Mais ces apports extérieurs ne sauraient diminuer notre admiration étonnée.

Dans le domaine philosophique, en particulier, nos yeux demeurent éblouis par les merveilleuses réussites de Platon et d'Aristote. Sur ces penseurs, les jeunes gens qui font leurs études ne sont pas sans posséder quelques notions. Il en va tout autrement pour la période où la pensée grecque, mal assurée encore, tâtonnant, s'attaquant à des problèmes trop vastes, eu égard au développement de ses connaissances, cherchait à se frayer un chemin. Cette période, appelée avec une rigueur peut-être insuffisante présocratique, se caractérise par l'union intime de la science et de la philosophie; on n'a pas encore pris l'habitude de délimiter avec précision leurs différents domaines.

Nous nous proposons de donner rapidement les caractéristiques essentielles de ce moment de la philosophie ancienne; après quoi nous nous expliquerons sur la manière dont nous avons conçu et composé le présent volume.

L'homme est naturellement porté à réfléchir sur ce qu'il aperçoit hors de lui et sur ses propres sentiments. Le monde l'enserre de toutes parts; il croit y apercevoir des manifestations qui l'intriguent et qu'il cherche gauchement à expliquer. D'autre part, il lui faut adopter, au milieu d'une nature où il lui semble qu'il découvre l'action de puissances secrètes et souvent hostiles, une ligne de conduite; la prudence, l'habileté, voire la ruse, seront ses principaux atouts au milieu des dangers. De là sont nés sur le sol hellène ces mythes qui traduisent une pensée encore puérile, mais déjà sensible à la beauté. La société primitive rapporte ces croyances à des forces surnaturelles, les codifie sous forme de religions et de rites. Les poètes leur donnent un éclat nouveau et une autorité accrue. Homère, Hésiode revêtent, le premier d'une forme éclatante, le second d'ornements plus sobres, ces récits à la fois ingénus et subtils. Comme leurs contemporains, ils cherchent à déterminer le rôle des dieux, de la justice, l'importance du châtiment dans la vie humaine. Cependant un progrès s'affirme chez Hésiode qui croit à l'existence d'un droit des faibles et assigne à Zeus « la tâche de rétablir la rectitude et la

mesure * ». La réflexion morale s'approfondit avec Solon et avec ceux que la tradition morale appelle au VIIe siècle les Sept Sages **.

Avec le temps et le développement de la civilisation, les relations entre peuples se font plus nombreuses; les luttes politiques deviennent plus vives. Le peuple grec a fondé des villes et des colonies. Il est donc normal que les personnages, en qui s'incarne une sagesse populaire un peu courte, fassent figure de législateurs. Le sage, en effet, ne ferme pas les yeux sur les besoins de la cité; Platon et Aristote prolongeront cette tradition. Aussi voit-on la plupart de ceux que la tradition désigne sous le nom de sages se mêler aux affaires publiques, dussent-ils même accepter la tyrannie, comme Périandre, à Corinthe.

Au VIe siècle avant Jésus-Christ, avec Phocylide de Milet et Théognis de Mégare, la poésie prend un ton gnomique et sentencieux; si elle manque souvent de profondeur chez le premier, elle traduit chez le second un changement intéressant : l'homme n'est plus soumis sans réserves à la justice divine; la justice humaine paraît se subordonner l'antique justice des dieux. L'idéal moral s'élève et l'homme, par ses propres moyens, est en mesure de marcher seul dans la voie où il a découvert les règles essentielles de la justice et du droit.

En même temps qu'elle précise, par la voix des sages et des poètes, les conditions morales de l'existence humaine, en même temps que s'élabore, en dehors du culte officiel, la religion des Mystères ***, la pensée grecque cherche une explication à l'énigme de l'univers. Comment le monde, autour de nous, a-t-il été créé ? Comment son existence se poursuit-elle ?

Au début, ce sont les mythes qui répondent à ces interrogations. Ces récits — tel est le sens propre du mot — semblent avoir été fort divers, dès l'origine, en raison du cloisonnement géographique de la Grèce, et du grand nombre de cultes locaux. Avec le temps, ces mythes montrent une tendance à s'unifier ****; déjà, sous la brillante poésie des compositions homériques, ils paraissent doués d'une valeur propre, d'une certaine universalité et indépendants de la religion. Nous avons d'Hésiode une théo-

* Léon Robin : *La Pensée grecque*, p. 25.
** Voir ci-dessous.
*** Voir ci-dessous.
**** L. Robin : *ouvrage cité*, p. 31.

gonie, qui est aussi une cosmogonie : au commencement est apparu le Chaos; puis la Terre et, dans les profondeurs de la Terre, le brumeux Tartare; enfin, l'Amour (Erôs). Du Chaos naissent l'Érèbe et la Nuit. Puis la Nuit donne naissance à l'Éther et au Jour, qui naît de ses amours avec Érèbe. La Terre, à son tour, enfante d'abord le Ciel étoilé et puis les grands Monts et la Mer. Enfin de son union avec le Ciel naît le fleuve Océan. Enfants de la Terre et du Ciel, Cronos et Rhéa sont les parents de Zeus. Ainsi, les dieux olympiens sont les derniers nés *. Bref, les différents éléments primitifs engendrent d'autres forces ou phénomènes naturels. « La plupart de ces généalogies et des mythes qui s'y rattachent ne sont autre chose que l'expression d'observations élémentaires ou d'idées telles que l'imagination des hommes en a conçu dans l'enfance de la science **. »

Comme nous voulons seulement indiquer une des étapes qui ont marqué le développement de la pensée grecque, nous ne jugeons pas nécessaire d'insister sur les autres cosmogonies, celle, par exemple, de Phérécyde de Scyros. Le contemporain d'Anaximandre témoigne d'un effort marqué pour établir une distinction, d'une part entre les éléments solides du monde, ou la terre, et les éléments atmosphériques, d'autre part, entre la matière et la force organisatrice ***. Épiménide, lui aussi, s'est attaché à expliquer le monde et ses origines, mais sans plus de succès et avec la même naïveté.

Que de telles tentatives aient pu mettre les penseurs qui suivirent sur la voie de leurs recherches, c'est tout ce que l'on peut affirmer. Elles sont pleines de contradictions et d'obscurité et il est bien téméraire d'attribuer, comme l'a fait certaine école allemande, une haute valeur philosophique à des pensées de ce genre. Ce serait bouleverser l'ordre normal du développement spirituel et mettre aux origines ce qui ne peut être que le résultat d'une longue évolution.

De même, nous n'indiquerons qu'en passant la thèse, soutenue avec vigueur par quelques historiens de la philosophie, thèse selon laquelle la pensée grecque aurait subi des influences orientales déterminantes. Que des contacts aient eu lieu entre les peuples orientaux, principalement

* L. Robin : *ouvrage cité*, p. 33.
** E. Zeller : *La Philosophie des Grecs*. Traduct. Boutroux, t. I.
*** E. Zeller : *ouvrage cité*, t. I.

les Égyptiens, et les Grecs, l'affirmation est non seulement plausible, mais incontestée. De là à relever des identités profondes entre les conceptions philosophiques des Chinois, des Perses, des Hindous, des Juifs et celles de Pythagore, d'Héraclite, des Éléates, il y a un abîme. Cette question d'influences doit être étudiée pour chaque cas particulier et il n'est pas invraisemblable que quelques connaissances scientifiques aient pu filtrer de l'Égypte et de l'Orient, jusqu'en Asie Mineure, en Grande Grèce ou en Attique. Zeller a bien mis en évidence les impossibilités de toutes sortes auxquelles se heurte la thèse des influences orientales sur la philosophie grecque. Il suffit d'abord de voir de qui émanent ces affirmations. De plus, aucun fait dûment contrôlé ne vient les vérifier; les voyages de Pythagore en Égypte, ceux de Démocrite en Scythie et en Perse sont loin d'être établis historiquement; celui de Platon en Égypte suscite moins de doutes. Mais l'examen impartial des faits, s'il permet d'admettre un certain nombre de faits isolés, conduit à déclarer invraisemblables l'origine et le caractère orientaux attribués à la philosophie grecque dans son ensemble *.

Une fois précisée cette question des origines lointaines de la réflexion grecque, nous pouvons aborder la période qui nous intéresse particulièrement et que nous appelons, pour plus de commodité, la période présocratique. Des considérations qui précèdent nous retiendrons ceci : une recherche de ce genre, portant sur les débuts de la pensée philosophique et par conséquent scientifique — science et philosophie se confondant à l'origine — est passionnante, car on y retrouve la marche même de l'esprit humain. On y discerne les premières tentatives d'explication du monde et, à un degré beaucoup moindre, de l'homme. C'est dire que la réflexion s'est portée immédiatement et d'un seul élan sur l'univers alors connu, avant de songer à éclaircir l'homme, cet autre mystère insondable. Aussi bien Socrate constitue-t-il une ligne de démarcation nette; c'est lui qui, le premier après les sophistes, a rabattu les prétentions de l'esprit humain et a ramené sur la terre les philosophes égarés par des spéculations prématurées.

Force nous est de ne pas entrer dans le détail des questions que se sont posées sur cette période de la pensée grecque les historiens de la philosophie et de la science. Comme les œuvres, en général, sont perdues et mutilées,

* E. Zeller : *ouvrage cité*, t. I.

comme les figures de premier plan apparaissent noyées dans une brume légendaire et que les témoignages indirects sont peu précis et souvent contradictoires, mieux vaut s'en tenir à des divisions qui, si elles ne tiennent pas compte de nuances difficilement perceptibles, ont au moins le mérite de la clarté.

Dans les débuts de la pensée grecque jusqu'à Socrate, il est possible de distinguer plusieurs directions. Tantôt elles sont marquées par des efforts et des tendances communes, si bien que le mot d'école, à condition de ne pas être pris dans une acception trop étroite, ne semble pas impropre pour les caractériser (École de Milet; école d'Élée); tantôt, au contraire, apparaissent des personnalités de premier plan qui brisent les cadres établis, rejettent dans l'ombre leurs contemporains ou leurs familiers.

Le premier groupe qui se montre à nos regards, quand on a dépassé les théologiens qui usent de la forme du mythe, et mis à part les moralistes (les Sept Sages) encore tout imprégnés de la sagesse populaire, est celui des Milésiens, avec Thalès, Anaximandre et Anaximène. Ils forment l'école de Milet et le terme de physiologues ou savants s'applique parfaitement à eux. Rien d'étonnant qu'une telle activité spirituelle ait eu lieu à Milet. « Les Éoliens et les Ioniens, issus de Phocide, du Péloponnèse et de l'Attique, ont garni depuis longtemps les golfes de Smyrne, d'Éphèse et de Milet *. Les villes qui s'y trouvent comprises, encadrées au nord et au sud par d'autres cités, se groupent en une puissante confédération. Partout, sur cette côte d'Asie Mineure, surgit une nouvelle Grèce où la fusion entre les Hellènes et les populations indigènes devait produire les plus heureux résultats, principalement un extraordinaire mouvement de pensée. Qu'on imagine un instant « ces vastes capitales coloniales, étalées dans des plaines fertiles, avec leurs larges avenues, leurs places magnifiques, leurs temples somptueux... On y entendait moins parler du pouvoir occulte des ancêtres disparus, du despotisme des clans et davantage des heureux résultats de l'initiative personnelle **. »

A cette école des penseurs, préoccupés de déterminer l'unique matière dont sont sorties toutes choses, succède l'important mouvement du Pythagorisme. On peut lui

* Robert Cohen : *La Grèce et l'Hellénisation du monde antique*, p. 55 et suiv.

** *Ibid.*

attribuer une origine ionienne, puisque Pythagore, semble-t-il, était originaire de Samos. Mais il eut pour centre la Grande Grèce; son plus grand moment se place au début du v[e] siècle. Les circonstances historiques expliquent, ici encore, le développement intellectuel. « A l'étroit dans les pauvres cantons qu'on leur avait laissés, les Achéens du Péloponnèse, vers la fin du VIII[e] siècle, tentent leur chance dans l'Italie méridionale * .» Sybaris voit le jour vers 710/709; Crotone un peu plus tard. Or c'est à Crotone que se développa l'école pythagorique; là, ainsi que dans d'autres cités où elle parvint à dominer, elle prit une orientation politique et nettement aristocratique : en Sicile, à Agrigente et à Catane; en Grande Grèce, à Sybaris et à Rhégion. De là, le Pythagorisme se répandit dans la Grèce continentale.

Nous remettons à plus tard de donner d'autres détails sur Pythagore et les faits qui lui sont attribués par la tradition; il nous faut cependant indiquer le caractère mystique du Pythagorisme. De bonne heure, des âmes plus pieuses et plus curieuses ont demandé un enseignement moral plus accusé que celui de la religion officielle et un enseignement ésotérique sur les dieux moins superficiel que celui de la religion populaire. Un élément moral s'était introduit dans la religion grecque. Nous en avons pour preuves l'apparition du culte de Dionysos, la vogue extraordinaire de la doctrine orphique, la pratique de l'initiation à certains mystères, dont les plus fameux sont ceux d'Éleusis **. Des idées nouvelles tendaient à attribuer aux Immortels une qualité, qu'ils n'avaient pas encore, à en faire des justiciers qui interviennent dans les affaires humaines pour exiger l'expiation d'un crime impuni, la purification du coupable et aussi pour distribuer, selon leurs vertus ou leurs vices, des récompenses aux vivants et aux morts.

La question des rapports du Pythagorisme avec l'Orphisme et les Mystères demeure extrêmement complexe. E. Zeller *** conteste que la philosophie ait emprunté aux Mystères des éléments importants. D'autres, comme L. Robin, se montrent moins affirmatifs et admettent, pour la forme même des associations pythagoriques, sinon pour les idées, une influence des confréries orphiques. Le

* Cohen : *ouvrage cité.*

** *Ibidem.*

*** E. Zeller : *ouvrage cité.*

Pythagorisme, selon lui, aurait été une sorte de franc-maçonnerie religieuse. Par la suite, les idées pythagoriciennes auraient vivement réagi sur les Mystères. Les néoplatoniciens et les Pères de l'Église ont été portés à faire la part très grande à ces influences de l'Orphisme sur le Pythagorisme et la philosophie grecque postérieure. Ils ont vu dans Pythagore un disciple d'Orphée et des Égyptiens et dans Platon — principalement avec le *Phédon* — un continuateur direct de Pythagore.

Au Pythagorisme succède Héraclite d'Éphèse, qui publie son œuvre à la fin de la première moitié du ve siècle. Il fait figure d'isolé; on l'appelle l'obscur, le ténébreux. Il conçoit l'opposition des contraires avec une généralité que l'on ne rencontre ni chez Anaximandre, ni même chez les Pythagoriciens ou chez Alcméon. Sa célébrité vient surtout d'avoir mis en une lumière toute nouvelle la notion de la loi dominante du devenir.

Presque contemporain d'Héraclite, Parménide d'Élée fonda l'école qui porte le nom de cette ville. Platon donne son nom à un dialogue, où Parménide intervient en personne. Ses disciples, Zénon et Mélissos, développent avec rigueur certains aspects de sa doctrine ou lui apportent quelques modifications. Si Parménide a été le représentant le plus vigoureux de la tendance philosophique qui réfute le devenir d'Héraclite, certains éléments existaient déjà en puissance chez Xénophane de Colophon. Il y a quelque intérêt, selon M. Robin, à ne pas briser l'unité de ce groupe traditionnel.

Quand on aura mentionné Empédocle d'Agrigente qui, né dans les premières années du ve siècle, est mort sans doute vers 430, Anaxagore, contemporain de Périclès, et Diogène d'Apollonie, influencé par Anaxagore; quand on aura rappelé l'école d'Abdère avec Leucippe et Démocrite, on aura une vue succincte du développement de la pensée grecque du VIIIe siècle jusqu'aux Sophistes, prédécesseurs immédiats de Socrate. Bien que ce dernier, ainsi que Platon, son disciple, et Aristote, qui fut d'abord auditeur de Platon, les ait souvent pris à partie, il ne laisse pas d'avoir avec eux plus d'une analogie.

Des noms comme ceux de Protagoras d'Abdère, de Gorgias de Léontion, de Prodicos de Céos illustrent la sophistique. Celle-ci marque le déclin de l'ancienne philosophie de la nature. L'attitude des physiologues était dogmatique; ils s'étaient portés immédiatement vers l'objet à connaître; la question de l'essence et du principe des phé-

noménes naturels leur paraissait être la question fondamentale. Avec les Sophistes, la pensée prend un autre chemin; elle commence par la négation violente; la capacité pour l'homme de connaître la réalité est mise en doute; l'intérêt philosophique se détourne de toute recherche rationnelle sur la nature; la possibilité d'arriver à une certitude dans la connaissance est vigoureusement niée. On le devine, les conséquences morales de cette attitude s'avèrent désastreuses; la justice ne repose plus sur aucune base; l'homme, devenant la mesure de toutes choses, ne saurait reconnaître d'autres lois que son caprice et sa puissance, comme le montrent Calliclès et Thrasymaque dans la République de Platon. La sophistique ouvre toute grande la porte au scepticisme intellectuel et au subjectivisme moral *.

Il était donc réservé à Socrate de montrer la nouvelle voie à suivre; il fonda la dialectique qui étudie, non pas les choses, mais les opinions des hommes sur les choses pour amener le questionné à se contredire, remplace la dogmatique des physiologues et s'oppose à l'éristique des Sophistes; il donne une base solide à l'éthique. Sans doute, pour se consacrer à cette étude limitée, il néglige la philosophie de la nature, mais Platon et Aristote, après lui, y reviendront. Son mérite est d'avoir fondé la science morale, qui devait trouver chez ses successeurs de si brillants interprètes. Avec l'intrépidité des novateurs, il part de l'idée que la vertu se définit et résulte de la connaissance par la science, car tel semble bien avoir été uniquement son enseignement, si on le dépouille de tout ce dont Platon l'a surchargé. Toutefois, ce faisant, il omet de déterminer l'objet de cette science, c'est-à-dire le bien. Platon et Aristote s'y emploieront, préciseront la nature du bien et traceront le portrait du vrai sage, le premier dans la *République* et les *Lois*, le second dans la *Morale de Nicomaque* **.

La philosophie n'en oubliera pas pour autant les recherches portant sur la nature. Platon, dans le *Timée*, Aristote, dans maints ouvrages, y consacreront leurs pensées. Mais eux aussi auront préalablement élucidé les conditions de la connaissance. Car il est vain de spéculer sur l'univers tant qu'on n'a pas précisé les conditions dans lesquelles il peut être connu.

* E. Zeller : *ouvrage cité*, t. I, *passim*.

** Voir V. Brochard : *Etudes de philosophie ancienne et moderne. L'œuvre de Socrate.*

On est donc en droit d'arrêter à Socrate le mouvement illustré par les écoles philosophiques et les grands hommes que nous avons cités. Athènes, alors, pour peu de temps, prend la première place et recueille les idées écloses sur les rives lointaines où se parle la langue grecque. L'éclat qu'elle sait donner à la philosophie éclipse les tentatives antérieures. Nous ne saurions cependant les oublier et nous laisser aveugler par l'éclat des réussites incomparables de Socrate et de Platon. De même, les merveilles de l'architecture et de la sculpture grecques ne doivent pas nous inciter à détourner les yeux des premiers essais et des tentatives couronnées d'un moindre succès. « Peu importe, dit Tannery *, que la science des premiers philosophes n'ait été qu'un tissu d'erreurs ou un échafaudage d'hypothèses inconsistantes; l'erreur est le chemin de l'ignorance à la vérité, l'hypothèse, en tant qu'elle peut être vérifiée, est le moyen d'acquérir la certitude. »

Les œuvres des philosophes présocratiques ont disparu ou nous sont parvenues dans un état incroyable de délabrement. Nous n'insisterons pas sur les causes, trop facilement discernables, de ces mutilations. Il sera facile de se convaincre des difficultés que présente une étude suivie en étudiant l'œuvre admirable et essentielle de H. Diels **, qui a groupé respectivement les témoignages, les fragments et les imitations.

Si les sources directes nous font, dans la plupart des cas, complètement défaut, avons-nous par ailleurs des témoignages sérieux pouvant éclairer notre connaissance des philosophes antérieurs à Socrate ? De quoi disposons-nous ?

1° Il arrive souvent qu'au cours d'un développement Platon et Aristote aient l'occasion de donner des renseignements sur leurs prédécesseurs. Il arrive souvent aussi que ces maîtres tirent à eux les résultats auxquels ont abouti les penseurs antérieurs.

2° Aristote, en particulier, avait écrit certains ouvrages d'ordre historique sur ses devanciers. On lui a même attri-

* *Pour l'Histoire de la Science hellène* (De Thalès à Empédocle), 1887.

** H. Diels : *Die Fragmente des Vorsokratiker*, 2e édit. Berlin.

bué parfois la composition sur *Mélissos*, *Xénophane*, *Gorgias* *. Plus tard, les néo-platoniciens commentèrent et expliquèrent les œuvres des philosophes, inaugurant ainsi une tradition qui se poursuivra jusqu'au Moyen Age chrétien. Un des plus précieux de ces commentateurs est le néo-platonicien Simplicius. On compare les doctrines pour les opposer ou pour les fondre en un très vaste et très accueillant syncrétisme; c'est le cas de Plutarque dans ses *Moralia*, de Sextus Empiricus dans son livre : *Contre les Dogmatistes*.

A la même catégorie de témoignages il faut rattacher les *Nuits attiques* d'Aulu-Gelle, les *Deipnosophistes* d'Athénée, le *Florilège*, les *Eclogae physicae et ethicae* de Jean de Stobi ou Jean Stobée (ve s.). Parfois, ce sont des chrétiens, comme Clément d'Alexandrie dans ses *Strômates* **, Origène dans sa *Réfutation de Celse* ***, Eusèbe, Lactance qui font de fréquentes allusions aux philosophes anciens, pour les combattre le plus souvent, parfois pour chercher à les enrôler dans leur parti.

3° A côté de ces historiens occasionnels et systématiques il faut mettre les écrivains qui se sont appliqués à recueillir et à classer, par ordre de matière, les opinions (δόξαι, *placita*) des philosophes anciens. On les appelle les doxographes. On trouvera dans P. Tannery **** un résumé des recherches effectuées par Diels pour arriver à déterminer, sinon à reconstituer, l'archétype de nos documents doxographiques. En voici l'essentiel :

Le type même de l'écrit doxographique est le traité de Théophraste *Sur les Sensations*, dont P. Tannery a donné une traduction en appendice à son livre : *Pour l'histoire de la Science hellène*. L'auteur grec a suivi un classement méthodique et présenté successivement les opinions des physiologues sur la question envisagée.

D'autres abrégés furent faits sur le modèle du *Traité des Sensations* et copieusement utilisés, comme en témoignent le *Pseudo-Plutarque*, les œuvres des auteurs ecclésiastiques : Théodoret, Irénée, Arnobe, saint Augustin, et celles de Diogène Laërce. « Ces abrégés ont été composés aux dates les plus différentes jusqu'à ceux qui nous sont parvenus...

* Voir E. Zeller : *ouvrage cité*, t. II.

** *Strômates*, ou livre des Mélanges, par analogie avec l'étoffe bigarrée des couvertures (στρῶμα).

*** Voir Louis Rougier : *Celse*.

**** P. Tannery : *ouvrage cité*.

Il devait nécessairement arriver un moment où l'on sentît le besoin de refaire un travail semblable à celui de Théophraste, suivant un ordre méthodique analogue, mais prolongé de façon à embrasser les temps postérieurs * ».

Ce recueil primitif, composé à la fin de l'époque alexandrine, est perdu pour nous. C'est une compilation assez banale, l'auteur ne possédant guère les qualités que réclamait la tâche entreprise. L'auteur des *Placita*, en juxtaposant, arbitrairement souvent, les opinions des premiers savants ne pouvait que satisfaire une curiosité intellectuelle ou fournir des arguments au scepticisme. Les chrétiens y puisaient des arguments nombreux pour leur lutte contre l'hellénisme. Aussi y a-t-il nécessité urgente de n'accepter ces documents qu'avec prudence. Tannery insiste sur la nécessité de la méfiance et l'opportunité de rétablir des liaisons entre des systèmes qui s'opposent plus en apparence qu'en réalité.

Pouvons-nous maintenant attribuer un nom à cet auteur des *Placita ?* Oui, celui d'Aétius, auteur complètement inconnu, que l'on situe environ à la fin du Ier siècle de notre ère. On est arrivé à l'identifier en comparant le *Pseudo-Plutarque* et le premier livre des *Eclogae* de Jean Stobée; ce rapprochement a montré que les deux auteurs avaient eu en main un ouvrage antérieur, tantôt copié littéralement, tantôt écourté, celui d'Aétius. Tout en convenant que Stobée a puisé à d'autres sources (Arius Didymus, Héracléon ?), il reste désormais acquis que « c'est Aétius et non Stobée ou le Pseudo-Plutarque qu'il convient de citer d'après les Doxographes grecs ** ».

Encore Aétius n'est-il pas le rédacteur du *Placita* primitif, lequel serait un intermédiaire entre Théophraste et Aétius. C'est donc dans les *Opinions des Physiciens* (16 livres) et dans le livre *Sur les Physiciens* (18 livres) que le premier auteur du *Placita*, puis Aétius ont puisé leurs renseignements, complétés par d'autres apports et si largement exploités par leurs successeurs. « Théophraste demeure l'unique source de tous les renseignements doxographiques de l'antiquité et la valeur de ces renseignements se doit estimer d'après le degré dont on peut admettre qu'ils se rapprochent du texte de Théophraste *** ». Malheureusement, à cette source nous ne pouvons puiser

* P. Tannery : *ouvrage cité*, p. 21.
** Id. : *ouvrage cité.*
*** Id. : *ouvrage cité.*

directement ; il faut la reconstituer et encore est-elle quelque peu sujette à caution.

4° Mentionnons, pour mémoire, les *Catalogues des Philosophes*, tableaux des successions chronologiques (ou diadochies) des différents philosophes *. Diogène Laërce, écrivain d'ailleurs sans grande autorité et de peu d'esprit critique, les a utilisés dans sa *Vies, doctrines et apophtegmes des Philosophes*.

5° Enfin, avec le néo-platonisme se développa le goût pour les biographies romancées, Porphyre, Jamblique, peut-être Apollonios de Tyane ** composèrent des vies de Pythagore, où le merveilleux le dispute à l'invraisemblable.

On voit donc que, dans le matériel dont nous disposons pour l'étude des philosophes présocratiques, tout est loin d'avoir la même valeur. Les témoignages suspects et tendancieux sont plus nombreux que les témoignages authentiques. « Le matériel, selon le mot de Robin, est peu abondant, plein de lacunes, souvent délabré. »

Disons enfin quelques mots sur les difficultés que l'on rencontre à établir la chronologie des penseurs présocratiques.

Ératosthène, au IIIe siècle, a essayé d'établir la succession des rois. Peut-être s'était-il aussi occupé des philosophes.

Après lui, au IIe siècle, Apollodore dans ses *Chroniques* en quatre livres ne mérite pas beaucoup plus de confiance. Néanmoins le synchronisme qu'il établit permet, malgré ses lacunes et ses invraisemblances, d'avoir une base de discussion. On connaît son procédé : il s'attache à déterminer l'*acmè* de chaque philosophe, soit l'âge de quarante ans ; ensuite il établit un système, plus ingénieux que précis, de concordances avec les événements importants de l'époque ou de la vie des autres philosophes.

Pour chaque cas particulier, P. Tannery s'est livré à une méthodique discussion. Cependant toutes ses conclusions n'ont pas été admises par ceux qui l'ont suivi. A leur tour, les historiens modernes de la philosophie, soit parce qu'ils étaient en possession d'autres données, soit qu'ils voulussent établir d'une manière plus précise les rapports qu'ils discernaient entre les écoles ou les philosophes, ont

* Voir Tannery : *ouv. cité*, ch. II, Chronologie des Physiologues.

** M. Meunier : *Apollonios de Tyane ou le séjour d'un dieu parmi les hommes*.

parfois accru la confusion. Nous ne donnerons que les dates qui sont établies avec une précision suffisante.

Comment, dans ces conditions, avons-nous conçu notre travail ? Voulant faire un livre d'usage courant et d'un maniement facile pour les élèves et les étudiants, il nous a fallu donner le pas aux préoccupations pédagogiques sur les scrupules à proprement parler scientifiques. Nous ne pouvions entrer dans les discussions infinies et les conjectures innombrables que suscitent tant de textes obscurs et controversés. Des ouvrages spéciaux, dont quelques-uns sont des monuments de la science contemporaine, ont été consacrés à cette tâche; on en trouvera la liste à la bibliographie.

Nous n'avons pas cru, par contre, qu'il nous fût interdit d'introduire, parmi les textes authentiques ou les commentaires autorisés, certaines pages apocryphes, si elles complétaient le tableau que nous nous proposions de donner. Par exemple, sur le Pythagorisme, en dehors des doxographies, nous ne possédons aucun texte acceptable. Néanmoins nous avons donné la traduction des *Vers d'Or*, afin qu'on pût juger, sinon de ce qu'était la doctrine primitive, qui nous échappe encore, mais tout au moins de l'opinion qu'on s'en faisait plusieurs siècles après son apparition. Mais nous n'avons pas omis d'indiquer la date vraisemblable de cette compilation; l'essentiel est que le lecteur soit prévenu de la qualité du témoignage qu'on lui met sous les yeux. Ainsi avons-nous procédé à plusieurs reprises. Nous avons aussi laissé de côté les textes plus scientifiques que philosophiques et on ne manquera pas de remarquer que nous n'avons pas parlé des médecins dont le rôle, signalé par Gomperz, fut si grand.

Bien entendu, nous avons cherché à nous entourer de toutes les garanties souhaitables. En terminant, il nous est agréable d'adresser nos remerciements à notre collègue, M. Capelle, professeur honoraire au Lycée Saint-Louis, qui a bien voulu nous aider de ses conseils et revoir notre texte.

Jean VOILQUIN.

BIBLIOGRAPHIE

A) Ouvrages généraux :

Bréhier : *Histoire de la Philosophie ancienne.*

A. et M. Croiset : *Histoire de la Littérature grecque.*

Gomperz : *Les Penseurs grecs*, t. I, Payot.

F. Nietzsche : *La Naissance de la philosophie* (Trad. Bianquis, Gallimard).

A. Rey : *La Jeunesse de la Science grecque* (Renaissance du Livre).

A. Rivaud : *Les grands courants de la pensée antique* (A. Colin).

L. Robin : *La Pensée antique* (Renaissance du livre).

P. Tannery : *Pour l'histoire de la science hellène.*

E. Zeller : *Philosophie des Grecs* (Traduct. Boutroux. T. I, II).

B) Textes :

Mullach : *Fragments des Philosophes grecs* (Firmin-Didot, 3 vol.).

Diels : *Fragments de Vorsokratiker* Berlin (2e édit.).

LES PENSEURS GRECS AVANT SOCRATE

CHAPITRE PREMIER

LES DÉBUTS DE LA RÉFLEXION MORALE ET PHILOSOPHIQUE

LES SEPT SAGES

Nous donnons ici, à titre *purement indicatif et documentaire*, un certain nombre de réflexions, de maximes et de prescriptions attribuées aux Sept Sages. L'authenticité de ces préceptes n'est nullement établie; telle sentence est indifféremment attribuée à l'un ou à l'autre de ces Sages. Ces maximes comportent des éléments postérieurs et des proverbes d'origine inconnue; ce sont des observations isolées, des conseils de prudence et de morale qui ne dépassent pas la sagesse pratique et ne témoignent pas d'une réflexion philosophique approfondie. « Pas de discussion, pas de raisonnement, des vérités nettement formulées, qu'on suppose évidentes par elles-mêmes, ou fondées sur quelque autorité divine. » (Janet et Séailles.) Leur mérite est seulement de montrer les débuts de la pensée grecque, quand elle s'applique au problème de la conduite de la vie. Presque tous ces sages passent pour avoir été des législateurs.

Le nombre de Sept Sages est évidemment symbolique. Mais quatre d'entre eux seulement figurent dans toutes les énumérations : Thalès, Pittacos, Bias, Solon. « Dicéarque en nomme six autres, parmi lesquels il en choisit trois : Aristodème, Pamphile, le Lacédémonien Chilon, Cléobule, Anacharsis et Périandre. D'autres ajoutent Acousilaos, Caba ou Scala, un Argien. Hermippe, dans son livre sur les Sages, dit qu'ils furent dix-sept et que chacun en choisit sept selon ses préférences. » (Diogène Laërce).

Diogène Laërce a fait figurer dans sa liste, en plus des quatre précédents : Chilon, Cléobule, Myson, Anacharsis, Périandre, Épiménide, Phérécyde.

« Une légende, qui avait déjà cours au temps de Platon, supposait que les personnages ainsi désignés avaient été célèbres à une même date précise. Cette date avait été fixée par Démétrios de Phalère sous l'archontat de Damasias, qui, d'après les marbres de Paros, correspond à Olympiade 48,3 = 586 avant J.-C. » (P. Tannery).

Les maximes que nous donnons ci-dessous sont celles que nous a rapportées Démétrios de Phalère. Elles figurent avec d'autres recueils dans Mullach.

BIBLIOGRAPHIE

Voir P. Tannery : *ouv. cité*. La chronologie des Physiologues (ch. II). — Genaille : *Traduction de Diogène Laërce* (Garnier, édit.).

DÉMÉTRIOS DE PHALÈRE[1]

APOPHTEGMES DES SEPT SAGES

I. — Cléobule de Lindos, fils d'Évagoras, a dit : La mesure est la meilleure des choses. — Il faut respecter son père. — Prenons soin de nous bien porter de corps et d'âme. — Il faut aimer écouter, mais non pas tout indistinctement. — Il convient de savoir beaucoup, non d'ignorer. — Aie une langue bienveillante. — C'est le propre de la vertu et le contraire de la méchanceté que de détester l'injustice. — Observe la piété. — Donne à tes concitoyens les meilleurs conseils. — Tiens ta langue. — Ne fais rien avec violence. — Éduque tes enfants. — Adresse des prières à la fortune. — Mets un terme à tes haines. — Considère comme un ennemi public quiconque hait le peuple. — En présence d'autrui, il ne faut ni se chamailler avec sa femme, ni la caresser; la première attitude est la plus mauvaise, mais la seconde peut conduire à une folle passion. — Ne châtie pas tes esclaves quand ils sont en état d'ivresse; sinon on te croira ivre toi-même. — Marie-toi avec une femme de même condition que toi; si tu en prends une plus riche, ce sont des maîtres que tu auras, non des parents. — N'encourage pas le moqueur par tes sourires. Tu te feras détester de ceux qu'il raille. — Dans la bonne fortune, ne te montre pas orgueilleux; dans la mauvaise, ne t'humilie pas.

II. — Solon l'Athénien, fils d'Exécertidès, a dit : Rien de trop. — Ne siège pas comme juge, autrement tu seras haï de celui que tu auras fait condamner. — Fuis le plaisir qui engendre la tristesse. Observe scrupuleusement l'honnêteté dans ta conduite; elle est préférable

même à la parole donnée. — Scelle tes paroles par le silence et le silence même par les circonstances. — Ne mens pas, dis la vérité. — Ne te consacre qu'à ce qui est honnête. — Ne prononce pas des paroles plus justes que tes parents. — Ne t'empresse pas trop d'acquérir des amis; quand tu en possèdes, ne les repousse pas après épreuve. — Quand tu auras appris à obéir, tu sauras commander. — Si tu juges bon que les autres te rendent des comptes, consens à en rendre toi aussi. — A tes concitoyens conseille non ce qui est le plus agréable, mais ce qui est le meilleur. — Ne te montre pas insolent. — Ne fréquente pas les méchants. — Consulte les dieux. — Respecte tes amis. — Honore tes parents. — Prends la raison comme guide. — Ne dis pas tout ce que tes yeux ont vu. — Quoi que tu saches, consens à te taire. — Sois doux envers les tiens. — Conjecture ce qui est invisible, d'après ce qui est visible.

III. — Chilon le Lacédémonien, fils de Damagétès, a dit :

Connais-toi toi-même. — En buvant, garde-toi de parler beaucoup; tu ne manquerais pas de commettre des fautes. — Ne menace pas les hommes libres; c'est inconvenant. — Ne médis pas d'autrui; sinon tu entendras des réflexions qui ne te plairont pas. — Va lentement, si c'est pour festoyer avec tes amis; en toute hâte, si c'est pour secourir leurs infortunes. — Célèbre tes noces à peu de frais. — Attends la mort d'un homme pour le proclamer heureux. — Respecte tes aînés. — Déteste celui qui s'occupe indiscrètement des affaires d'autrui. — Mieux vaut une perte qu'un gain honteux; dans le premier cas, tu n'auras à t'affliger qu'une fois, dans le second, toujours. — Ne ris pas des malheureux. — Si tu es robuste, tiens-toi tranquille; les autres te respecteront plus qu'ils ne te craindront. — Dirige bien ta propre maison. — Que ta langue ne devance pas ta raison. — Modère ta colère. — En chemin, ne te hâte pas d'avancer, ni de lever la main; c'est l'attitude d'un fou. — Obéis aux lois. — Si tu as subi une injustice, réconcilie-toi avec l'auteur; si c'est un outrage, venge-toi.

IV. — Pittacos de Mitylène[2] a dit :

Sache discerner le moment favorable. — Ce que tu projettes de faire, ne le dis pas, car si tu ne réussis pas, on rira de toi. — Aie des amis. — Ce que tu reproches

à autrui, ne le fais pas toi-même. — Ne fais pas des reproches à un malheureux; c'est alors qu'intervient la vengeance divine. — Rends ce qu'on t'a confié. — Supporte les petits inconvénients que les autres te causent. — Aime ton prochain, même si tu lui es légèrement inférieur. — Ne dis pas du mal d'un ami, ni du bien d'un ennemi; c'est là signe d'irréflexion. — Grand avantage que de discerner le futur : le passé est assuré, l'avenir incertain. — La terre est sûre, la mer ne l'est pas. — Le gain insatiable. — Acquiers l'honnêteté. — Tâche de montrer du respect. — Aime l'instruction, la modération, la prudence, la vérité, la bonne foi, l'expérience, l'adresse, la compagnie d'autrui, l'exactitude, l'application aux soins de la maison, l'art, la piété.

V. — Thalès de Milet a dit :

Fais des promesses; la faute n'est pas loin. — Souviens-toi de tes amis, qu'ils soient absents ou présents. — N'embellis par ton extérieur; c'est par ton genre de vie qu'il faut t'embellir. — Ne t'enrichis pas malhonnêtement. — Prends garde de te rendre odieux par tes paroles à ceux qui sont liés à toi par serment. — N'hésite pas à flatter les auteurs de tes jours. — Rejette tout ce qui est malhonnête. — Les bons offices que tu auras accordés à tes parents, attends-toi à les recevoir dans ta vieillesse de tes enfants. — Il est difficile de connaître le bien. — La plus grande satisfaction est d'obtenir ce qu'on désire. — L'oisiveté est pénible. — L'intempérance est un mal. — L'ignorance est un lourd fardeau. — Apprends et enseigne ce qui vaut le mieux. — Repousse l'oisiveté, même si tu es riche. — Cache ton bonheur, pour éviter de provoquer la jalousie. — Fais en sorte de ne pas susciter la compassion. — Fais preuve de mesure. — Garde-toi de donner à tous indistinctement ta confiance. — Si tu commandes, gouverne-toi toi-même.

VI. — Bias de Priène[3], fils de Teutamidès, a dit :

La plupart des hommes sont malhonnêtes. — Il faut te regarder dans un miroir : si tu te trouves beau, agis honnêtement; si tu te trouves laid, corrige par l'honnêteté de ta conduite l'imperfection de la nature. — Mets de la lenteur pour aborder une entreprise; mais, le travail commencé, poursuis-le avec énergie. — Déteste la précipitation et le bavardage, tu éviteras ainsi des fautes, car on ne tarde pas à regretter ces défauts. — Ne

sois ni sot ni méchant. — Ne commets pas d'imprudence. — Aime la prudence. — Au sujet des dieux, dis qu'ils sont des dieux. — Réfléchis à ce que tu fais. — Sois un auditeur complaisant. — Parle à propos. — Si tu es pauvre, ne reprends les riches que si tes reproches sont particulièrement utiles. — Prends les gens par la persuasion, non par la violence. — Quand tu fais une bonne action, rapportes-en la cause aux Dieux, non à toi. — Adolescent, applique-toi à l'action, vieillard, à la sagesse. — A ton travail tu apporteras de la mémoire; à ton caractère de la noblesse; à tes efforts de la modération; à tes craintes de la piété; tu corrigeras la richesse par l'amitié; tu mettras de la loyauté dans tes paroles, de la bienséance dans ton silence, de l'équité dans tes jugements; dans tes entreprises hardies un courage viril, dans tes actes de la puissance, dans la gloire de l'autorité, dans ta nature de la noblesse.

VII. — Périandre, Corinthien [4], fils de Cypsélos, a dit : L'étude embrasse tout. — Le repos est une bonne chose. — La témérité est dangereuse. — Un gain honteux constitue une accusation pour notre nature. — La démocratie est préférable à la tyrannie. — Les plaisirs sont mortels, les vertus immortelles. — Dans le bonheur, montre de la mesure; dans l'adversité, de la prudence. — Il vaut mieux mourir dans l'économie que vivre dans le besoin. — Montre-toi digne de tes parents. — Pendant ta vie, tâche qu'on te donne des louanges et qu'après ta mort, on juge que tu as été heureux. — Sois le même pour tes amis heureux ou malheureux. — Transgresse les mauvais engagements que tu as pris malgré toi. — Ne divulgue pas les entretiens secrets. — Fais des reproches avec l'idée que, dans peu de temps, tu deviendras un ami pour ceux à qui tu les adresses. — Sers-toi des lois anciennes, mais d'une nourriture fraîche. — Non seulement châtie les coupables, mais empêche-les de faire des fautes. — Cache tes malheurs pour ne pas donner de sujet de joie à tes ennemis.

L'ORPHISME

Nous ne pouvons nous étendre sur la question, si difficile et si controversée, de l'Orphisme et des Mystères. On en trouvera les éléments essentiels dans les livres de P. Foucart, de V. Magnien. Les pages, déjà anciennes, de Jules Girard sur le sentiment religieux en Grèce peuvent encore être consultées avec profit.

Il nous suffira de dire, en quelques mots, ce qu'est au VIe siècle l'Orphisme et d'indiquer les rapports qu'il a vraisemblablement entretenus avec la pensée philosophique. En faisant figurer ici quelques poèmes dits orphiques et tout en tenant compte des apports, postérieurs au VIe siècle, qu'ils renferment, nous aurons marqué un des points de départ de la pensée proprement philosophique.

Les sources de l'Orphisme peuvent être cherchées d'abord dans une idée familière à l'esprit grec, celle de l'expiation, qui, de bonne heure, préoccupe l'esprit des Hellènes; ensuite dans le culte des héros.

J. Girard a ingénieusement indiqué les rapports existant entre les divinités chtoniennes Déméter et Corè, et les cultes d'Apollon et de Dionysos. Dès l'origine, nous assistons à ce phénomène de rapprochement, de fusion entre les données mythologiques, de syncrétisme en un mot qui se manifeste à toutes les périodes de l'histoire du peuple grec et qui trouvera, à l'époque alexandrine, son plus complet épanouissement.

Même à son éveil, l'esprit humain ne peut manquer d'être frappé par les alternances de sommeil et de réveil que lui offrent la vie des hommes et les phénomènes de la nature. Avec leurs dispositions à l'anthropomorphisme, les Grecs les expliquent par les aventures des divinités infernales, Déméter et sa fille, qui sont en même temps les dis-

pensatrices des biens de la terre. Du fait même de leurs attributions premières, elles devaient promptement devenir pour l'homme les déesses de la vie et de la mort. On en dirait tout autant d'Apollon et de Dionysos qui, sous le nom d'Iacchos, allait prendre dans les Mystères une place si importante. Le premier, dieu du Soleil, ne tarde pas à apparaître comme la divinité qui, par l'ardeur de ses rayons, tue aussi bien qu'elle vivifie. Dionysos, dieu de la vigne qui en hiver semble morte, mais reverdit et fleurit au printemps, est en même temps le dieu du vin, source de l'enthousiasme, et symbolise aux yeux des Grecs le principe vivant, l'âme immortelle. De là son rôle dans les Mystères. Apollon et Dionysos sont inséparables dans leur célébration.

Quelque opinion que l'on professe au sujet de l'influence des Mystères sur la philosophie grecque, on ne saurait nier leur importance dans la vie hellénique, importance partout attestée, et l'effort qu'ils représentent pour constituer, aux côtés de la religion officielle, un culte différent et inspiré de hautes préoccupations morales. Leur affinité avec le mouvement pythagoricien n'est pas contestable. Les noms d'Orphée, de Musée, d'Épiménide [5], de Zalmoxis [6] témoignent de leur extension progressive. Plus tard, Empédocle (Voir ses καθαρμοί) et Platon lui-même doivent beaucoup, sinon à l'inspiration directe, du moins à l'influence générale de l'Orphisme et des Mystères et surtout à la théorie de la purification.

Possédons-nous des témoignages nous permettant de saisir, non pas exactement les traits liturgiques ou proprement religieux des Mystères, mais leur caractère spirituel et philosophique ? Il faut avouer ici notre dénuement. Nous possédons bien, sous le titre général d'hymnes orphiques *(Orphica)*, des compositions qui sont manifestement d'une époque postérieure à celle qui nous intéresse. Elle nous ont été transmises soit par des commentateurs comme Proclus, qui est du Ve siècle après J.-C., soit par des écrivains chrétiens. Ces écrits sont donc suspects et ne sauraient être attribués à un personnage purement mythique, comme Orphée. Ils sont l'œuvre de faussaires et on y découvre des idées qui sont loin d'être primitives. On ne les consultera donc qu'avec toutes les précautions nécessaires. Nous ne donnons la traduction de quelques hymnes, d'après l'édition Mullach, qu'à titre purement documentaire. On y retrouvera cependant, selon J. Girard, deux traits qui peuvent être assez anciens : une tendance ou pan-

théiste ou monothéiste qui consiste à concevoir les nombreuses divinités que distinguait la religion comme les diverses expressions de la vie universelle circulant dans la nature et, en morale, un idéal de pureté et de bonheur proposé à tous les hommes.

BIBLIOGRAPHIE

Paul Foucart : *Les Mystères d'Éleusis.*
V. Magnien : *Les Mystères d'Éleusis.*
Jules Girard : *Le sentiment religieux en Grèce.*
E. Schuré : *Les Grands Initiés* (Orphée) (Perrin).

HYMNES ORPHIQUES

I

J'adresserai mes paroles à ceux qui ont droit à cette révélation; fermez les portes à tous les non-initiés, sans distinction; mais toi, prête-moi ton attention, Musée [7], fils de la lune brillante. Je dirai la vérité et puissent les pensées précédemment admises dans ton cœur ne pas te priver de la vie précieuse. Contemple le verbe divin et prends la première place; applique toute la force intelligente de ton âme, puis avance-toi, comme il faut, dans l'étroit sentier et considère l'unique roi du monde. Il est un, il existe par lui-même et toutes choses sont nées de lui seul. Il se meut à travers l'univers; nul mortel ne le voit, mais il les voit tous. C'est lui qui leur confère, après le bonheur, le malheur, la guerre sanglante et les douleurs affligeantes. En dehors de ce grand roi, il n'en est pas un second. Pour moi, je ne le vois pas : un nuage le dissimule aux regards. Car les yeux des mortels n'ont tous que des prunelles mortelles, impuissantes pour apercevoir Zeus, maître de l'univers. Il s'appuie sur le ciel d'airain, prend place sur un trône d'or, marche sur la terre et étend sa dextre en tous sens jusqu'aux bornes de l'Océan; autour de lui frémissent les hautes montagnes, les fleuves et les profondeurs de la mer aux flots d'azur, couronnés d'écume.

II

J'adresserai mes paroles à ceux qui ont droit à cette révélation. Et vous, les non-initiés, fermez vos oreilles et fuyez les prescriptions de la loi divine imposée à tous. Toi, cependant, écoute, Musée, fils de la lune brillante.

Je vais te révéler la vérité et puissent les pensées, précédemment admises dans ton cœur, ne pas te priver de la vie précieuse. Regarde le verbe divin et prends la première place; utilise toute la force intelligente de ton âme, puis engage-toi, comme il faut, dans l'étroit sentier; contemple le seul créateur du monde, celui qui ne subit pas la mort. L'antique parole s'applique à lui dans tout son éclat. Seul il est parfait et c'est par lui que tout s'achève. Il se meut à travers tout l'univers. Aucun esprit mortel ne le voit et on le voit par la seule intelligence. De lui-même il ne confère pas aux hommes, après le bonheur, le malheur [8]; mais la reconnaissance et l'amour l'accompagnent, ainsi que la guerre et la peste et les souffrances affligeantes. En dehors de lui, il n'y a pas d'autre dieu. Et toi, si tu le voyais, tu verrais sans peine toutes choses; ici, sur terre, je te ferai signe auparavant, quand j'apercevrai les traces et la main robuste du dieu puissant. Lui-même, je ne le vois pas; un nuage le dérobe à mes regards, seul obstacle pour moi, tandis que, pour tous les hommes, les dix replis du ciel interceptent sa vue [9]. En effet, aucun mortel ne peut voir le maître des hommes, à l'exception de quelque descendant de la race chaldéenne [10]; car celle-ci connaissait la marche du soleil, et le mouvement du ciel autour de la terre et que le ciel accomplit sa révolution circulaire et régulière autour de son axe. C'est lui qui gouverne les vents dans les régions de l'air et des courants marins et qui fait apparaître, sous un choc violent, l'éclat du feu. Il s'appuie à nouveau sur le ciel immense et prend place sur un trône d'or; ses pieds touchent la terre et il étend sa dextre jusqu'aux bornes extrêmes de l'Océan; sous le coup de sa colère, les racines des monts tremblent profondément et ne peuvent soutenir sa force et sa violence. Il est entièrement céleste, et, en même temps, il accomplit tout sur la terre, possédant seul le principe, le milieu et la fin. Tel est le langage des anciens; c'est ainsi que le fils des forêts l'a représenté, après avoir saisi en esprit la double loi. Voilà la seule façon juste de s'adresser à lui, je tremble dans mes membres et dans mon esprit. Il règne de haut et impose son ordre. O fils, approche-toi en esprit, tiens bien ta langue et laisse pénétrer dans ton cœur la révélation.

EUSÈBE : *Praepar. Evan.*, XIII.

III

Maître de l'éther et de l'Hadès, de la mer et de la terre, toi qui, de ton tonnerre, ébranles la solide demeure de l'Olympe; toi devant qui frissonnent les daimones [11]; toi que redoute l'assemblée des dieux; toi à qui obéissent les Parques, tout inexorables qu'elles soient; toi qui, sans être soumis à la mort, es à la fois père et mère et qui agites toutes choses par l'effet de ta colère; toi qui mets en mouvement les vents et couvres tout de tes nuages, sillonnant de tes éclairs l'éther immense. C'est sur ton ordre immuable que les astres parcourent harmonieusement le ciel; auprès de ton trône ardent se tiennent des messagers empressés qui ont pour mission de s'enquérir sur tout ce que font les mortels. Ton printemps, dans sa nouveauté, resplendit de la pourpre des fleurs; ton hiver survient avec ses froides brumes et Bromios [12], transporté par l'ivresse bachique, distribue tes fruits d'automne, puis décerne au dieu le nom de Maître Universel, d'Impérissable, d'Immortel, nom divulgué aux seuls immortels. Viens, toi le plus grand des dieux, dans le cruel besoin qui me presse; viens, redoutable, invincible, grand, incorruptible, toi que l'éther entoure de toutes parts.

CLÉMENT D'ALEXANDRIE : *Strômates, V.*

IV

Hélios, à qui l'on donne aussi le surnom de Dionysos. Toi seul es Zeus, toi seul Orcus, toi seul Hélios, toi seul Dionysos, toi seul es dieu entre tous; pourquoi t'appeler ainsi de tous ces noms différents ?

MACROBE : *Saturnales*, I, 18.

V

Je te conjure par le ciel, œuvre du dieu grand et puissant, je te conjure par la voix de ton père, cette voix qu'il a fait entendre pour la première fois, quand par sa volonté il a créé le monde.

Par les créateurs éternels des Immortels, le feu et l'eau, la terre et le ciel et la lune et par le soleil, le puissant Phanès [13] et la sombre nuit.

JUSTIN (LE MARTYR) : *Cohortationes.*

VI

Voici ce que le père universel a fait dans l'antre obscur : Le corps entier de Zeus contient les hauteurs brillantes du vaste éther et du ciel, l'immensité de la mer stérile et de la terre glorieuse, ainsi que le grand océan et le Tartare, profondeurs de la terre, et les fleuves; et la mer sans limites, et tout le reste; tous les Immortels, les dieux et les déesses bienheureux, et tout ce qui était né et tout ce qui devait naître par la suite. Dans le ventre de Zeus, tout avait grandi ensemble.

Zeus est le premier, Zeus est le dernier maître de la foudre. Zeus est la tête, Zeus est le milieu, Zeus est l'origine de tout, Zeus est mâle, Zeus est une vierge immortelle; sur Zeus reposent la terre et le ciel étoilé; Zeus est le souffle universel; Zeus est la violence du feu infatigable; Zeus est le fondement de la mer, Zeus est le soleil et la lune, Zeus est roi, Zeus est lui-même le premier principe de toutes choses. Il est la seule puissance, le seul dieu, le puissant maître de tout, le seul corps royal, en qui tout se meut : le feu et l'eau, la terre et l'éther, la nuit et le jour, et Mètis [la crainte], le premier ancêtre, et Érôs au charme puissant. Car tout est contenu dans le corps puissant de Zeus. Sa tête et son visage merveilleux à la vue apparaissent sous la forme du ciel éclatant, auquel sont suspendues les chevelures dorées des comètes brillantes, splendides aux regards. Sur les deux tempes, il porte deux cornes de taureau dorées, l'Orient et l'Occident, voies des dieux du ciel. Ses yeux sont le soleil et la lune, qui lui fait face. Son esprit, inaccessible à l'erreur, est l'éther royal et immortel grâce auquel il entend et remarque tout; il n'est ni parole, ni son, ni bruit, ni rumeur qui échappe aux oreilles de Zeus, le très puissant fils de Cronos. Telle est sa tête immortelle, telle est sa pensée; quant à son corps, il brille comme le feu; il est sans limites, inébranlable, immobile, robuste, d'une extrême puissance. Les épaules, la poitrine et le vaste dos du dieu sont constitués par l'air qui étend au loin sa puissance; les ailes lui ont poussé, grâce auxquelles il vole vers toutes choses; son ventre sacré est formé par la terre, mère de tout, par les sommets élevés des montagnes; la ceinture qui lui tient la taille est faite des grosses vagues de la mer retentissante et de

l'élément liquide; ses extrémités se confondent avec les entrailles de la terre, le Tartare spacieux, et les limites extrêmes de la terre. Après avoir tout plongé dans l'ombre, de nouveau il expose tout à la joyeuse lumière qui émane de son sein sacré, accomplissant de terribles exploits.

EUSÈBE : *Praepar. Evang.*

PYTHAGORE ET LES PYTHAGORICIENS DES VIe ET Ve SIÈCLES

Nous ne savons rien de précis sur Pythagore. M. Isidore Lévi a essayé, avec une patience infinie, de démêler les origines et les sources de la légende qui dissimule à nos investigations cet homme mystérieux, quand vers la fin du Ier siècle impérial, la philosophie, surtout platonicienne et stoïcienne, l'avait déjà surchargée d'interprétations symboliques. Tout en lui était merveilleux : la naissance, basée sur la théorie des deux natures; la rencontre du jeune prodige et de Thalès; les voyages en Égypte, le retour à Samos, l'expatriation, la descente dans l'antre de l'Ida, l'arrivée en Italie avec l'épisode miraculeux des pêcheurs; le récit de l'assemblée de Crotone [14], la prédication aux Mille qui renoncent à leurs concubines, et aux jeunes gens qui fondent la société communiste; la confession d'Abaris [15], le sage hyperboréen; la persécution du tyran Phalaris; enfin le départ de Crotone pour Métaponte [16] et, pour couronner le tout, l'ascension de Pythagore et enfin sa réapparition. Et encore ne parlons-nous pas de tous les miracles qu'on lui attribue généreusement.

Bien entendu, la critique moderne a cherché à deviner les faits réels que cachaient ces affabulations et à remonter de proche en proche jusqu'aux Pythagoriciens qui auraient pu recueillir sur le Maître les données les moins suspectes. Mais il faut bien convenir que, déjà pour Aristote, Pythagore est devenu un personnage tout entouré des brumes de la légende. Celle-ci s'est accréditée presque aussitôt après sa mort, et dès le temps même d'Empédocle et d'Hérodote, qui lui sont de peu postérieurs. A la seconde génération pythagoricienne, la personnalité de Pythagore disparaît sous les récits romanesques.

Selon toute vraisemblance, Pythagore naquit à Samos et sa mort semble devoir être placée vers la fin du premier

tiers du ve siècle. Pourquoi vint-il en Italie ? On ne saurait le dire. Si on lui attribue, ainsi que certains n'ont pas craint de le faire, Anaximandre et Phérécyde [17] comme maîtres, on se heurte à des impossibilités chronologiques. Peut-être alla-t-il en Perse, où il se rencontra avec le sage Zaratas (Zoroastre ?) [18]. A Crotone, en Grande Grèce, où il débarqua, il commença son œuvre d'apostolat, signe que des idées étaient arrêtées avant sa venue en Italie. Des disciples accourent de Grande Grèce, de Sicile, de Rome même, pour recevoir son enseignement. Des associations pythagoriciennes ne tardent pas à se fonder; elles s'étendent et, s'il faut en croire la tradition, elles s'ouvraient même aux femmes — la fameuse Théano en aurait fait partie — et aux étrangers.

Pythagore passait depuis longtemps pour un thaumaturge, un intermédiaire entre les dieux et les hommes, en un mot un daimone. Ce qui n'empêcha pas un Crotoniate, de bonne famille, d'attaquer la maison de Milon [19] où se tenaient les assemblées de la secte. Pythagore se serait alors retiré à Métaponte. Maintes versions sont rapportées relativement à sa mort.

Pythagore n'a rien écrit et il ne subsiste rien des ouvrages contemporains de l'enseignement du maître. Nous donnons cependant les *Vers dorés*, bien que nul ne puisse s'imaginer aujourd'hui qu'ils soient à mettre au compte de Pythagore. C'est une composition du IIIe ou du IVe siècle de notre ère. On les a souvent traduits, accompagnés ou non du commentaire d'Hiéroclès [20]. Par eux, il est possible, avec toutes les réserves d'usage, de se rendre compte de l'enseignement donné au point de vue moral dans les cercles pythagoriciens.

Quelle fut la science de notre philosophe ? On lui attribue certaines connaissances en astronomie et on lui fait un mérite d'avoir démontré le théorème qui porte son nom, vraisemblablement selon la méthode classique, en utilisant l'égalité de surfaces obtenues au moyen de triangles auxiliaires. Mais n'est-on pas tenté de lui imputer des découvertes qui appartiennent bien plutôt à la seconde génération du Pythagorisme ? Car le mouvement de Crotone fut suivi d'autres, analogues, et l'association ne put se maintenir qu'à Rhégion [21] et à Tarente. Archytas [21] vécut dans cette dernière ville; c'est à Thèbes, par contre, qu'enseigna, quelques années plus tard, Philolaos [22].

Si notre objet était d'étudier, en même temps que les débuts de la philosophie grecque, les premiers essais de la

science hellène, nous aurions beaucoup à dire sur le rôle du Pythagorisme dans le développement de cette dernière. Nous ne pouvons que renvoyer aux ouvrages spéciaux (Tannery, Rey).

Bornons-nous donc à des conclusions générales :

On distingue si peu Pythagore de ses contemporains et de ses successeurs qu'Aristote a pris l'habitude de les désigner d'une manière générale par l'expression de Pythagoriciens. Avant le IVe siècle que leur doit-on ? Des conseils moraux très connus et des spéculations portant sur l'arithmétique, la géométrie, la physique et la cosmologie.

En mathématiques, les Pythagoriciens ont spéculé sur les nombres. En un sens, et comme il fallait s'y attendre, leur conception est assez archaïque et relève, pour une bonne part, de la magie. « Tout est nombre », proclament-ils. Le nombre est la raison de tout. On voit l'origine de cette notion : les figures immobiles, comme les mouvements des astres, les sons eux-mêmes se prêtent à des mesures différentes ; l'enclume elle-même frappée par des marteaux de poids différents produit des sons, dont les hauteurs seraient, d'après Pythagore, proportionnelles au poids des marteaux. D'autre part, les nombres des Pythagoriciens sont une réalité concrète et s'identifient avec l'espace. De là viennent les décompositions des figures spatiales et la découverte, par l'équerre, des groupements de nombres qui les constituent. Il n'y a qu'un pas à franchir pour attribuer aux nombres une valeur morale : la justice sera représentée par le nombre 4 ou par le nombre 9, qui sont des carrés, c'est-à-dire l'équilibre parfait.

Les Pythagoriciens ont spéculé également sur le pair et l'impair. L'impair est l'unité indivisible ; le pair, au contraire, peut être divisé indéfiniment. Ici apparaît la notion d'illimité, qui sera de la plus grande conséquence. « Ce que le Pythagorisme a découvert et qui est d'une importance première, aussi bien en géométrie (l'irrationnelle) qu'en arithmétique (la dichotomie, la division par deux à l'infini), c'est le processus qui n'a pas de terme, qui, par définition, par essence, n'a pas de fin, qui fait entrer l'infini dans la science du nombre. » (Rey.)

Or c'est précisément contre ces deux notions que l'Éléatisme par la voix de Zénon dressera ses fameux arguments. Pour Zénon, les notions de divisibilité et de grandeur indivisible sont inadmissibles, parce qu'elles sont contradictoires. C'est donc parce qu'il rejetait la philosophie du nombre et celle du sensible, identifié avec le nombre, que

l'Éléatisme a entamé contre le Pythagorisme une lutte si ardente.

En géométrie, la distinction entre le nombre et la configuration ou l'élément de configuration géométrique n'est pas accomplie. Bien au contraire, le nombre se lie tout naturellement aux figures, comme il est naturel aux époques primitives où l'abstrait n'est pas encore conçu dans sa pureté. Il y a cependant, chez les Pythagoriciens, les premiers éléments d'une science géométrique, c'est-à-dire un ensemble de réflexions spéculatives, et non plus de recettes pratiques et empiriques, sur les lignes, les surfaces et les volumes.

La physique pythagoricienne a été poussée moins loin. Elle se caractérise par le dualisme des couples pair-impair, clair-obscur, lumières-ténèbres, et s'oppose ainsi au monisme matérialiste des Ioniens.

Pour terminer, disons que le Pythagorisme primitif distingue essentiellement deux régions : la céleste, où les corps formés de quintessence sont incorruptibles, et la sublunaire, où règnent le changement, la naissance et la mort.

BIBLIOGRAPHIE

Chaignet : *Pythagore et la philosophie pythagoricienne*, 1874.

Delatte : *Etudes sur la littérature pythagoricienne*, 1915.

I. Lévi : *Recherches sur les sources de la légende de Pythagore. La légende de Pythagore.*

E. Schuré : *Les grands Initiés* (Pythagore).

LES VERS D'OR

Tout d'abord, vénère les dieux, selon le rang qui leur est attribué; respecte ta parole et honore les nobles héros et les génies souterrains; tu accompliras, ce faisant, ce que prescrivent les lois. Honore aussi tes parents et ceux qui te sont les plus proches par le sang. Parmi les autres, fais-toi des amis de ceux qui sont particulièrement vertueux [23]. Cède à la douceur des paroles et ne t'oppose pas aux actes utiles; ne va pas prendre en haine un ami pour une faute légère. Cela, dans la mesure de tes forces, car la possibilité se trouve à côté de la nécessité. Pénètre-toi bien des préceptes ci-dessus; mais tâche de prendre sur toi de régenter en premier lieu ton appétit et ton sommeil, puis tes passions et ta colère. Ne commets aucune action honteuse, soit seul, soit de complicité avec un autre; par-dessus tout, respecte ta propre personne. Ensuite exerce-toi à pratiquer la justice dans tes actes et tes paroles; apprends aussi à ne te comporter jamais d'une manière irréfléchie. Sache que la mort est pour tous une loi inéluctable. Habitue-toi aussi bien à acquérir des biens qu'à les perdre à l'occasion. Parmi les maux que supportent les mortels, de par les divines Destinées, supporte sans t'indigner la part qui t'est échue; mais efforce-toi d'y remédier dans la mesure de tes forces; car dis-toi bien que les maux qui accablent l'honnête homme ne sont pas si nombreux. Bien des paroles — tant mauvaises que bonnes — viennent frapper les oreilles des hommes; ne te laisse pas effrayer par elles et ne te détourne pas non plus pour ne pas les entendre; si tu entends prononcer un mensonge, garde ton calme. Mais ce que je vais te dire, il te faut l'observer en toute circonstance : que personne, par des paroles ou des actes, ne te conduise à faire ou à dire quoi que ce soit de contraire

à ta véritable nature. Réfléchis avant d'agir, pour éviter des sottises. Agir et parler sans discernement est le fait d'un pauvre homme. Accomplis, au contraire, ce qui ne te nuira pas par la suite.

Ne fais rien sans connaissance de cause et apprends ce qu'il faut savoir. Telle est la règle pour vivre le plus agréablement. Ne néglige pas non plus ta santé : apporte de la mesure quand tu bois, manges, te livres aux exercices physiques. J'entends par mesure ce qui ne te nuira pas. Accoutume-toi à un régime sain, dénué de mollesse et garde-toi de faire tout ce qui suscite l'envie. Évite les dépenses déplacées, à la manière de celui qui n'a aucune expérience de l'honnêteté. Pratique cependant la libéralité; la mesure en tout est excellente. Fais ce qui ne porte pas préjudice à ta nature véritable et réfléchis avant d'agir. Ne laisse pas le sommeil envahir tes yeux alanguis avant d'avoir procédé à ton examen de conscience quotidien : « En quoi ai-je failli ? Qu'ai-je fait ? Qu'ai-je omis de mes devoirs ? » Commence par le commencement et pose-toi, une à une, toutes ces questions. Ensuite, si tu as mal agi, blâme ta conduite; dans le cas contraire, réjouis-toi. Voilà à quoi il faut t'efforcer, à quoi il faut donner tous tes soins; voilà à quoi il faut t'attacher avec ferveur. Ces préoccupations te mettront sur la voie de la divine sagesse. Je le jure par celui qui nous a donné le Quaternaire[24], principe de la nature éternelle. Eh bien! mets-toi au travail, après avoir invoqué les dieux pour le mener à bien. Si tu possèdes ces principes, tu connaîtras l'essence des dieux immortels et des dieux mortels, les différences de toutes choses et les liens qui les unissent. Tu connaîtras aussi les limites de ce qui est permis, la nature en tout semblable à elle-même; ainsi tu n'espéreras pas ce qui échappe à l'espérance et rien ne te sera caché. Tu connaîtras également les hommes, victimes des maux qu'ils s'imposent eux-mêmes, leur misère, à eux qui ne sont capables de saisir ni par la vue ni par l'ouïe les biens pourtant tout proches; peu d'entre eux savent se soustraire au malheur. Tel est le destin qui afflige l'esprit des mortels; comme des billes, ils roulent de ci, de là, exposés à des souffrances infinies. En effet, compagne affligeante, la Discorde leur nuit sans qu'ils s'en aperçoivent, la Discorde apparue à leur naissance, qu'il faut se garder de provoquer et qu'il faut éviter, en lui cédant. Zeus, père universel, tu délivrerais à coup sûr l'homme de bien des maux, si tu

montrais à tous les mortels à quel démon ils obéissent.

Pour toi, aie confiance, puisque les mortels sont de race divine et que la sainte nature leur montre et leur découvre tous les secrets. Si tu en prends ta part, tu observeras mes ordres et, par la vertu de ce remède, tu libéreras ton âme de ces soucis. Aussi abstiens-toi des mets que nous avons dits et, aussi bien dans les purifications que dans l'affranchissement de l'âme séparée du corps, applique ton jugement, réfléchis sur chaque chose, en élevant très haut ta pensée qui est le meilleur des guides. Si tu négliges ton corps pour t'envoler jusqu'aux hauteurs libres de l'éther, tu seras un dieu immortel, incorruptible et tu cesseras d'être exposé à la mort.

CHAPITRE II

LES PHYSIOLOGUES IONIENS

THALÈS DE MILET

On a voulu voir dans l'école de Milet, ou, pour mieux dire dans Thalès, Anaximandre et Anaximène, l'expression même du génie ionien. On a opposé aux tendances de ces penseurs celles des Éléates qui, face à l'ionisme, représenteraient les qualités de l'esprit dorien. Mais nul n'ignore ce que ces explications d'ordre géographique ou ethnique ont forcément de vague.

Mieux vaut donc chercher à définir le rôle important de l'école de Milet, tout en tenant compte des difficultés qu'on rencontre en un sujet aussi délicat, soustrait à une claire vision par l'éloignement et la pauvreté de notre documentation. « Voici le grand tournant, proclame M. A. Rey dans *la Jeunesse de la Science grecque;* après les premiers balbutiements, les longues hésitations, les succès effectifs mais partiels des techniques encore concrètes et malgré leur empreinte rationnelle déjà nette. Voici l'entrée en scène de la science, conçue dans son universalité, sous son aspect logique et rationnel. Ce qu'a laissé l'école en résultats positifs : peu de chose, on pourrait presque dire : rien. Ce qu'elle a ébauché et légué comme esprit, méthode, pensée : tout; l'Ionie a fondé une science qui est devenue notre science occidentale, notre civilisation intellectuelle. Elle est la première réalisation du miracle grec et elle en est la clef. » On ne saurait mieux dire.

Nous avons déjà vu Thalès de Milet [25] figurer parmi les sept Sages. Il nous intéresse à un autre titre, puisqu'il passe pour être le fondateur de l'école. On fait de lui un contemporain de Solon et de Crésus. Était-il de souche béotienne et d'origine phénicienne ? Le fait n'est pas im-

possible, mais l'absence de tout renseignement précis nous incline à une extrême prudence. Mieux vaut avouer notre ignorance et de ses origines et des détails de sa vie, encore qu'il ait pu jouer un rôle politique dans sa patrie. Il suffit de dire que la vie de Thalès paraît s'être écoulée du dernier tiers du VIIe jusqu'au milieu du VIe siècle.

De lui aucun document authentique ne nous est parvenu. Tout ce qu'on lui attribue est matière à discussion. Si, à la suite des écrivains anciens, on lui accorde d'avoir su mesurer d'un point de la côte la distance d'un vaisseau en mer et d'avoir su calculer la hauteur d'une pyramide d'après la longueur de l'ombre à un certain moment ou d'après la comparaison, en n'importe quelle position du soleil, de deux triangles d'ombre, on discute sur la question de savoir s'il a dépassé le point de vue empirique de la science babylonienne et égyptienne [26]. M. Robin incline pour la négative. M. Rey adopte une opinion différente.

Encore tout imprégné de la cosmologie traditionnelle, Thalès a le mérite de partir, pour expliquer l'univers, de l'*eau*, primordiale et primitive, qui par un processus physique, engendre la terre, l'air, le feu, ces deux derniers n'étant que des exhalaisons de l'eau, dont la terre, de son côté, est le dépôt résiduel. Ainsi, plus préoccupé de découvrir l'origine des choses que d'en discerner les diverses manifestations, il n'en pose pas moins un principe d'explication de la nature. A ses yeux, les météores, comme l'univers entier, semblent admettre l'eau pour origine unique. Le monde des choses est au milieu de l'eau et s'en nourrit. Les astres flottent sur les eaux d'en haut.

Mais gardons-nous d'attribuer à Thalès des découvertes qui peuvent être mises au compte des astronomes babyloniens et égyptiens. Le rôle de Thalès, en astronomie, semble moins important qu'on ne l'a dit. En revanche, sa préoccupation de remplacer l'explication mythique par une explication physique, sa manière de raisonner en arithmétique et en géométrie font de lui un des précurseurs de la science grecque. Sur ce point, les études contemporaines les plus nettement inspirées par une critique rigoureuse s'accordent avec la tradition ancienne.

EXTRAITS DE LA DOXOGRAPHIE DE THALÈS DE MILET [27]

Diels. 13. *Simplicius*, 23, 21 (Opinions sur les Physiciens de Théophraste, fr. 1. Doxographes, 475, 1). De ceux qui admettent un seul principe mobile et qu'Aristote appelle proprement physiciens, les uns le considèrent comme limité; ainsi Thalès de Milet, fils d'Examyas, et Hippon — qui paraît, d'autre part, avoir été athée — ont dit que l'eau était le principe. Les apparences sensibles les conduisaient à cette conclusion; car, et ce qui est chaud a besoin d'humidité pour vivre, et ce qui est mort se dessèche, et tous les germes sont humides, et tout aliment est plein de suc; or, il est naturel que chaque chose se nourrisse de ce dont elle provient; mais l'eau est le principe de la nature humide et ce qui entretient toutes choses; donc ils ont conclu que l'eau était le principe de tout et déclaré que la terre repose sur l'eau.

13 *a*. *Aétius*, I, 17, 1 (D. 315). Thalès et son école disent que les combinaisons se font par mélange des éléments avec changement de ceux-ci.

13 *b*. II, 1, 2 (D. 327). Thalès et son école : le monde est un.

13 *c*. II, 12, 1 (D. 340). Thalès, Pythagore et son école : la sphère du ciel entier est divisée par cinq cercles, que l'on appelle zones : ce sont l'arctique et toujours visible, le tropique d'été, l'équateur, le tropique d'hiver, l'antarctique et invisible. Le zodiaque est oblique sur les trois cercles du milieu et les touche tous trois. Le méridien coupe les cinq à angle droit, allant du nord à l'opposé.

17 *a*. II, 13, 1 (D. 341). Thalès : les astres sont d'une nature terreuse, mais enflammée. (D. 349). Le soleil est de nature terreuse. (D. 353). Thalès a dit le premier qu'il s'éclipse, lorsque la lune, qui est de nature terreuse,

vient en droite ligne au-dessous de lui; alors l'image en apparaît sur le disque comme sur un miroir.

17 *b*. II, 21, 5. Thalès a dit le premier que la lune était illuminée par le soleil (D. 358).

23. *Aétius*, I, 7, 11 (D. 301). Thalès : l'intelligence du monde est le dieu; car tout est à la fois animé et plein de daimones; l'humide élémentaire est pénétré par la puissance divine qui le met en mouvement.

Cicéron (*De Deorum natura*, n. 1, 10, 25). Thalès de Milet, qui, le premier, a traité ces questions, dit que l'eau est l'origine des choses et que le dieu, c'est l'intelligence qui fait tout avec l'eau.

ANAXIMANDRE

On s'accorde généralement pour penser qu'Anaximandre naquit vers 610, mourut aux environs de 547 et qu'il fut chef de l'école milésienne vers le milieu du VIe siècle. Nous ne savons rien de précis sur sa vie. Nous ne possédons pas davantage ses œuvres, sauf un court fragment reproduit par Aristote. Les anciens nous apprennent seulement qu'il avait composé un traité intitulé περὶ φύσεως, *Sur la Nature*, à l'âge de soixante-quatre ans.

Malgré cette absence de documentation directe, nous avons un certain nombre de passages des doxographes, qui nous permettent de nous faire de son système et de sa philosophie une idée suffisamment précise. Tant par l'importance de ses spéculations que par son action sur ses successeurs, son rôle paraît avoir été considérable.

Il a eu le mérite de placer l'élément primitif dans l'infini ou l'illimité (ἄπειρον) [28]. Pour lui l'infini, c'est la matière infinie, qui est susceptible de produire toujours des êtres nouveaux. Gardons-nous d'y voir une notion abstraite, car nous sommes encore bien près des mythes et du chaos primitif [29]. Dans l'esprit d'Anaximandre, l'infini ou la substance infinie existait-elle avant toutes les choses particulières ? C'est très probable. Il faisait sortir tout de cette matière primitive, mue par son propre mouvement.

L'introduction de cette idée — tout imprécise et insuffisamment élaborée qu'elle soit — a une importance considérable.

On peut lui faire également un mérite d'avoir tracé un chemin à la physique moderne en s'élevant, grâce à cette première ébauche d'abstraction, jusqu'à la cosmologie véritable. Son idée sera reprise par ses successeurs, les premiers Pythagoriciens en particulier et, perfectionnée par

Platon et Aristote, servira de base à la cosmologie grecque, explication du monde admise jusqu'à Copernic.

Voici quelques-unes des caractéristiques du système du monde, selon Anaximandre, tel qu'on peut le déduire de la doxographie :

La terre est représentée par un disque plat, dont la hauteur est le tiers du diamètre. Au lieu de flotter sur l'eau comme chez Thalès, elle n'a plus besoin de support et demeure en place parce qu'elle est à égale distance de tout. Autour de la terre, il n'est plus question d'eaux d'en haut et d'en bas. Les astres ne flottent pas plus que la terre et sont entraînés dans un mouvement de rotation autour de la terre; ils sont accrochés à une roue qui tourne. Ils se sont formés du feu et de l'air, lorsque l'enveloppe enflammée du globe se brisa et que le feu se trouva enfermé dans des gousses d'air feutré, en forme de jantes de roue, par les ouvertures desquelles il s'échappe. Quand les ouvertures se bouchent, il se produit des éclipses de soleil et de lune. Les phases de la lune ont la même cause.

Ne sourions pas de cette tentative naïve d'explication. Elle marque un progrès sensible dans la voie de l'abstraction et même de l'observation de la nature.

EXTRAITS DE LA DOXOGRAPHIE D'ANAXIMANDRE

Aristote : Physique, 203 *b.* 6[30]. Tout, en effet, ou est principe ou vient d'un principe; or il n'y a pas de principe de l'infini; ce serait, en effet, sa limite. De plus, il est non engendré et non corruptible; car nécessairement toute génération reçoit une fin et il y a un terme à toute corruption. C'est pourquoi, disons-nous, il n'a pas de principe, mais c'est lui qui paraît être principe des autres choses, et les embrasser et les diriger toutes, ainsi que le disent ceux qui n'admettent pas d'autres causes à côté de l'infini, comme seraient l'Intelligence ou l'Amitié; et encore, c'est la divinité, car il est immortel et impérissable, comme le veulent Anaximandre et la plupart des physiologues.

Simplicius : Physique, 24, 13 (Théophraste. Opinions des Physiciens, fr. 2. Dox. 473). Parmi ceux qui admettent un seul principe mobile, mais infini, Anaximandre, fils de Praxiadas, de Milet, qui fut disciple et successeur de Thalès, dit que l'infini est le principe et l'élément des êtres; c'est au reste lui qui introduisit le premier ce terme de principe (ἀρχή), entendant ainsi, non pas l'eau ou quelque autre des éléments que nous reconnaissons, mais une certaine nature infinie différente, de laquelle se seraient formés tous les ciels et tous les mondes que ceux-ci ont contenus; c'est de là que proviennent les êtres, c'est en cela aussi qu'ils se dissipent suivant une loi nécessaire, car, comme il le dit, en son langage poétique, ils sont châtiés et expient, au temps fixé d'avance, leur réciproque injustice. Il est clair que, considérant la transformation réciproque des quatre éléments, il a jugé à propos de prendre, comme substratum, non pas l'un d'eux, mais quelque chose de différent. D'ailleurs, il

n'attribue pas la génération au changement de l'élément, mais à la séparation des contraires par suite du mouvement éternel. C'est pourquoi Aristote l'a rangé à côté d'Anaxagore. Cf. *Aristote :* Physique, I, 187 *a*. Selon les autres, de l'un qui les contient, sortent, par division, les contrariétés, tels Anaximandre et tous ceux qui posent l'unité et la multiplicité des êtres, comme Empédocle et Anaxagore; ceux-ci, en effet, font sortir du chaos (ἐκ τοῦ μείγματος) toutes choses par division.

Aétius, I, 3, 3 (Dox. 277). Anaximandre, fils de Praxiadas, de Milet, dit que le principe des êtres est l'infini (ou indéfini); car tout en provient et tout s'y dissipe; il y a donc eu des mondes en nombre infini (ou indéfini), formés et détruits successivement par résolution en leur principe. Il donne la raison pourquoi ce dernier est illimité, c'est que la génération productrice ne doit pas manquer, en rien. Mais il se trompe en ne disant pas ce qu'est cet infini (ou indéfini), si c'est l'air, l'eau, la terre ou quelque autre corps.

Aétius, II, 13, 7 (Dox. 342). Anaximandre : les astres sont comme des feutres d'air, en forme de roues, pleins de feu et ayant par places des évents jetant des flammes — 15, 6 (Dox. 345). Anaximandre, Métrodôros de Chios et Cratès : le soleil est situé au plus haut de tout; après lui vient la lune; au-dessous les étoiles fixes et les planètes. 16,5 (Dox. 345). Anaximandre : les astres sont emportés par les cercles et les sphères sur lesquels chacun est situé.

Aétius, II, 25, 1 (Dox. 355). La lune est un cercle dix-neuf fois plus grand que la terre, semblable à une roue de char, dont les jantes seraient creuses et pleines de feu, comme le cercle du soleil, mais situé obliquement par rapport à celui-ci; il n'y a aussi qu'un seul évent comme un tuyau de soufflet, les phases suivent la révolution de la roue. 28, 1 (Dox. 358). La lumière de la lune lui est propre. 29, 1 (Dox. 359). Anaximandre : l'éclipse de la lune se produit par la fermeture de la bouche qui est sur la roue.

Aétius, III, 3, 1 (Dox. 367). Sur le tonnerre, les éclairs, la foudre et les ouragans, Anaximandre : c'est le vent qui

produit tous ces phénomènes; car, quand il est enfermé dans une nuée épaisse et qu'en raison de sa subtilité et de sa légèreté, il fait effort pour sortir, alors le déchirement cause le bruit, tandis que la dilatation illumine l'obscurité de la nuit. III, 7, 1 (Dox. 367). Anaximandre : le vent est un écoulement d'air, dont les parties les plus légères et les plus humides sont mises en mouvement ou dilatées par le soleil. III, 10, 2 (Dox. 376). Anaximandre : la terre est semblable à une assise de colonne.

Aëtius, IV, 3, 2 (Dox. 387). Anaximène, Anaximandre, Anaxagore et Archélaos : l'âme est de nature aérienne.

V, 19, 4 (Dox. 430). Anaximandre : les premiers animaux naquirent de l'humide et enfermés dans une écorce épineuse; avec le temps, ils montèrent sur le rivage, l'écorce se déchira et, en peu de temps, il changèrent de vie.

ANAXIMÈNE

Nous ne savons rien de la vie d'Anaximène, et ses œuvres sont perdues. Tout ce qu'on peut affirmer, avec quelque chance d'exactitude, c'est ce qui suit :

Les Anciens, pour obéir à l'idée de « succession » et établir une continuité entre les membres de l'école de Milet, ont voulu rapprocher Anaximène d'Anaximandre qui aurait été son maître et son aîné d'une dizaine d'années. Il y a cependant chez les doxographes et les historiens de la philosophie une différence d'une soixantaine d'années entre les dates qu'ils proposent pour sa naissance, d'aucuns voulant qu'il ait connu Anaximandre, d'autres Anaxagore. Il avait écrit un livre qui ne nous est pas parvenu, employant un langage simple et facilement compréhensible.

Conformément à la tendance des physiologues ioniens, il cherche le principe de toutes choses. Il trouve la forme primordiale de la nature dans l'*air* [31], auquel il attribue l'épithète d'ἄπειρον, déjà employée par Anaximandre, mais en ce qui concerne l'eau — grave question pour les philosophes que de déterminer le concept exact de l'ἄπειρον. Il semble que le mot signifie indéterminé, et non illimité. Encore cette indétermination est-elle relative à nos sens.

Consciemment ou non dominés par l'idée de successions et de progrès dans les systèmes philosophiques, certains historiens veulent voir dans l'œuvre d'Anaximène un progrès par rapport à celle d'Anaximandre. En réalité, en dehors de la précision apportée par la distinction entre les étoiles fixes et les planètes, il ne semble pas qu'Anaximène ait fait avancer beaucoup la physique et l'astronomie ioniennes. Mais cette acquisition est définitive, déclare M. Rey. Les étoiles fixes sont rejetées aux confins du monde; en dessus se trouvent rangées les cinq planètes —

Mercure et Vénus ne sont pas indiquées; enfin viennent le Soleil et la Lune; puis la Terre.

Les idées d'Anaximène sur la voûte céleste devaient influencer pendant longtemps l'astronomie. En voici l'essentiel : l'air, en se comprimant aux limites du monde, et sous l'influence du feu qui dessèche et solidifie, constitue une voûte congelée et transparente. Les étoiles sont le résultat de la raréfaction croissante de l'air.

La solidification de l'air donne naissance à un corps de nature cristalline (κρυσταλλοειδές), origine du *crystal* qui resta pendant des siècles en faveur auprès des astronomes.

Anaximène admettait aussi qu'il y avait entre le ciel et la terre un échange perpétuel de matière : pluie, grêle, neige, et inversement de la terre au ciel. On conçoit dès lors qu'à ce mouvement éternel, selon les degrés de compression ou de dilatation produits, il attribuât la constitution des différents corps. D'ailleurs l'air apparaît comme une puissance vivante, car il est dieu.

Il nous reste à dire deux mots sur la forme de la terre, telle que la conçoit Anaximène, et sur les éclipses. La terre est pour lui, comme les astres, un plateau, une table mince supportée par l'air. Mais ce disque a une forme concave. En ce qui concerne les éclipses, notre philosophe supposait certains astres obscurs que la lenteur de leur marche n'enflammait pas. Cette explication naïve devait mettre sur la voie de l'explication véritable des éclipses, qui apparaîtra pour la première fois, dans la philosophie grecque, avec Anaxagore.

Avec Anaximène se clôt l'école de Milet. La domination perse n'est certainement pas sans rapport avec la fin des recherches ioniennes. Mais, à l'Occident, de nouveaux efforts sont faits par les *Doriens* de la Grande Grèce. Ceux-ci obéiront à des tendances intellectuelles assez différentes de celles qui avaient influencé les physiologues. Férus de mathématiques, imprégnés de mysticisme, ils se détourneront des spéculations portant strictement sur la matière pour se tourner vers la géométrie et l'arithmétique. Ce seront aussi des logiciens, comme on le verra avec Parménide et Zénon d'Élée.

EXTRAITS DE LA DOXOGRAPHIE D'ANAXIMÈNE

Simplicius : Phys. 24, 26 (Théophraste. Opin. Phys. fr. 2. Dox. 476). Anaximène de Milet, fils d'Eurystratos, qui fut ami d'Anaximandre, reconnaît, lui aussi, comme son maître, une seule matière indéfinie, comme substratum; mais, au lieu de la laisser indéterminée, comme Anaximandre, il la détermine en disant que c'est l'air. Elle diffère d'après lui d'une substance à l'autre par le degré de dilatation ou de condensation; ainsi, devenant plus subtile, elle forme le feu; en se condensant, au contraire, elle forme le vent, puis la nuée, à un degré plus loin, l'eau, puis la terre et les pierres; les autres choses proviennent des précédentes. Il admet aussi le mouvement éternel comme amenant la transformation.

Pseudo-Plutarque (Strômata, 3). Anaximène, dit-on, reconnaît l'air comme principe de l'univers. Cet air est indéfini en genre, mais déterminé par les qualités qu'il prend, tout ce qui existe s'engendrant par une certaine condensation de l'air ou, au contraire, par une dilatation. Le mouvement existe de toute éternité. La terre vint pour la première fois à l'existence par la compression de l'air. Elle est très plate et elle est, par conséquent, supportée par l'air. Quant au soleil, à la lune et aux autres astres, ils ont dans la terre l'origine de leur naissance; ainsi il considère le soleil comme une terre, qui, par la rapidité de son mouvement, a reçu une chaleur tout à fait convenable.

Aétius, I, 3, 4 (Dox. 278). Anaximène de Milet, fils d'Eurystratos, considéra l'air comme le principe de toutes choses; toute chose en provient, toute chose y retourne. De même que notre âme, qui est de l'air, nous maintient,

de même le souffle, l'air entoure le monde entier; souffle et air sont employés comme synonymes.

II, 11, 1 (Dox. 339). Anaximène et Parménide : le ciel est le tourbillon le plus éloigné de la terre.

II, 13, 10 (Dox. 340). Anaximène : les astres sont de nature ignée; quelques-uns comprennent aussi des corps de nature terreuse qui sont entraînés par le même mouvement, 14, 3 (Dox. 344). Les astres sont fixés comme des clous à la voûte du cristal... 16, 6 (Dox. 346). Anaximène : les astres ne passent pas sous la terre, mais tournent autour d'elle. II, 19, 1, 2 (Dox. 347). Platon dit que les changements de température sont produits par les levers et les couchers des astres. Anaximène : ce n'est pas à cette cause qu'il faut les attribuer, mais au soleil seul.

II, 20, 2 (Dox. 348). Anaximène affirmait que le soleil était de feu. 22, 1 (Dox. 352). Anaximène : le soleil est plat comme une feuille. 23, 1 (Dox. 352). Anaximène : c'est sous la poussée de l'air condensé et résistant que les corps célestes effectuent leurs retours en latitude.

III, 3, 2. Anaximène [explique l'éclair comme Anaximandre], mais il ajoute cette remarque qu'il arrive alors ce qui arrive sur la mer, laquelle étincelle quand elle est fendue par les rames. 4, 1 (Dox. 370). Anaximène : les nuages se produisent quand l'air s'épaissit davantage; quand sa condensation est plus grande, la pluie tombe; puis c'est la grêle quand l'eau se congèle en tombant, enfin la neige quand un peu d'air est emprisonné dans l'eau.

III, 5, 10 (Dox. 373). Anaximène : l'arc-en-ciel se produit quand les rayons du soleil viennent frapper la nuée fortement condensée. Elle reste sombre parce que les rayons viennent la frapper, mais sans pouvoir la traverser.

III, 10, 3 (Dox. 377). Anaximène : la terre est pareille à une table. III, 15, 3 (Dox. 379). La cause des tremblements de terre est l'aridité et l'humidité de la terre, occasionnées respectivement par les sécheresses et par les fortes pluies.

CHAPITRE III

XÉNOPHANE DE COLOPHON

Pour les uns, M. Robin par exemple, Xénophane se rattache au groupe des Éléates; pour la plupart des historiens de la philosophie, Xénophane, malgré quelques affinités incontestables avec l'école d'Élée, fait figure d'isolé; il n'a rien d'un philosophe dogmatique ni d'un physicien véritable, mais se présente à nous, dit Tannery, comme un poète humoriste.

La vie de Xénophane est très mal connue. Nous ignorons la date de sa naissance, aussi bien que celle de sa mort. Les auteurs de « successions » sont loin d'être d'accord sur son acmè. Une discussion serrée des témoignages anciens permet à Tannery d'en faire le contemporain de Pythagore.

Colophon [32], sa ville natale, située à quelque distance au nord de Milet, bien qu'elle fût tombée sous la dépendance des Perses, demeurait cependant une cité importante où des poètes, comme Mimnerme [33], obtenaient un vif succès.

Fut-il poète errant, rhapsode ? La supposition, en elle-même, n'a rien d'invraisemblable. Il quitta vraisemblablement sa ville natale, quand les Perses imposèrent à l'Ionie une sujétion plus rude. Il se rendit ensuite en Grande Grèce, où il fut témoin des rapides progrès du Pythagorisme. C'est là qu'il composa la plupart de ses œuvres, sur lesquelles, comme sur sa vie, les renseignements nous font défaut. Nous avons de lui des fragments assez importants, mais nous ne pouvons nous prononcer sur la question de savoir si ceux-ci appartenaient à une œuvre unique ou à des ouvrages différents.

Il importe de mettre en évidence les quelques points ci-dessous : d'abord son attitude envers les croyances religieuses; ensuite ses opinions, plutôt que ses vues systématiques, sur les questions qui avaient préoccupé les physio-

logues; enfin sa place dans le développement des concepts philosophiques.

Esprit critique, plutôt que sceptique systématique, Xénophane raille, d'une façon tantôt mordante tantôt enjouée, les vieilles traditions et n'excepte pas de ses railleries les esprits qui, à la manière de Pythagore, mêlent aux anciennes croyances de nouvelles superstitions.

On connaît le fameux passage : « les Éthiopiens disent de leurs dieux qu'ils sont camus et noirs, les Thraces qu'ils ont les yeux bleus et les cheveux rouges »; et celui-ci : « Si les bœufs et les chevaux et les lions avaient des mains et pouvaient, avec leurs mains, peindre et produire des œuvres comme les hommes, les chevaux peindraient des figures de dieux pareilles à des chevaux et les bœufs, pareilles à des bœufs. » Néanmoins, il ne s'en tient pas à cette négation pure et simple. Il affirme hautement que, s'il y a un dieu, ce dieu doit être éternel; il ne peut d'ailleurs y en avoir qu'un; il n'y a qu'une puissance éternelle qui gouverne les choses. Il attribue donc au divin, tout au moins au point de vue moral, une place éminente. Il est plus délicat de se prononcer sur la question de savoir si, au point de vue intellectuel, Xénophane a dégagé avec netteté les attributs de Dieu [34].

Ses idées sur la nature se rapprochent de celles d'Anaximandre. En voici quelques-unes, d'après l'analyse de Tannery : la terre, plate, n'a pas de limites, ni de côté, ni en dessous; ses racines s'étendent à l'infini; l'air est également infini. Les astres — soleil, comètes, météores — sont des nuées incandescentes. Formées par les exhalaisons humides qui se réunissent, ces nuées s'enflamment, par suite du rapprochement qui s'opère entre les particules ignées qu'elles renferment ou encore en raison de leur mouvement.

Le mouvement des astres est rectiligne et s'opère suivant une droite indéfinie. Les astres que nous voyons ne sont donc jamais les mêmes; chaque jour, chaque nuit, de nouveaux astres se succèdent. Les astres s'éteignent dans la mer, les déserts. La terre s'étendant indéfiniment dans toutes les directions, il y a une infinité de soleils différents éclairant une infinité de terres habitées, de mondes compris dans un même univers.

En ce qui concerne les sciences naturelles, Xénophane avait vraisemblablement, ne fût-ce qu'à Syracuse, dans les Latomies, reconnu des empreintes de pierres, de plantes, d'êtres vivants. L'eau et la terre ont dû être mélangées

autrefois, puis, sous l'action de la chaleur solaire, de l'air et du feu intérieur, l'eau de la mer s'est en partie évaporée, tandis que la terre se desséchait.

L'humanité est née; elle est condamnée à disparaître, elle renaîtra par la suite, au cours de cycles semblables.

Par sa polémique contre le polythéisme, Xénophane annonce, de loin il est vrai, les Sophistes et celui qui, tout en les prolongeant, les combat : Socrate. Par ailleurs, il fraie la voie à Parménide; car, s'il ne possède pas pleinement le concept de l'infini, il pose, avec son univers infini, au sein duquel le changement n'est pas nié, la fameuse opposition qui alimentera tant de discussions postérieures sur l'être et le devenir. Ne pourrait-on pas aussi le rapprocher d'Héraclite, malgré le dédain de celui-ci pour Xénophane et son mépris pour la *polymathie ?* Ce ne serait, en tout cas, qu'à cause de leur égal éloignement pour les vastes synthèses des Ioniens, leurs prédécesseurs et pour la physique traditionnelle.

FRAGMENTS DE XÉNOPHANE DE COLOPHON

ÉLÉGIES

1. *Athénée*[35], XI.

Déjà le sol est purifié, ainsi que les mains et les coupes de tous les convives; l'un impose les couronnes de fleurs tressées, un autre tend dans une coupe l'essence parfumée. Le cratère est debout, rempli de délices; le vin est là qui jamais ne fera défaut, doux comme le miel, préparé dans les vases, exhalant un parfum de fleurs. Au milieu des convives, l'encens émet sa sainte vapeur; l'eau fraîche, et douce et pure, ne manque pas non plus; tout près, il y a des pains blonds et une table somptueuse, chargée de fromage et de miel onctueux. Au milieu, s'élève un autel couvert de fleurs et l'on entend toute la maison résonner de chants et de cris de joie. Avant tout, il faut que les hommes en liesse célèbrent le dieu par des paroles de bon augure et de chastes discours, en versant des libations et en demandant de pouvoir agir justement — car c'est là ce qu'il faut rechercher en premier lieu; pas d'emportement ni d'orgueil. Il convient, en buvant, de ne pas dépasser les bornes, afin de pouvoir rentrer à la maison sans l'aide d'un serviteur, à moins d'être accablé par les ans. Nous louerons celui qui, tout en buvant, exprimera de nobles pensées sur la vertu, autant que le lui permettront sa mémoire et son cœur. Laissons de côté les combats de Titans et des Géants, les aventures des Centaures, fables inventées par les Anciens. Loin de nous les querelles, les propos futiles et oiseux; ayons toujours pour les dieux les égards qu'ils méritent.

2. *Athénée*, X, 413.

Qu'un homme remporte la victoire à la course ou au pentathle à Olympie où se trouve l'enceinte sacrée de

Zeus, près des sources de Pisa; qu'il soit vainqueur à la lutte ou en pratiquant le rude pugilat ou encore dans la terrible épreuve qu'on appelle le pancrace [36]; le voilà comblé d'honneurs par ses concitoyens, obtenant dans les concours une des premières places, bien en vue, recevant aux frais de la cité des vivres pour son entretien et des dons accordés à titre de souvenir. S'il est vainqueur à la course des chars, ce sera la même chose, bien qu'il ne me vaille pas absolument. Car notre science vaut beaucoup plus que la vigueur des hommes et des chevaux. Eh bien! cette façon de juger est tout à fait arbitraire et il n'est pas juste de préférer la force physique aux avantages de l'esprit. En effet, ce n'est pas la présence dans la cité d'un bon pugiliste, ni d'un homme capable de triompher au pentathle [37] ou à la lutte, voire même à la course — quoiqu'on estime plus la vitesse que la force — bref, d'un vainqueur dans toutes les compétitions masculines des jeux, qui fera que la cité sera régie par de meilleures lois. Bien faible est la joie qu'une cité peut retirer d'une victoire remportée par un de ses membres sur les rives du Pisa. Il n'y a rien là qui rende opulentes les maisons des citoyens [38].

3. *Athénée*, XII, 526.

Les Colophoniens avaient appris des Lydiens des manières efféminées et nuisibles au moment où ils n'avaient pas encore fait l'expérience de l'odieuse tyrannie; ils allaient à l'agora portant des vêtements teints de pourpre; ils étaient là d'ordinaire au nombre de plus d'un millier, pleins d'orgueil, tout vains de leur chevelure artistement peignée et tout imprégnés de parfums et et d'odeurs.

5. *Athénée*, XI, 18.

Que personne ne s'avise de verser d'abord le vin dans les coupes pour y ajouter l'eau; c'est l'eau qu'il faut verser en premier lieu, et par-dessus le vin pur.

6. *Athénée*, IX, 368.

Pour une cuisse de chevreau envoyée à ton ami, tu as reçu la cuisse d'un bœuf engraissé; don précieux, qu'apprendra l'Hellade entière et que les Hellènes ne cesseront de chanter.

7. *Diogène Laërce*, VIII, 36.

Maintenant, je vais aborder un autre sujet et te montrer la route à suivre... Un jour, dit-on, Pythagore qui passait s'apitoya sur un chien qu'on battait et s'écria : « Arrête, c'est l'âme d'un ami que j'entends gémir sous les coups de bâton. »

8. *Diogène Laërce*, IX, 18.

Soixante-sept années déjà ont promené mon inquiète pensée à travers la terre d'Hellade; et depuis ma naissance vingt-cinq ans s'étaient écoulés, si je sais bien là-dessus la vérité.

9. Bien plus faible qu'un vieillard.

SILLES [39]

10. Puisque tous, dès le début, ont appris d'Homère.

11. Homère et Hésiode ont attribué aux dieux tout ce qui chez les mortels provoque opprobre et honte : vols, adultères et tromperies réciproques [40].

12. Ils ont raconté sur le compte des dieux beaucoup d'actes contraires aux lois : vols, adultères et tromperies réciproques [40].

14 [41]. Les mortels s'imaginent que les dieux sont engendrés comme eux et qu'ils ont des vêtements, une voix et un corps semblables aux leurs.

15. Oui, si les bœufs et les chevaux et les lions avaient des mains et pouvaient, avec leurs mains, peindre et produire des œuvres comme les hommes, les chevaux peindraient des figures de dieux pareilles à des chevaux, et les bœufs pareilles à des bœufs, bref des images analogues à celles de toutes les espèces animales [42].

16. Les Éthiopiens disent de leurs dieux qu'ils sont camus et noirs, les Thraces qu'ils ont les yeux bleus et les cheveux rouges [43].

18. Les dieux n'ont pas révélé toutes choses aux hommes dès le commencement; mais, en cherchant, ceux-ci trouvent avec le temps ce qui est le meilleur.

PARODIES

22. C'est près du feu, en hiver, qu'allongé sur un lit moelleux, le ventre bien garni, en buvant du vin doux, en mangeant de temps à autre des pois chiches, il faut se poser ces questions : A quelle race appartiens-tu ? Quel âge as-tu, mon brave ? quel âge avais-tu lors de l'invasion des Mèdes ?

DE LA NATURE

23. Il n'y a qu'un seul dieu, maître souverain des dieux et des hommes, qui ne ressemble aux mortels ni par le corps ni par la pensée.

24. Tout entier il voit, tout entier il pense, tout entier il entend.

25. Mais c'est sans aucun effort qu'il meut tout par la force de son esprit.

26. Il reste toujours, sans bouger, à la même place et il ne lui convient pas de passer d'un endroit dans un autre.

27. Tout sort de la terre et tout retourne à la terre.

28. La terre a pour limites, en haut, ce que nous voyons à nos pieds, du côté de l'éther; mais les parties inférieures s'enfoncent à l'infini.

29. Tout ce qui naît et croît est composé de terre et d'eau.

30. La mer est la source de l'eau et la source du vent. Car dans les nuages, il n'y aurait pas de souffle de vent sans la mer immense; non plus que cours d'eau, non plus que pluies célestes; c'est la mer immense qui donne naissance aux nuages, aux vents et aux fleuves.

31. Le soleil qui s'élève au-dessus de la terre et qui la réchauffe.

32. Ce qu'on appelle Iris (l'arc-en-ciel) est aussi un nuage qui paraît naturellement violet, rouge et vert.

33. C'est de la terre et de l'eau que tous nous naissons.

34. Il n'y eut dans le passé et il n'y aura jamais dans l'avenir personne qui ait une connaissance certaine des dieux et de tout ce dont je parle. Même, s'il se trouvait quelqu'un pour parler avec toute l'exactitude possible, il ne s'en rendrait pas compte par lui-même. Mais c'est l'opinion qui règne partout.

35. Voilà ce qui m'a paru ressembler à la vérité.

36. Tout ce qui s'offre à la vue des mortels.

38. Si Dieu n'avait pas créé le miel brun, les hommes trouveraient les figues beaucoup plus douces qu'ils ne font.

EXTRAITS DE LA DOXOGRAPHIE DE XÉNOPHANE

Simplicius. (Phys. 5). Théophraste (Op. Phys., fr. 5, Dox. 480) dit que Xénophane de Colophon, le maître de Parménide, suppose un seul principe ou considère l'être total comme un, ni limité, ni infini, ni en mouvement, ni en repos. Théophraste convient au reste que la mention de cette opinion appartient plutôt à une autre histoire qu'à celle qui concerne la nature; car, au dire de Xénophane, cet un universel, c'est le dieu. Il montre qu'il est unique, parce qu'il est plus puissant que tout; car s'il y a plusieurs êtres, dit-il, il faut que la puissance soit également partagée entre eux; or dieu, c'est ce qu'il y a de plus excellent et de supérieur à tout en puissance. Il est inengendré, parce que ce qui naît doit naître soit du semblable, soit du dissemblable; mais le semblable, dit-il, ne peut avoir ce rôle par rapport au semblable; car il n'y a pas plus de raison pour que l'un, plutôt que l'autre, engendre ou soit engendré; si d'autre part l'être naissait du dissemblable, il naîtrait de ce qui n'est pas; c'est ainsi qu'il prouve la non-génération et l'éternité. L'un n'est ni infini, ni limité, parce que, d'une part, l'infini c'est le non-être, puisqu'il n'a ni commencement, ni milieu, ni fin, que d'autre part ce sont les objets en pluralité qui se limitent réciproquement. Il supprime de même le mouvement et le repos; car l'immobile c'est le non-être, qui ne devient rien d'autre, et que rien d'autre ne devient; le mouvement, au contraire, appartient à la pluralité, car alors il y a changement de l'un en l'autre. Aussi, quand il dit que l'être reste dans le même état et ne se meut pas, il faut entendre cela, non pas du repos opposé au mouvement, mais de l'état stable, sans mouvement ni repos. Nicolas de Damas, dans son traité sur les Dieux, le mentionne

comme ayant dit que le principe est infini et immobile. D'après Alexandre, il l'aurait dit limité et de forme sphérique. Mais on a vu clairement comment il prouve la non-infinitude et la non-limitation; la limitation et la forme sphérique sont indiquées lorsqu'il dit que l'être est semblable de tous côtés; il dit encore qu'il pense toutes choses (Trad. P. Tannery).

Aétius, II, 4, 11 (Dox. 332). Xénophane : le monde est inengendré, éternel, incorruptible. II, 13, 14 (Dox. 343). Les astres naissent des nuages enflammés; ils s'éteignent chaque jour et se rallument la nuit comme des charbons; leurs levers et leurs couchers sont en réalité des inflammations et des extinctions. II, 18, 1 (Dox. 347). Ces sortes d'astres, qui apparaissent sur les vaisseaux et que quelques-uns appellent les Dioscures, sont de petites nuées devenues lumineuses par un certain mouvement. 20, 3 (Dox. 348). Le soleil appartient à cette catégorie de nuages enflammés. Théophraste, dans les Physiciens, a écrit que, pour Xénophane, le soleil est formé de la réunion d'étincelles provenant des exhalaisons humides.

II, 24, 4 (Dox. 354). Un soleil s'éteint; il s'en reforme un autre au levant. Il a parlé d'une éclipse de soleil ayant duré un mois entier et encore d'une éclipse complète, qui aurait fait du jour la nuit.

II, 24, 9 (Dox. 355). Il y a plusieurs soleils et plusieurs lunes suivant les climats, les régions et les zones de la terre; à certains moments le disque tombe sur une région non habitée de la terre et, comme il serait inutile, il se produit une éclipse. Xénophane dit encore que le soleil va à l'infini, mais il paraît tourner, à cause de la distance.

II, 30, 8 (Dox. 362). Le soleil est utile pour la naissance et le bon maintien de l'univers et des êtres vivants qui le peuplent; la lune, non.

II, 25, 4 (Dox. 356). La lune est un nuage feutré. II, 28, 1 (Dox. 358). Xénophane : la lune a sa lumière propre. II, 29, 5 (Dox. 360). La disparition mensuelle de la lune est due elle aussi à l'extinction.

III, 2, 11 (Dox. 367). Tout cela (comètes, étoiles filantes, etc.) est constitué par la formation ou le mouvement de nuages enflammés.

III, 3, 6 (Dox. 368). Les éclairs proviennent des nuées que le mouvement rend lumineuses.

III, 4, 4 (Dox. 371). C'est de la chaleur du soleil, comme cause principale, que proviennent tous les météores. Celui-ci pompe l'humidité de la mer; l'eau douce, en raison de sa légèreté, se sépare, puis se résolvant en brouillard, forme des nuages; par suite de l'épaississement la pluie tombe, à moins qu'elle ne se dissipe en vents.

CHAPITRE IV

HÉRACLITE D'ÉPHÈSE[44]

Héraclite naquit, vraisemblablement, au commencement du ve siècle. Son livre date à peu près de la fin de la première moitié de ce siècle. Mais on ne peut dire à quel âge il l'a composé.

Si nous voyons à peu près les traits de son caractère; sa fougue, son mépris des détails, sa prédilection pour les formules frappantes et concises — d'où le surnom d'*obscur* qui lui fut donné — nous ne pouvons donner beaucoup de précisions sur sa vie. Il appartenait à une famille sacerdotale et, s'il n'eût renoncé à ses droits en faveur de son frère, il eût obtenu les privilèges réservés aux aînés des descendants de Codrus, y compris la présidence aux cérémonies de Déméter Éleusinienne. Par là s'expliquent sa connaissance des mystères, son goût des formules sibyllines.

M. P. Tannery a longuement insisté sur l'influence que l'Égypte aurait exercée sur Héraclite[45]. Les analogies qu'il décèle entre quelques croyances égyptiennes et certaines affirmations d'Héraclite sont troublantes; nous en citerons quelques-unes dans les notes. Mais ce sont là des suppositions vraisemblables plutôt que des faits scientifiquement établis.

Quels sont les traits essentiels de sa physique, de sa cosmologie et de ce qu'on peut appeler sa philosophie ? Indiquons-les brièvement. Il a fait du feu le principe primordial, parce qu'il possède les attributs de la matière la plus subtile et la moins corporelle. « Ce monde-ci, proclame-t-il, a toujours été et il est et il sera un feu toujours vivant, s'alimentant avec mesure et s'éteignant avec mesure. » Il y a là une attitude spécifiquement moniste et ionienne, ainsi qu'on n'a pas manqué de le signaler.

Comme tous les physiologues, Héraclite semble avoir emprunté à l'observation d'une des premières machines

son explication du phénomène physique. Le van, qui sépare les particules lourdes et légères de la graine, lui suggère l'idée des séparations et des mouvements vers le haut et le bas. Le mouvement vers le bas est celui qui, du feu, engendre la mer et de celle-ci par moitié la terre et les prestères [46]. Le feu, dans l'orage, semble se résoudre en eau. L'eau, la mer déposent le sable. Le chemin vers le haut ramène, par des transformations inverses, la terre à l'eau et l'eau au feu, au moyen des exhalaisons sèches et claires qui nourrissent les astres et en particulier le soleil.

Il y a donc un échange perpétuel de la terre aux corps célestes; mais ces deux mouvements se compensent. On voit par là que le mobilisme bien connu d'Héraclite ne laisse pas de permettre l'établissement d'une loi de compensation universelle, puisque la quantité de matière d'échange, le feu, demeure immuable. Les aspects, les qualités des choses évoluent entre leurs contraires; c'est la loi de remplacement des contraires : le froid se transforme en chaud; de même en va-t-il pour le sec et l'humide, l'ombre et la lumière. Aussi M. Rey appelle-t-il sa physique une physique des contraires.

L'opposition des contraires est, à la fois, condition du devenir des choses et, en même temps, principe et loi. L'état de stabilité, de concorde et de paix n'est que la confusion des choses dans l'embrasement général.

La cosmologie d'Héraclite ne constitue aucun progrès par rapport à celle de ses prédécesseurs. Il explique la succession du jour et de la nuit, des mois et des saisons par les exhalaisons selon le chemin d'en bas et le chemin d'en haut. « Les astres, dit Tannery, sont des bassins creux, dont la concavité tournée vers nous rassemble les exhalaisons sèches qui y brûlent, s'allumant au levant, s'éteignant au couchant; ces bassins circulent dans l'hémisphère supérieur et leurs retournements produisent les éclipses, aussi bien que les phases de la lune. »

Il est difficile, pour des modernes, d'expliquer ce que furent les concepts de ces penseurs si éloignés de nous. En particulier, que signifiait le mot λόγος employé par Héraclite et qui a donné tant de tablature aux philosophes ? Et sur la question de l'immortalité de l'âme, quelle était l'opinion d'Héraclite ? Tout ici est problématique, dès que l'on veut traduire avec précision la pensée du « ténébreux » Éphésien.

Selon Aristote, Héraclite croit que tout l'univers est rempli de dieux et de daimones [47] — on sait l'abus qui

sera fait du mot par la philosophie alexandrine; il les aperçoit jusque dans la flamme de son foyer. Les âmes émanent du λόγος universel et ne peuvent échapper au circulus qui embrasse tout. Elles naissent du feu divin et les plus sages sont les âmes sèches; dans l'ivresse, l'âme se résout en eau, tombe au rang de la matière inerte et meurt. Idées pleines de conséquences qui seront reprises par les Stoïciens et, après eux, par les philosophes d'Alexandrie frayant ainsi la voie au christianisme.

La vraie sagesse, la religion véritable consistent donc à fondre la pensée individuelle dans la pensée universelle. De là découle logiquement pour Héraclite le mépris des sacrifices sanglants, des prétentions de l'individu qui veut s'élever au-dessus de l'ordre divin.

L'attitude d'Héraclite, ses aphorismes dédaigneux et violents prêtaient à la raillerie; elle ne lui fut pas épargnée par ses successeurs. Il n'en a pas moins le mérite, en établissant le rôle des contraires, d'avoir montré, fût-ce vaguement, que le devenir était susceptible de connaissance précise, peut-être de mesure; ce devenir sert de lien intelligible entre les phénomènes. Pour les autres questions, nul ne songe à nier l'originalité et la profondeur de pensée de l'Éphésien; des penseurs modernes, comme Hegel, lui ont redonné, non parfois sans quelque artifice, un lustre tout nouveau.

BIBLIOGRAPHIE

L. Dauriac : *De Heraclito Ephesio*, thèse, Paris, 1878.
W. Solovine : Traduction des *fragments* d'Héraclite.

FRAGMENTS D'HÉRACLITE

1. — Ce mot (λόγος)[48], les hommes ne le comprennent jamais, aussi bien avant d'en avoir entendu parler qu'après. Bien que tout se passe selon ce mot, ils semblent n'avoir aucune expérience de paroles et de faits tels que je les expose, en distinguant et en expliquant la nature de chaque chose. Mais les autres hommes ignorent ce qu'ils ont fait en état de veille, comme ils oublient ce qu'ils font pendant leur sommeil.

2. — Aussi faut-il suivre le λόγος commun; mais, bien qu'il appartienne à tous, le vulgaire n'en vit pas moins comme si chacun avait une intelligence particulière.

3. — Le soleil a la largeur d'un pied d'homme.

4. — Si le bonheur résidait dans les plaisirs du corps, nous proclamerions heureux les bœufs quand ils trouvent des pois à manger.

5. — Ils cherchent en vain à se purifier, tout en se souillant du sang des victimes. C'est comme si, après s'être sali avec de la boue, on voulait se nettoyer avec de la boue. Et on tiendrait pour déraisonnable quiconque voudrait leur reprocher leur conduite. Ils adressent encore des prières à des statues et c'est comme si l'on parlait à des maisons, ne sachant pas ce que sont les dieux et les héros.

6. — Le soleil est chaque jour nouveau[49].

7. — Si toutes choses devenaient fumée, on connaîtrait avec les narines.

8. — Ce qui est contraire est utile et c'est de ce qui est en lutte que naît la plus belle harmonie; tout se fait par discorde.

9. — Les ânes préfèrent la paille à l'or.

10. — Joignez ce qui est complet et ce qui ne l'est pas, ce qui concorde et ce qui discorde, ce qui est en harmonie et ce qui est en désaccord; de toutes choses, une et, d'une, toutes choses.

11. — Tout reptile se nourrit de terre[50].

12. — Nous nous baignons et nous ne nous baignons pas dans le même fleuve. Et les âmes s'exhalent de l'humide.

15. — Car si ce n'était pas de Dionysos qu'on mène la pompe, en chantant le cantique aux parties honteuses, ce serait l'acte le plus éhonté; mais c'est le même, Hadès ou Dionysos, pour qui on est en folie et en délire[51].

16. — Qui se cachera du feu qui ne se couche pas ?

17. — Ce n'est pas ce que pensent la plupart de ceux qu'on rencontre; on a beau les instruire, ils ne savent pas encore qu'ils se figurent savoir.

18. — Sans l'espérance, on ne trouvera pas l'inespéré, qui est introuvable et inaccessible.

19. — Ces gens qui ne savent ni écouter ni parler.

20. — Quand ils sont nés, ils veulent vivre et trouver la mort, ou plutôt ils veulent se reposer et ils laissent des enfants pour la mort.

21. — Mort, c'est tout ce que nous voyons éveillés; songes, ce que nous voyons en dormant.

22. — Ceux qui recherchent de l'or remuent beaucoup de terre et trouvent peu de métal.

23. — S'il n'y avait pas d'injustice, on ignorerait jusqu'au nom de la justice.

24. — Ceux qui sont morts dans les combats, les dieux et les hommes les honorent.

25. — Les plus grandes morts obtiennent les destinées les plus grandes.

26. — L'homme, dans la nuit, allume une lumière pour lui-même; mort, il s'éteint. Or, au cours de sa vie, quand il dort, les yeux éteints, il ressemble à un mort; éveillé, il semble dormir.

27. — Ce qui attend les hommes après la mort, ce n'est ni ce qu'ils espèrent, ni ce qu'ils croient.

28. — Il y a une chose que les meilleurs préfèrent à tout : la gloire éternelle à ce qui est périssable; mais la foule se rassasie comme un vil bétail.

30. — Ce monde-ci, le même pour tous les êtres, aucun des dieux ni des hommes ne l'a créé; mais il a toujours été et il est, et il sera un feu toujours vivant, s'allumant avec mesure et s'éteignant avec mesure [52].

31. — Les transformations du feu sont, en tout premier lieu, la mer; et la moitié de la mer est terre, la moitié prestère (vent tourbillonnant). La terre devient mer liquide et est mesurée avec la même mesure qu'avant de devenir terre.

32. — L'un, la sagesse unique, refuse et accepte d'être appelé du nom de Zeus.

33. — La loi, c'est encore d'obéir à la volonté de l'un.

34. — Ils entendent sans comprendre et sont semblables à des sourds. Le proverbe s'applique à eux : présents, ils sont absents.

35. — Il faut que les philosophes soient avertis de bien des choses.

36. — Pour les âmes, mourir c'est se changer en eau; pour l'eau, mourir c'est devenir terre; mais de la terre vient l'eau, et de l'eau vient l'âme.

37. — Les porcs se vautrent dans la boue, les oiseaux dans la poussière ou la cendre.

38. — Thalès, le premier astronome.

39. — A Priène, vivait Bias, fils de Teutamès, dont la renommée dépasse celle des autres.

40. — Le fait d'apprendre beaucoup *(polymathie)* n'instruit pas l'intelligence. Autrement il aurait instruit Hésiode et Pythagore, ainsi que Xénophane et Hécatée [53].

41. — La sagesse consiste en une seule chose, à connaître la pensée qui gouverne tout et partout.

42. — Homère méritait d'être chassé des jeux et de recevoir les verges, de même qu'Archiloque [54].

43. — Mieux vaut étouffer une injure qu'un incendie.

44. — Le peuple doit combattre pour la loi comme pour ses murailles.

45. — On ne peut trouver les limites de l'âme, quelque chemin qu'on emprunte, tellement elles sont profondément enfoncées.

46. — La présomption ? Une maladie sacrée. La vue ? Une tromperie.

47. — Ne nous empressons pas de porter un jugement sur les choses essentielles.

48. — L'arc a pour nom βίος (la vie) et pour œuvre, sa mort [55].

49. — Un homme vaut à mes yeux dix mille personnes, s'il est le meilleur.

49 *a*. — Nous descendons et nous ne descendons pas dans le même fleuve; nous sommes et nous ne sommes pas.

50. — Il est sage d'écouter non pas moi-même, mais mes paroles et de confesser que toutes choses sont un.

51. — Ils ne comprennent pas comment ce qui lutte avec soi-même peut s'accorder : mouvements en sens contraire, comme pour l'arc et la lyre.

52. — Le Temps (Αἰών) est un enfant qui joue au trictrac : royauté d'un enfant [56] !

53. — La guerre est le père de toutes choses et le roi de toutes choses; de quelques-uns elle a fait des dieux, de quelques-uns des hommes; des uns des esclaves; des autres des hommes libres.

54. — L'harmonie invisible vaut mieux que celle qui est visible.

55. — Tout ce que l'on peut voir, entendre et apprendre, c'est ce que je préfère.

56. — Les hommes se trompent, relativement à la connaissance, de la même manière qu'Homère, qui fut pourtant le plus sage des Hellènes. Des enfants, occupés à se débarrasser de leur vermine, l'abusèrent en lui disant : « Ce que nous voyons et prenons, nous le laissons; tout ce que nous ne voyons ni ne saisissons, nous l'emportons. »

57. — La foule a pour maître Hésiode. On pense que c'était un grand savant que cet homme qui ne savait pas distinguer le jour de la nuit. Et en effet, c'est une seule et même chose.

58. — Bien et mal sont tout un. Les médecins taillent, brûlent, torturent de toute façon et, faisant aux malades un bien qui ressemble à une maladie, ils réclament une récompense qu'ils ne méritent guère.

59. — Le chemin droit et le contourné, c'est un seul et même chemin.

60. — Le chemin en haut et le chemin en bas sont un et le même.

61. — L'eau de la mer est à la fois très pure et très impure; pour les poissons, elle est potable; pour les hommes elle est imbuvable et nuisible.

62. — Immortels, mortels; mortels, immortels; notre vie est la mort des premiers et leur vie notre mort.

63. — De là, ils s'élèvent et deviennent les gardiens vigilants des vivants et des morts.

64. — La foudre gouverne l'univers.

65. — (Feu) : famine et abondance.

66. — Tout sera jugé et dévoré par le feu qui surviendra.

67. — Dieu est jour et nuit, hiver et été, surabondance et famine. Mais il prend des formes variées, tout de même que le feu quand il est mélangé d'aromates et qu'il est nommé suivant le parfum de chacun d'eux [57].

70. — Héraclite appelait jeux d'enfants les pensées des hommes.

71. — Il faut aussi se rappeler l'homme qui oublie le chemin.

72. — Sur le λόγος qui leur est le plus familier, sur le λόγος qui gouverne tout, ils sont en désaccord et ce qu'ils rencontrent chaque jour leur paraît étranger.

73. — Il ne faut ni agir ni parler comme des dormeurs.

76. — Le feu vit la mort de la terre et l'air vit la mort du feu; l'eau vit la mort de l'air et la terre celle de l'eau.

77. — Pour les âmes, devenir humides c'est plaisir ou mort. Tous nous vivons la mort, et tous nous vivons notre mort.

78. — L'esprit de l'homme n'a pas de pensées, mais celui de Dieu en a.

80. — Il faut savoir que la guerre est commune, la justice discorde, que tout se fait et se détruit par discorde.

88. — Ce qui est en nous est toujours un et le même : vie et mort, veille et sommeil, jeunesse et vieillesse; car le changement de l'un donne l'autre, et réciproquement.

89. — Pour ceux qui sont en état de veille, il y a un seul et même monde.

90. — Toutes choses s'échangent pour du feu et le feu pour toutes choses, de même que les marchandises pour l'or et l'or pour les marchandises.

91. — On ne peut pas descendre deux fois dans le même fleuve.

92. — La Sibylle qui, d'une bouche écumante, fait entendre des paroles sans agrément, sans parure et sans fard, fait retentir ses oracles pendant mille ans; car c'est le dieu qui l'inspire.

93. — Le dieu, dont l'oracle est à Delphes, ne parle pas, ne dissimule pas : il indique.

94. — Le soleil ne franchira pas ses limites; sinon, les Erinnyes, auxiliaires de la Justice, sauront bien le découvrir [58].

95. — Mieux vaut dissimuler son ignorance; mais la chose est difficile, si l'esprit se relâche et dans les beuveries.

96. — Les morts sont à rejeter plus encore que le fumier.

97. — Les chiens aboient après ceux qu'ils ne connaissent pas.

98. — Les âmes flairent dans l'Hadès [59].

99. — Sans le soleil, et malgré les autres astres, on aurait la nuit.

101. — Je me suis cherché moi-même [60].

101 *a.* — Les yeux sont de meilleurs témoins que les oreilles.

102. — Pour Dieu, tout est beau et bon et juste; les hommes tiennent certaines choses pour justes et d'autres pour injustes.

103. — Dans la circonférence d'un cercle, le commencement et la fin se confondent.

104. — Quel est leur esprit ou leur compréhension ? ils font confiance à des aèdes de carrefour et prennent comme maître la foule, car ils ne savent pas que la majorité des hommes est mauvaise, qu'il n'y a de bon qu'une minorité.

107. — Ce sont de mauvais témoins pour les hommes que les yeux et les oreilles, quand ils ont des âmes barbares.

108. — Aucun de tous ceux que j'ai entendus n'est arrivé à savoir que ce qui est sage est séparé de toutes choses.

109. — Mieux vaut cacher son ignorance.

110. — Il n'en vaudrait pas mieux pour les hommes qu'arrivât ce qu'ils désirent.

111. — C'est la maladie qui rend la santé agréable; le mal qui engendre le bien; c'est la faim qui fait désirer la satiété, et la fatigue le repos.

112. — La pensée est la plus haute vertu; et la sagesse consiste à dire des choses vraies et à agir selon la nature, en écoutant sa voix.

113. — La pensée est commune à tous.

114. — Ceux qui parlent avec intelligence doivent s'appuyer sur l'intelligence commune à tous, comme une cité sur la loi, et même beaucoup plus fort. Car toutes les lois humaines sont nourries par une seule loi divine, qui domine tout, autant qu'il lui plaît, suffit en tout et surpasse tout.

115. — A l'âme appartient le λόγος, qui s'augmente lui-même.

116. — A tous les hommes, il est accordé de se connaître eux-mêmes et de faire preuve de sagesse.

117. — L'homme ivre titube et se laisse conduire par un jeune enfant; c'est qu'il ne sait où il va et que son âme est humide.

118. — Où la terre est sèche, l'âme est aussi la plus sage et la meilleure.

119. — Pour chaque homme, son caractère est son daimone.

120. — De l'aurore et du soir les limites sont l'Ourse et, en face de l'Ourse, le gardien de Zeus sublime (l'Arcture).

121. — Les Éphésiens adultes méritent tous la mort; leurs enfants méritent tous d'être expulsés de la cité, puisqu'ils ont chassé Hermodôre, le meilleur d'entre eux,

en disant : « qu'aucun d'entre nous ne soit le meilleur; s'il y en a un, qu'il aille vivre ailleurs et avec d'autres. »

123. — La nature aime à se dérober à nos yeux.

124. — Le plus bel arrangement est semblable à un tas d'ordures rassemblées au hasard.

125. — Même un breuvage se décompose, si on ne l'agite pas.

125 *a*. — Puisse, ô Éphésiens, la fortune ne vous manquer jamais, afin d'être bien convaincus de votre méchante conduite.

126. — Le froid devient chaud, le chaud froid, l'humide sec et le sec humide [61].

EXTRAITS DE LA DOXOGRAPHIE D'HÉRACLITE

Diogène Laërce. IX [62]. Voici en gros ses théories. C'est le feu qui a tout créé et c'est en lui que tout se résout. Tout est soumis au destin. C'est le mouvement qui crée toute l'harmonie du monde. Tout est plein d'esprits et de daimones. Il a parlé de tout ce que contient le monde et dit que le soleil a exactement la grandeur qu'on lui voit. Il dit encore « Quelque effort qu'on fasse, on n'atteindra pas les limites de l'âme. » La croyance est pour lui une maladie sacrée et la vue un mensonge. Quelquefois, dans son livre, il s'exprime d'une façon si claire et si lumineuse que, même l'esprit le moins délié peut le comprendre et peut saisir le trajet de sa pensée. Sa concision et sa richesse de pensée sont inimitables.

Voici maintenant comment ses théories sont exposées dans chaque partie de son livre. Le feu est un élément et tout se fait par des transformations du feu, soit qu'il se raréfie, soit qu'il devienne plus dense. Toutefois, il n'explique rien très clairement : ainsi dit-il que tout se fait par l'opposition des contraires, et que tout coule comme un fleuve. L'univers, selon lui, est limité et il n'y a qu'un monde, qui a été créé par le feu et qui retournera au feu après certaines périodes, éternellement. C'est le destin qui le veut ainsi.

Entre contraires, il y a une lutte qui aboutit à la création, c'est ce qu'on appelle la guerre et la querelle, l'autre qui aboutit à l'embrasement s'appelle la concorde et la paix. Le mouvement vers le haut et vers le bas crée le monde de la façon suivante : le feu, en se condensant, devient liquide, l'eau en se condensant se change en terre et voilà pour le mouvement vers le bas. En sens inverse, d'autre part, la terre fond et se change en eau,

et d'elle se forme tout le reste, car il rapporte presque tout à l'évaporation de la mer. Voilà donc comment se fait le mouvement vers le haut. Il y a donc des évaporations venant de la terre et de la mer, dont les unes sont claires et pures et les autres obscures. Le feu tire sa substance des premières, et l'eau des secondes. Quant à l'air, il n'explique pas sa nature. Il dit toutefois qu'il y a des alvéoles dans la voûte concave tournée vers nous. Dans ces alvéoles viennent se rassembler les émanations claires, qui forment ainsi des lumières qui sont les étoiles. La lumière du feu est la plus brillante et la plus chaude. En effet, les autres astres sont plus loin de la terre, ce qui rend leur éclat moins vif et moins chaud : la lune enfin est trop proche de la terre pour se trouver dans un lieu pur. Le soleil, au contraire, est dans un lieu brillant et pur, et il est à une distance à notre mesure. C'est pourquoi il est plus chaud et a plus d'éclat. Il y a des éclipses de soleil et de lune quand les alvéoles sont tournés vers le haut. Les phases de la lune chaque mois ont lieu par suite d'un léger et continu mouvement de son alvéole sur lui-même. Le jour, la nuit, les mois, les saisons, les années, les pluies, les vents, etc., viennent des différentes sortes d'évaporations. En effet, une évaporation brillante qui s'allume dans le cercle du soleil donne le jour, l'évaporation contraire donne la nuit. La chaleur née de la lumière donne l'été et l'humidité née des ténèbres et accumulée donne l'hiver. Héraclite explique tous les autres phénomènes par des raisons analogues. Il n'explique pas quelle est la nature de la terre et n'explique pas non plus les alvéoles. Voilà donc quelles étaient ses théories.

Simplicius [63] : Phys., 23, 33 (Théophraste. Op. des Phys., 1. Dox. 475).

Hippasos de Métaponte et Héraclite d'Éphèse ont également admis un principe unique, mobile et limité, mais ils ont pris comme tel le feu, dont ils font sortir et où ils font revenir les êtres par condensation et raréfaction; le feu serait donc l'unique substratum; car tout, dit Héraclite, est échange de feu. Il admet aussi un certain ordre et un temps déterminé pour la transformation du monde suivant une certaine nécessité fatale.

Aétius, I, 3, 11 (Dox. 283). Héraclite et Hippasos de Métaponte : Le principe de toutes choses est le feu, car

tout vient du feu et tout finit en feu. Son extinction donne naissance à l'ensemble du monde; car tout d'abord la partie la plus grossière se contractant sur elle-même forme la terre; puis celle-ci relâchée par le feu et se fondant donne l'eau qui s'évaporant devient air. Inversement le monde et tous les corps périssent par le feu dans un embrasement.

I, 7, 22 (Dox. 303). Dieu, c'est le feu périodique éternel : la Fatalité, c'est le λόγος, artisan des êtres par la course contraire. I, 27, 1 (Dox. 322). Tout arrive selon la fatalité qui est identique à la nécessité, 28, 1 (Dox. 323). Héraclite affirmait que l'essence de la fatalité, c'est le λόγος qui pénètre la substance de l'univers; elle est le corps éthéré, germe de la naissance du tout et mesure de la période déterminée.

II, 1, 2 (Dox. 327). Héraclite : le monde est un. 4, 3 (Dox. 331). Le monde ne naît pas suivant le temps, mais suivant la pensée. 11, 4 (Dox. 340). Parménide, Héraclite : le ciel est de feu.

II, 13, 8 (Dox. 342). Parménide et Héraclite : les astres sont des feutrages de feu. (Dox. 346) : Les astres se nourrissent des exhalaisons de la terre. II, 20, 16 (Dox. 351). Le soleil est un feu intelligent, qui s'allume de la mer. 22, 2 (Dox. 352). Il est en forme de bassin, un peu bombé. 24, 3 (Dox. 354). L'éclipse se produit quand le bassin se retourne et que le creux se trouve alors vers le haut et le convexe vers le bas, du côté de nos yeux. 27, 2 (Dox. 358). La lune a la forme d'un bassin. 28, 6 (Dox. 359). Le même phénomène arrive pour la lune et le soleil : ces astres ont la forme de bassins et reçoivent les lueurs des exhalaisons humides; le soleil nous semble plus brillant parce qu'il se meut dans un air plus pur, la lune plus pâle parce qu'elle se trouve dans un air plus trouble. 29, 3. Les éclipses de lune ont lieu suivant les retournements du bassin et les variations d'inclinaison. 32, 3 (Dox. 364). Héraclite fait la grande année de 18 000 ans.

III, 3, 9 (Dox. 369). Le tonnerre provient du tourbillon des vents et des nuages et du choc des premiers sur les seconds; l'éclair de l'inflammation des exhalaisons; les prestères de l'embrasement et de l'extinction des nuages.

IV, 3, 12 (Dox. 389). L'âme du κόσμος est exhalée de l'humide qu'elle renferme; celle des êtres vivants est

de même nature, provenant des exhalaisons de feu du dehors et du dedans.

V, 23 (Dox. 434). Héraclite et les Stoïciens : l'homme commence à être complet vers la deuxième semaine quand se produit la liqueur séminale.

CHAPITRE V

L'ÉCOLE D'ÉLÉE. PARMÉNIDE

Xénophane appartient-il vraiment à l'école d'Élée [64] ou n'en fut-il que le précurseur et, en quelque sorte, l'initiateur ? Question difficile et débattue. Pour les uns, il prépara la voie à Parménide en déblayant le terrain devant lui. D'autres, rendus prudents par les contradictions de la doxographie de Xénophane, en font un isolé. Mais nul ne songe à dissocier les noms de Parménide, de Zénon et de Mélissos.

Le chef est Parménide; Zénon se contentera de développer un des aspects de l'enseignement de l'école : la dialectique. Quant à Mélissos, disciple infidèle, il donna à l'Être un attribut que lui refusait Parménide : l'infinité.

On a parlé de l'ivresse éléatique. Comment la préciser ? Est-ce celle qui résulte de la conscience émerveillée de la pensée logique et de ses dures exigences ? Celle qui s'enferme dans l'intransigeante affirmation de l'incompatibilité aperçue entre l'existence mobile, insaisissable et les nécessités de la pensée en plein accord avec elle-même ? Ou encore faut-il voir dans l'Éléatisme, comme le fait Zeller à la suite d'Aristote, une philosophie de la nature et doit-on ne pas séparer la philosophie éléatique de l'ensemble de la spéculation physique contemporaine ? L'Un, fini et limité, de Parménide serait alors la substance des choses sensibles. Ce serait en partant de ce qui est donné, en en recherchant le principe général que les gens d'Élée, inspirés par l'âpre et dure race dorienne de la Grande Grèce, celle à qui l'on doit l'architecture de Paestum, seraient parvenus à leurs concepts les plus abstraits.

Quoi qu'il en soit, la coupure avait été si fortement marquée que les successeurs des Éléates : Empédocle, et surtout Anaxagore et Démocrite, devront tenter d'opérer la synthèse de l'expérience mobile et inaccessible avec les

étroites nécessités de la raison. Toute science, d'ailleurs, n'est-elle pas le résultat de la combinaison où se fondent les données de l'expérience dynamique et les règles d'une pensée statique et ordonnatrice dont on ne saurait méconnaître les lois ?

L'œuvre de Parménide d'Élée est une de celles qui suscitent la plus grande variété d'interprétations. La difficulté provient non seulement de la forme poétique qu'il avait adoptée, comme l'avait fait déjà Xénophane et comme le fera après lui Empédocle. Elle s'explique aussi par la contradiction entre les deux parties de son poème et enfin par l'embarras où l'on se trouve d'apparenter Parménide avec tel ou tel penseur contemporain et de déterminer exactement les relations qu'il entretint avec l'école pythagoricienne.

On ne peut fixer avec précision les dates de sa naissance et de sa mort [65]. Le début du *Parménide* de Platon, sur lequel on s'est appuyé, n'offre qu'une base incertaine. Parménide aurait eu soixante-cinq ans au moment où il vint à Athènes, accompagné de Zénon, alors âgé de quarante ans; il se serait rencontré avec Socrate tout jeune. Mais on a de bonnes raisons de se méfier des précisions de ce genre données par Platon qui, comme les auteurs anciens, faisait volontiers fi des dates et les modifiait à son gré, selon les exigences d'un exposé dramatique. Le mieux est, en somme, de s'en tenir à ce qui est établi, sans vouloir préciser davantage. Parménide appartient à la fin du VIe siècle et au commencement du Ve siècle.

Ses relations avec Xénophane ne sont pas mieux établies. Diogène Laërce parle d'un certain Aminias qui l'aurait conduit à la vie sage. Il n'est pas impossible qu'il ait joué dans sa ville natale un rôle de législateur. M. Tannery, à la suite de Diels, suppose qu'il a fondé une école à l'imitation des instituts pythagoriciens. On y aurait enseigné la dialectique.

Pour la connaissance des idées de Parménide, nous avons son œuvre intitulée *De la Nature*, qui se divise en deux parties : De la Vérité et De l'Opinion. Elle débute par une grandiose évocation poétique : deux routes s'offrent au poète : celle de la vérité immuable et parfaite, qu'il faut connaître avant tout, et celle qui est empruntée par la coutume et où l'on ne rencontrera que l'expérience confuse des sens.

On le voit, Parménide oppose, avec une vigueur qu'on n'avait pas encore montrée, la pensée logique et la pensée empirique. Écoutons-le : « L'une des routes est que l'Être est et qu'il n'est pas possible qu'il ne soit pas; c'est le chemin de la certitude, car elle accompagne la vérité. L'autre, c'est : l'Être n'est pas et nécessairement : le Non-Être est; étroit sentier où, dit la déesse, rien n'éclairera tes pas. »

En somme, dans cette première partie, Parménide établit à la fois la réalité de l'Être et soumet le concept aux exigences sévères de la logique et du principe de non-contradiction. Pour la première fois avec cette force, se trouvent éliminées la contradiction et l'incohérence. Les exigences de la philosophie analytique et les impossibilités de la pensée empirique se trouvent déterminées. La science est en possession de ses règles. Parménide a défini les conditions mêmes de la connaissance humaine.

Quels sont les attributs de cet Être, essentiellement intelligible ? Bien entendu ceux qu'il serait contradictoire de lui refuser. L'Être est inengendré, ne connaît ni le passé, ni le futur; il est parfaitement homogène, sans discontinuité, ni vide. C'est ici que se marque dans la pensée de Parménide un caractère qui a grandement embarrassé les commentateurs. Cet Être, qui est un intelligible, est aussi une réalité physique; il est continu, fini, sphérique.

Si nous passons maintenant à la seconde partie, nous pouvons, avec précaution, dégager la physique de l'opinion. Mais nous ne pouvons manquer de nous étonner de voir cette partie coexister avec la première. Voici comment Nietzsche explique le fait : dans la première partie de sa vie, le philosophe d'Élée aurait été le disciple d'Anaximandre. Plus tard, « saisi du frisson glacial de l'abstraction », il formula sa théorie de l'Être. Cependant, ajoute le penseur allemand, il ne semble pas avoir perdu toute tendresse envers l'enfant vigoureux et bien conformé de sa jeunesse. C'est en raison de cet amour tout paternel qu'il aurait maintenu, dans son grand poème, le passage consacré à la voie de l'opinion, qui est pourtant comme un démenti à ses croyances définitives. « Sentiment humain, dit l'auteur de la *Naissance de la philosophie*, chez une nature complètement pétrifiée par la raideur logique et presque transformée en une machine à penser. »

L'explication est ingénieuse. Mais, pour ses successeurs, Platon et Aristote, Parménide reste exclusivement l'auteur de la doctrine de l'Être. Ni l'un ni l'autre ne discute la partie du poème relative à l'opinion. Aussi ne sau-

rait-on admettre, avec les néo-platoniciens, qu'après avoir fait dans la première partie un exposé du monde intelligible, il fasse, dans la seconde, une description du monde sensible. Car pourquoi le champion obstiné de la non-contradiction se serait-il ainsi donné un démenti à lui-même ?

Si l'on n'admet pas l'explication proposée par Nietzsche, il ne reste qu'un moyen de se tirer d'embarras : c'est d'admettre que, dans la voie de l'opinion, Parménide expose les idées du « grand nombre », la physique de son époque et qu'il nous met en garde contre toute tentation de l'adopter.

Notons, du reste, que cette physique apparaît nettement dualiste par l'intervention des couples : lumière-obscurité, feu-air opaque. Elle se détache du monisme ionien primitif et, par l'intermédiaire de Philolaos, penseur de la seconde génération pythagoricienne, remonte jusqu'au Pythagorisme. Entrons dans quelques détails sur cette physique cosmologique, tout en évitant les multiples discussions auxquelles elle a donné lieu.

Pour Parménide, la nuit n'est pas causée par le coucher ou la mort du soleil, ni le jour par son lever ou sa naissance. Le jour est produit par une couronne ignée qui suit le soleil dans sa marche ayant toujours sa face tournée vers lui, ce qui constitue une régression jusqu'aux conceptions primitives de la physique ionienne.

La Terre est immobile au centre de l'Univers et « autour de celle-ci des couronnes qui, en s'emboîtant les unes dans les autres, et selon des inclinaisons et des vitesses variées, sont chargées de nous représenter les astres et leur marche autour de la Terre. Les bourrelets d'Anaximandre se sont multipliés et se sont mieux situés par rapport à la Terre. La Voie Lactée n'en est pas la plus voisine. » (Rey). Elle est au contraire la plus éloignée; puis vient la couronne du soleil, enfin celle de la lune, au plus près. Entre le soleil et la lune viennent s'intercaler de multiples couronnes. En représentant ces couronnes par une projection, on aurait un tracé de parallèles autour du pôle. Mais la doxographie, sur ce point, ne manque pas d'être déconcertante et parfois contradictoire.

Au milieu de ces couronnes, se trouve la divinité qui impose aux anneaux les mouvements nécessaires et interdit aux astres errants de dépasser certaines limites. C'est la Nécessité, incarnation nouvelle du déterminisme scientifique et mathématique. Son rôle est astronomique.

On remonte donc ainsi jusqu'à la physique pythagoricienne. Pourtant Parménide est demeuré, non sans raison, le maître du concept froid et peu expressif de l'Être. Ce qui est surprenant pour l'époque, dit l'auteur de Zarathoustra, c'est cette pensée sans parfum, sans couleur, sans âme et sans forme, sa totale absence de sang, de religiosité, de chaleur morale, son caractère de schème abstrait — chez un Grec! — mais surtout l'énergie terrible de cet effort vers la certitude dans un siècle où la pensée est dynamique, extrêmement mobile et fantasque.

BIBLIOGRAPHIE

Diels : *Parmenides Lehrgedicht* (grec et allemand, avec introduction et commentaire), Berlin, 1897.

PARMÉNIDE

DE LA NATURE

FRAGMENTS

1. — Les cavales qui m'emportent m'ont mené là où me poussait l'élan de mon âme; elles se sont élancées sur la route fameuse de la Divinité qui, en personne, conduit à travers toutes les villes l'homme savant. C'est de ce côté que l'on m'a conduit; c'est là que m'ont emporté les coursiers très habiles qui traînaient mon char. Les Nymphes guidaient mes pas. L'essieu brûlant dans les moyeux — et que deux roues de part et d'autre entraînaient — faisait entendre le cri strident de la flûte, quand les filles d'Hélios, abandonnant la demeure de la Nuit pour me guider à la lumière, écartèrent de leurs mains les voiles qui couvraient leur tête. Là se trouvent les portes qui donnent sur les chemins de la Nuit et du Jour; en haut, une poutre transversale, en bas, un seuil de pierre. La porte élevée en l'air est fermée par de puissants battants. Et Dikè [66], qui réprime sévèrement les fautes, garde les verrous au double mouvement. Les Nymphes l'abordèrent avec de douces paroles et adroitement obtinrent qu'elle éloignât de la porte le verrou muni d'un pène. Les battants s'ouvrirent tout grands, faisant glisser en sens opposé les gonds dans les écrous garnis de cuivre et munis de chevilles et d'agrafes. Droit à travers les portes, sur la large route, les jeunes filles guidèrent les chevaux et le char. La Divinité me reçut avec bienveillance, prit ma main droite dans sa main et me parla en ces termes :

« Jeune homme, qu'accompagnent les auriges immortels, toi que ce char amène jusqu'à notre demeure, sois le bienvenu! Car ce n'est pas un sort funeste qui t'a fait prendre cette voie, fort éloignée des chemins frayés par

les mortels, mais bien l'amour de la justice et de la vérité. Or, il faut que tu sois informé de tout, aussi bien du cœur inébranlable de la vérité bien arrondie que des opinions humaines. A celles-ci on ne doit accorder aucune créance véritable. Cependant il faut que tu les connaisses aussi, afin de savoir par une enquête qui s'étend sur tout et dans tout quel jugement tu dois porter sur la réalité de ces opinions.

Éloigne ta pensée de cette voie de recherche et ne laisse pas l'habitude aux multiples expériences te forcer à jeter sur ce chemin des yeux aveugles, des oreilles assourdies et des mots d'un langage grossier. Mais c'est avec le raisonnement qu'il te faut trancher le problème controversé que je viens de te dire. Il ne reste à ton courage qu'une seule voie.

2. — Néanmoins considère fermement avec ton esprit aussi bien ce qui échappe à ta vue que ce qui lui est soumis. Tu ne réussiras pas à couper l'Être de sa continuité avec l'Être, de sorte que ni il ne se dissipe au-dehors, ni il ne se rassemble.

3. — Peu m'importe par où je commence, car je reviendrai ici.

LA VOIE DE LA VÉRITÉ

4-5. — Eh bien donc! Je vais parler; toi, écoute et retiens mes paroles qui t'apprendront quelles sont les deux seules voies d'investigation que l'on puisse concevoir. La première dit que l'Être est et qu'il n'est pas possible qu'il ne soit pas. C'est le chemin de la Certitude, car elle accompagne la Vérité. L'autre, c'est : l'Être n'est pas et nécessairement le Non-Être est. Cette voie est un étroit sentier où l'on ne peut rien apprendre. Car on ne peut saisir par l'esprit le Non-Être, puisqu'il est hors de notre portée; on ne peut pas non plus l'exprimer par des paroles; en effet, c'est la même chose que penser et être.

6. — De toute nécessité, il faut dire et penser que l'Être est, puisqu'il est l'Être. Quant au Non-Être, il n'est rien, affirmation que je t'invite à bien peser. D'abord écarte ta pensée de cette voie de recherche que je viens de condamner; fais-en autant pour celle où errent de-ci de-là les hommes ignorants, à double visage. L'embarras de leur pensée pousse en tous sens leur esprit incertain; ils se laissent entraîner, sourds et aveugles, hébétés, foule irréfléchie pour laquelle être et n'être pas, c'est et ce n'est pas la même chose. Leur opinion est qu'en tout il existe une route qui s'oppose à elle-même.

7. — Il n'y a pas à redouter que jamais on te prouve que ce qui n'est pas est. Et toi, éloigne ton esprit de cette voie de recherche.

8. — Il nous reste un seul chemin à parcourir : l'Être est. Et il y a une foule de signes que l'Être est incréé, impérissable, car seul il est complet, immobile et éternel. On ne peut dire qu'il a été ou qu'il sera, puisqu'il est à la fois tout entier dans l'instant présent, un, continu. En

effet, quelle naissance lui attribuer ? Comment et par quel moyen justifier son développement ? Je ne te laisserai ni dire ni penser que c'est par le Non-Être. On ne peut ni dire ni penser que l'Être n'est pas. Car, s'il venait de rien, quelle nécessité eût provoqué son apparition ou plus tard ou plus tôt ? En effet, l'Être n'a ni naissance, ni commencement. Ainsi donc il est nécessaire qu'il soit absolument ou ne soit pas du tout. Nulle puissance ne persuadera de laisser dire que du Non-Être pourrait naître quelque chose à côté de lui. Ainsi Dikè ne relâche-t-elle pas ses chaînes et ne permet ni la naissance ni la mort, mais maintient fermement ce qui est. A cet égard, le jugement porte sur ce dilemme : ou il est ou il n'est pas. Il est donc entendu — et il est impossible de faire autrement — qu'il faut abandonner la route impensable et innommable, car ce n'est pas la route vraie. Il en résulte que c'est l'autre qui subsiste et qui correspond à la réalité. Comment donc l'Être pourrait-il venir à l'existence dans le futur ? Ou comment y serait-il venu dans le passé ? S'il est venu à l'existence, il n'est pas. Il en va de même s'il doit venir à exister un jour. Ainsi est éteinte la génération et la destruction est inconcevable.

L'Être n'est pas non plus divisible, puisqu'il est tout entier identique à lui-même ; il ne subit ni accroissement, ce qui serait contraire à sa cohésion, ni diminution, mais tout entier il est rempli d'Être ; aussi est-il entièrement continu, car l'Être est contigu à l'Être.

D'autre part, il est immobile, contenu dans l'étreinte de liens puissants ; il est sans commencement et sans fin, puisque nous avons repoussé absolument l'idée de sa naissance et de sa mort, à quoi répugnent du reste notre conviction et notre sens de la vérité. Il demeure identique à lui-même, dans le même état et par lui-même. Ainsi reste-t-il immuable, à la même place, car la puissante Nécessité le maintient étroitement dans ses limites qui l'enserrent de toutes parts. Par conséquent, il n'est pas possible que l'Être soit infini [67] ; en effet, il ne lui manque rien et, s'il était infini, il manquerait de tout.

L'acte de la pensée et l'objet de la pensée se confondent. Sans l'Être, dans lequel il est énoncé, on ne peut trouver l'acte de la pensée ; car il n'y a rien et il n'y aura jamais rien en dehors de l'Être, attendu que le Destin l'a enchaîné de façon qu'il soit unique et immobile. Ainsi donc toutes ces choses ne sont que des noms donnés par les mortels dans leur crédulité : naissance et mort, être et

non-être, changement de lieu et altération de brillantes couleurs.

Puisque donc il a une limite extrême, l'Être est complet, il ressemble à la masse d'une sphère bien arrondie, s'équilibrant partout elle-même [68]. Il est en effet indispensable qu'il ne soit, en aucun endroit, susceptible de plus ou de moins. Car il n'est rien qui puisse l'empêcher de s'étendre également et rien de l'Être ne peut être plus ici et moins là que l'Être, puisque tout en lui est inviolable. Le point à partir duquel il est égal en tout sens tend également vers ses limites.

LA VOIE DE L'OPINION

Je mets fin ici à mes paroles dignes de confiance et à mes réflexions sur la vérité. Apprends maintenant les opinions des mortels, en prêtant l'oreille à l'ordonnance décevante de mon développement.

Les hommes, dans leur esprit, ont décidé de distinguer deux aspects des choses, dont l'un ne devrait pas être nommé; et c'est en cela qu'ils s'écartent de la vérité. Ils ont jugé qu'ils étaient formellement opposés et leur ont donné des attributs différents. D'un côté, le feu qui élève en l'air sa flamme, le feu favorable, très léger semblable à lui-même de tous côtés, mais différent de l'autre; d'un autre côté, ce qui est justement le contraire du feu, la nuit obscure, corps épais et lourd [69]. Je vais t'exposer les rapports probables de ces deux choses, afin que la pensée d'aucun mortel ne te surpasse jamais.

9. — Puisque tout est appelé lumière et nuit, puisque ce qui dérive de la puissance de chaque chose a été appliqué tantôt à ceci, tantôt à cela, tout l'univers est rempli à la fois de lumière et d'obscurité ainsi que de nuit, éléments égaux entre eux, puisqu'ils n'ont rien de commun l'un avec l'autre.

10-11. — Tu connaîtras la substance du ciel, les astres qui sont dans l'éther les effets resplendissants du pur flambeau du soleil et leur origine; tu apprendras les œuvres vagabondes de la lune arrondie et sa nature; tu connaîtras aussi le ciel qui entoure tout, sa création et de quelle manière la Nécessité qui le régit lui a imposé de garder les limites extrêmes des astres, comment la terre, le soleil, et la lune, l'éther qui appartient à tous et l'Olympe le plus reculé et la force brûlante des étoiles ont commencé d'exister.

12. — Les anneaux plus étroits sont remplis de feu sans mélange; viennent ensuite les anneaux de la Nuit et parmi eux se répand une partie de la flamme. Au milieu de ces anneaux se trouve la Divinité qui gouverne tout. Partout, elle préside au terrible enfantement, poussant la femelle à s'unir au mâle, le mâle à la femelle.

13. — D'abord, avant tous les dieux, elle créa Erôs.

14. — Brillant pendant la nuit et errant autour de la terre.

15. — Toujours regardant vers les rayons éclatants du soleil.

16. — Tel le mélange qui commande le corps et les membres; telle se présente la pensée des hommes; c'est une même chose, pour tous et pour chacun, que l'intelligence et la nature du corps des hommes; et ce qui prédomine c'est la pensée.

17. — A droite les garçons, à gauche les filles [70].

18. — Ainsi voilà, d'après l'opinion, ce qui a existé et ce qui existe; puis tout s'accroîtra et mourra. A chacune de ces choses les hommes ont attribué un nom particulier.

EXTRAITS DE LA DOXOGRAPHIE DE PARMÉNIDE

Aristote. Physique, I, 185 *b.* Contre Parménide, la même méthode (que contre Mélissos. V. Doxographie de Mélissos) peut être également employée dans les raisonnements qu'on lui oppose, s'il en est aussi qui lui sont particuliers et la réfutation se formule ainsi : d'une part, les prémisses sont fausses, de l'autre la conclusion n'est pas valable. Les prémisses sont fausses, parce qu'il prend l'Être au sens absolu, alors que les acceptions en sont multiples; la conclusion n'est pas valable, car, si l'on prend comme données uniques les choses blanches, l'Être étant signifié par le blanc, les choses blanches n'en seront pas moins multiplicité et non unité. Car ni par la continuité, ni par la définition, le blanc ne sera un. Il faut distinguer en effet dans leurs concepts le blanc et son sujet, sans que cela nous oblige à poser, en dehors de l'objet blanc, rien de séparé, car ce n'est pas comme choses séparées, mais par le concept que le blanc et son sujet sont différents. Mais c'est ce que n'avait pas encore vu Parménide. Cf. Physique, III, 207 *a.* Il faut juger que Parménide a eu raison contre Mélissos. Celui-ci proclame le tout infini, celui-ci le dit fini « également distant d'un centre ».

Diogène Laërce. IX. C'est Parménide qui, le premier, a démontré la sphéricité de la terre et sa position au centre du monde. Il y a pour lui deux éléments : le feu et la terre. Le premier est élément créateur, le second est matière. Les hommes sont nés de la terre. Ils ont en eux du chaud et du froid, qui entrent dans la composition de chaque chose. L'esprit et l'âme, c'est pour lui une seule et même chose, comme le rapporte aussi *Théophraste* (Des physiciens), qui a recueilli presque toutes

les opinions des philosophes. Il y a deux sortes de philosophie, une qui porte sur la vérité, une qui se réfère à l'opinion.

Aétius, I, 24, 1 (Dox. 320). Parménide et Mélissos suppriment la genèse et la destruction, du fait qu'ils considèrent l'univers comme immuable. I, 7, 26 (Dox. 303). Dieu est immuable, limité, en forme de sphère. I, 25, 3 (Dox. 321). Parménide et Démocrite : tout arrive par nécessité; c'est tout un que fatalité, justice, providence, auteur du monde.

II, 1, 2 (Dox. 327). Parménide et Mélissos : le monde est un. 4, 11 (Dox. 332). Xénophane, Parménide et Mélissos : le monde est inengendré, éternel, incorruptible. II, 7, 1 (Dox. 335). Parménide : il y a des couronnes qui s'enroulent l'une sur l'autre; une est formée de l'élément subtil, l'autre du dense; il en est d'autres, intermédiaires, qui sont mêlées de lumière et d'obscurité. Toutes sont environnées comme par un mur solide sous lequel est la couronne ignée; solide également ce qui est au centre de toutes et ce noyau est à son tour environné de feu. Celle qui est au milieu des couronnes mélangées est pour toutes l'origine du mouvement et de la genèse; il l'appelle Divinité gouvernante, Tenant de la clé, Justice et Nécessité. L'air a été excrété de la terre et s'en est dégagé en vapeurs sous la pression violente qu'elle a subie; le soleil et la voie lactée sont des soupiraux de feu; la lune est un mélange de feu et d'air. C'est l'éther qui est au plus haut et qui enveloppe le tout; au-dessous vient la partie ignée que nous appelons ciel; puis vient ce qui environne la terre. II, 11, 4 (Dox. 340). Parménide, Héraclite, Straton, Zénon : le ciel est de feu. II, 13, 8 (Dox. 342). Parménide, Héraclite : les astres sont des feutrages de feu. II, 15, 4 (Dox. 345). Parménide place d'abord l'étoile du matin, qu'il estime aussi être l'étoile du soir, et il la place dans l'éther; au-dessous le soleil, au-dessous encore les astres dans l'ensemble igné qu'il appelle ciel. II, 20, 8 (Dox. 349). Parménide et Métrodôros : le soleil est de feu. II, 25, 3 (Dox. 356). Parménide : la lune est de feu. 26, 2 (Dox. 357). Parménide : la lune est égale au soleil et elle est éclairée par lui. 28, 5 (Dox. 358). Thalès le premier a dit que la lune était éclairée par le soleil — Pythagore, Parménide l'ont dit après lui. II, 20, 8 *a* (Dox. 349). Parménide : le soleil et la lune se sont détachés du cercle de la voie lactée, l'un du mélange (μίγμα)

plus subtil qui est le chaud, l'autre du mélange plus dense qui est le froid.

III, 1, 4 (Dox. 365). Parménide : c'est le mélange du dense et du subtil qui a produit la couleur de la voie lactée.

IV, 9, 6 (Dox. 397 *b*). Parménide, Empédocle, Anaxagore, Démocrite, Epicure, Héraclide : les sensations particulières se produisent par la proportion des pores, chaque objet senti s'y adaptant pour la sensation correspondante.

V, 9, 14 (Dox. 398). Parménide, Empédocle : la privation de nourriture provoque le désir. V, 7, 2 (Dox. 419). Parménide est d'un avis opposé (à Empédocle) : il dit que les contrées du nord ont engendré les mâles, qui participent davantage au dense, tandis que les contrées du midi donneraient naissance aux femelles, chez qui prédomine le subtil. 7, 4 (Dox. 420). Anaxagore, Parménide : la semence venant du côté droit pénètre dans le côté droit de la matrice, et celle du côté gauche dans le côté gauche (pour la naissance des mâles); s'il y a interversion, ce sont des filles qui naissent.

ZÉNON D'ÉLÉE

Zénon aurait eu une quarantaine d'années quand, selon Platon, il vint à Athènes, accompagnant Parménide et qu'il s'y rencontra avec Socrate. Mais ce renseignement est suspect; tout au moins ne faut-il pas lui accorder une précision rigoureuse (Voir plus haut : Parménide). Il est né vraisemblablement vers le commencement du ve siècle. Ami ou fils adoptif de Parménide, il participa à l'organisation de la ville d'Élée. Un certain nombre d'écrivains anciens attestent qu'il se révolta contre la tyrannie et contre un tyran, sur le nom duquel ils ne sont pas d'accord, non plus que sur l'endroit où se serait produite cette rébellion. Il supporta avec vaillance les tortures qui lui furent infligées.

Faut-il, comme on l'a fait, attribuer la spéculation éléate à une dissidence qui se serait produite au sein de l'école pythagoricienne ? Ce n'est pas impossible. En tout cas, Parménide et Zénon après lui se sont montrés irréductibles sur la question la plus ésotérique de l'enseignement pythagoricien, celle des mathématiques [71]. Déjà Parménide avait, au nom de la logique [72], élevé ses protestations contre la conception du nombre familière à l'école. Zénon, à son tour, prétendra démontrer que l'unité, définie logiquement, exclut tout le reste et se suffit à elle seule; que le nombre ne saurait être ni un indivisible ni susceptible d'une division à l'infini.

Le résultat de cette polémique sera de mettre un terme à la notion archaïque du nombre, de l'indivisible ayant grosseur et épaisseur et conçu comme un point. Zénon, plus logicien que mathématicien [73], n'a pas fait avancer d'un pas la mathématique, mais il a eu le mérite de déblayer le terrain pour faire place à une notion plus saine, sur laquelle pourra s'instituer plus tard le calcul de l'infini.

Nous donnerons, dans la doxographie, les arguments de Zénon, sans entrer dans les discussions infinies qu'ils ont suscitées.

BIBLIOGRAPHIE

V. Brochard : *Études de philosophie ancienne et moderne* (Les arguments de Zénon).

FRAGMENTS (Περὶ φυσέως)

Simplicius. Physique, 140, 34.

1. — Si l'un n'avait pas de grandeur, il n'existerait même pas.

Mais, s'il est, chaque un doit avoir une certaine grandeur et une certaine épaisseur et doit être à une certaine distance de l'autre, et la même chose peut être dite de ce qui est devant lui; car celui-ci aussi aura une grandeur, et quelque chose sera devant lui. C'est la même chose de dire cela une fois et de le dire toujours; car aucune partie de lui ne sera la dernière et il n'est chose qui ne puisse être comparée à une autre.

Donc, si les choses sont une pluralité, elles doivent être à la fois grandes et petites, petites au point de ne pas avoir de grandeur du tout; et grandes au point d'être infinies.

2. — Car s'il était ajouté à n'importe quelle chose, il ne la rendrait en rien plus grande; car rien ne peut gagner en grandeur par l'addition de ce qui n'a pas de grandeur, d'où il suit immédiatement que ce qui était ajouté n'était rien. Mais si, quand ceci est retranché d'une autre chose, cette dernière n'est pas plus petite; et d'autre part si quand il est ajouté à une autre chose, celle-ci n'en est pas augmentée, il est clair que ce qui est ajouté n'était rien et que ce qui était retranché n'était rien.

3. — Si les choses sont une pluralité, elles doivent être exactement aussi multiples qu'elles sont, ni plus ni moins. Or, si elles sont aussi multiples qu'elles sont, elles seront finies en nombre.

Si les choses sont une pluralité, elles seront infinies

en nombre, car il y aura toujours d'autres choses entre elles, et de nouveau d'autres choses entre celles-ci. Et ainsi les choses seront infinies en nombre.

4. — Le mobile ne se meut ni dans l'espace où il se trouve, ni dans celui où il ne se trouve pas [74].

EXTRAITS DE LA DOXOGRAPHIE DE ZÉNON

Aristote. Physique, IV, 210 *b.* D'autre part la difficulté que soulève Zénon, en disant que si le lieu est quelque chose il est dans quelque chose, n'est pas bien difficile à résoudre; rien n'empêche, en effet, que le premier lieu soit en autre chose, mais non cependant là comme dans un lieu, mais comme la santé est dans les choses chaudes en tant qu'état, la chaleur dans le corps en tant qu'affection. Ainsi, il n'est pas nécessaire d'aller à l'infini.

Physique, VI, 239 *a.* Il y a quatre raisonnements de Zénon sur le mouvement, une source de difficultés pour qui veut les résoudre. Dans le premier l'impossibilité du mouvement est tirée de ce que le mobile transporté doit d'abord parvenir à la moitié avant d'accéder au terme...

Le deuxième est celui qu'on appelle l'*Achille.* Le voici : le plus lent à la course ne sera jamais rattrapé par le plus rapide; car celui qui poursuit doit toujours commencer par atteindre le point d'où est parti le fuyard, de sorte que le plus lent a toujours quelque avance. C'est le même raisonnement que celui de la *dichotomie :* la seule différence, c'est que, si la grandeur successivement ajoutée est bien divisée, elle ne l'est plus en deux. On tire bien comme conclusion du raisonnement que le plus lent ne sera pas rattrapé par le plus rapide; mais c'est pour la même raison que dans la dichotomie : dans les deux cas, en effet, on conclut qu'on ne peut arriver à la limite, la grandeur étant divisée d'une façon ou d'une autre; mais ici, on ajoute que même ce héros de vitesse, dans la poursuite du plus lent, ne pourra aussi y arriver. Par suite la solution sera aussi la même. Quant à penser que celui qui est en avant ne sera pas rattrapé, c'est faux; en effet, tant qu'il est en avant, il n'est pas rattrapé;

mais cependant il est rattrapé, pour peu que l'on accorde que c'est une ligne finie qui est parcourue.

Tels sont deux des raisonnements. Le troisième qu'on a mentionné à l'instant, prétend que la *flèche*, en train d'être transportée, est en état de station. C'est la conséquence de la supposition que le temps est composé d'instants; si l'on refuse cette hypothèse, plus de syllogisme.

Le quatrième a trait à des masses égales se mouvant en sens contraire dans le stade le long d'autres masses égales, les unes à partir de la fin du stade, les autres du milieu, avec une vitesse égale; la conséquence prétendue est que la moitié du temps est égale à son double. Le paralogisme consiste en ce que l'on pense que la grandeur égale, avec une vitesse égale, se meut dans un temps égal, aussi bien le long de ce qui est mû que le long de ce qui est en repos. Or, c'est faux.

Physique, VII, 250 *a*. Le raisonnement de Zénon n'est pas bon, quand il soutient qu'une partie quelconque du tas de mil fait du bruit : il se peut fort bien, en effet, qu'en aucun temps ne soit mû cet air que le boisseau tout entier a mû en tombant. Prise en elle-même, la partie ne meut même pas autant que lorsqu'elle est dans le tout; car elle n'est rien, si ce n'est en puissance, dans le tout.

MÉLISSOS DE SAMOS

Le dernier représentant de l'école éléatique est un Ionien, originaire de Samos. Il a participé à la vie politique et commandait la flotte samienne, quand celle-ci vainquit la flotte athénienne en 442. C'est à peu près à cette époque que l'on place l'*acmè* de Mélissos.

Peut-être, contemporain de Zénon, a-t-il été, comme celui-ci, disciple de Parménide.

Quelle est son originalité ? Il semble qu'il a voulu à la fois préciser et limiter les théories de Parménide. Mais sa démonstration est personnelle en ce sens qu'il cherche chez les représentants du sens commun des points d'appui pour la doctrine éléatique.

Comme pour Parménide, l'Être, tel que l'entend Mélissos, est doué d'éternité, d'immutabilité. Mais il est infini, caractère que ne lui reconnaissait pas Parménide. Il est infini, parce qu'il n'a ni commencement ni fin et il l'est aussi bien qu'il est éternel.

Les appréciations des philosophes diffèrent au sujet de Mélissos. Les uns voient en lui un penseur original et profond; Platon en fait grand cas. Aristote, pour des raisons doctrinales, pense tout différemment et malmène le Samien. M. Rey voit dans ses efforts une conciliation maladroite entre le tout et la pluralité, un effort pour unifier les deux parties du poème parménidien : la Voie de la Vérité et la Voie de l'Opinion. Cette conciliation est-elle plus verbale que réelle ? C'est possible. Mais toute philosophie n'est-elle pas un effort dans ce sens, une tentative pour accorder la mobilité extrême de toutes choses avec les règles essentielles de la pensée, pour faire entrer le mouvant dans les cadres rigides imposés par la pensée ?

FRAGMENTS DE MÉLISSOS

1. — Ce qui a été a toujours été et sera toujours. Car, s'il était devenu, avant de devenir, il eût été nécessaire qu'il fût rien; mais, s'il était rien, il ne pouvait devenir rien de rien.

2. — Ce qui n'est pas devenu, mais est, cela a toujours été, sera toujours, n'a ni commencement ni fin, mais est infini. Car, s'il était devenu, il aurait eu un commencement (il aurait, à un moment, commencé à devenir) et une fin (il aurait, à un moment donné, fini de devenir); si, au contraire, il n'a ni commencé ni fini, mais a toujours été et sera toujours, il n'a ni commencement ni fin. En effet il n'est pas possible que quelque chose soit toujours, si ce n'est ce qui est tout.

3. — Mais, de même qu'il est toujours, il faut toujours que sa grandeur soit infinie.

4. — Rien de ce qui a commencement et fin ne peut être éternel ou infini.

5. — S'il n'était pas un, il serait limité par rapport à l'autre...

6. — Mais s'il est infini, il est un; car s'il y avait deux êtres, ils ne pourraient être infinis, mais se limiteraient réciproquement.

7. — Ainsi donc l'univers est éternel, infini, un et uniforme; il ne peut ni perdre ni gagner, ni subir un changement d'ordre interne, ni ressentir de la souffrance ou du chagrin. S'il éprouvait quelque chose de tout cela, il ne serait plus un; car, s'il devient autre, il faut que l'être ne soit pas uniforme, mais que l'être antérieur périsse et que ce qui n'est pas devienne. Si en dix mille ans l'univers avait changé d'un cheveu, dans le temps

total il aurait péri. Il ne peut d'ailleurs subir un changement d'ordre interne; car l'ordre (κόσμος) qui est d'abord ne périt pas et celui qui n'est pas ne devient pas. Quand rien ne s'ajoute, ne se perd, ni ne devient autre, comment quelque changement d'ordre pourrait-il avoir lieu dans l'Être ? Si quelque chose devenait autre, alors seulement il y aurait changement d'ordre. Il ne souffre pas; car, s'il souffrait, il ne serait pas universel; une chose qui souffre ne peut être toujours et n'a pas la même force qu'une saine. S'il souffrait, il ne serait pas non plus uniforme; car il souffrirait du manque ou de l'adjonction de quelque chose et ne serait plus uniforme. Ce qui est sain d'ailleurs ne peut souffrir; car il faudrait pour cela que périsse ce qui est sain ou ce qui est et que devienne ce qui n'est pas. Pour le chagrin, le même raisonnement est valable. D'autre part, rien n'est vide; car le vide n'est rien et ce qui n'est rien ne peut être. Et l'Être ne se meut pas, car il n'a pas de place pour aller nulle part, puisqu'il est plein; s'il y avait du vide, il pourrait en effet aller dans le vide; mais, comme il n'y a pas de vide, il n'a aucune place où aller. Il ne peut être condensé (πυκνόν) ou dilaté (ἀραιόν); car le dilaté ne peut être aussi rempli que le dense, mais il se trouve déjà plus vide que le dense. Voici la distinction qu'on doit faire du plein et du non-plein. Si quelque chose peut entrer ou être admis, il n'y a pas plein; si rien ne peut entrer ou être admis, il y a plein. Il faut donc que l'Être soit plein, s'il n'y a pas de vide; si donc il est plein, il est immobile.

8. — Voilà la plus importante preuve qu'il est seulement un. Mais il y en a d'autres et les voici; car, s'il y avait pluralité d'êtres, il faudrait que chacun fût tel que je dis qu'est l'un. Si en effet ce sont des êtres que la terre, l'air, le fer, l'or, le feu, si ceci est vivant, cela mort, ceci blanc, cela noir, si toutes les autres choses que les hommes disent être vraies sont en effet, si nous voyons et si nous entendons juste, il faut que chaque chose reste telle qu'elle nous a paru d'abord, sans changer ni s'altérer, qu'elle soit toujours ce qu'elle est. Or nous disons que notre vue, notre ouïe, notre intelligence sont justes; le chaud nous semble devenir froid et le froid chaud, le dur devenir mou et le mou dur, le vivant mourir ou naître du non-vivant; tout change, rien ne reste semblable à ce qu'il était; l'anneau de fer, tout dur qu'il est, s'use contre le doigt; de même, l'or, la pierre,

et tout ce qui paraît le plus solide; la terre et les pierres viendraient de l'eau; ainsi ce qui est, nous ne le voyons pas et nous ne le connaissons pas. Il n'y a en tout cela aucune concordance; nous disons qu'il y a nombre de formes éternelles et solides, et tout ce que nous voyons partout semble s'altérer et se transformer. Il est donc clair que nous ne voyons pas juste, mais aussi que c'est à tort que toutes ces choses nous paraissent être. Car si elles étaient vraies, elles ne changeraient pas, mais chacune serait telle qu'elle paraît; car rien ne peut triompher de l'être véritable. Or, dans le changement, ce qui est périt, ce qui n'est pas devient. Ainsi, s'il y avait pluralité d'êtres, il faudrait qu'ils fussent tels que l'un.

9. — Si l'Être est, il faut qu'il soit un; étant un, il faut qu'il n'ait pas de corps; car s'il avait de l'épaisseur, il aurait des parties et ne serait plus un.

10. — Si l'Être se divise, il meurt; mais en mouvement, il ne peut plus être.

EXTRAITS DE LA DOXOGRAPHIE DE MÉLISSOS

Aristote. Physique, I, 185 *b*. Tous les deux, Mélissos et Parménide, font des raisonnements éristiques, car leurs prémisses sont fausses et leurs syllogismes mauvais; celui de Mélissos, surtout, est grossier et n'embarrasse en rien; laisse-t-on passer une absurdité, les autres arrivent; en cela, pas de difficulté.

Que Mélissos donc commette un paralogisme, c'est évident : il croit pouvoir conclure, en effet, que si tout ce qui est engendré a un commencement, ce qui ne l'est pas n'en a pas. Ensuite, une autre absurdité est d'étendre à toute chose engendrée la notion de commencement en l'entendant selon la chose, non selon le temps, et cela non seulement pour la génération absolue, mais aussi pour l'altération, comme s'il n'y avait pas de changement en bloc. Ensuite, pourquoi déduire l'immobilité de l'unité ? L'unité, que constitue une partie, cette eau-là, se meut bien en soi; pourquoi pas aussi le tout ? Ensuite pourquoi n'y aurait-il pas altération ? Maintenant, l'unité de l'Être ne peut pas être unité spécifique, à moins que ce ne soit une unité spécifique de matière.

Diogène Laërce, IX. Mélissos excita bien davantage encore l'admiration de ses concitoyens par ses vertus privées. Ses théories étaient que l'univers est illimité, immuable, semblable à lui-même, un et plein. Le mouvement n'existe pas, il n'est qu'une apparence. Des dieux, il disait qu'il ne fallait pas donner d'explication définitive. Car on ne pouvait les connaître.

Aétius, II, 1, 2 (Dox. 285). Mélissos, fils d'Ithagénès, fut le disciple de Parménide, mais il ne garda pas intact l'enseignement qu'il en avait reçu. Il disait que le

κόσμος est infini, alors que les autres l'avaient déclaré fini.

I, 7, 27 (Dox. 303). Mélissos et Zénon : Dieu, c'est l'un et le tout; l'un est éternel et infini.

CHAPITRE VI

EMPÉDOCLE D'AGRIGENTE [75]

Empédocle est, parmi les penseurs qui précédèrent Socrate, un de ceux dont l'œuvre a été le moins mutilée par le temps; il n'en est pas moins mystérieux, en raison de l'obscurité qui pèse sur les événements de sa vie et sur les circonstances de sa mort, en raison aussi de l'expression poétique qu'il a donnée à ses idées. Il hante certaines imaginations, celle de Hölderlin, par exemple. Nietzsche, en 1870, jette sur le papier l'esquisse d'un drame d'Empédocle. De nos jours, les psychanalystes eux-mêmes se sentent attirés par sa puissante et complexe personnalité. « C'est la figure la plus bariolée de la philosophie ancienne », déclare tout net Nietzsche.

Diels situe la vie d'Empédocle entre 484 et 424. E. Zeller, par contre, est d'avis de reculer de quelques années la date de sa naissance et celle de sa mort. Le problème, malheureusement insoluble, est d'importance, si l'on veut préciser ses relations avec les autres philosophes anciens. Écoutons Jean Bayet l'évoquant au milieu de ses concitoyens : « Les Agrigentins se plaisaient aux illuminations ruisselant du haut des collines, aux processions qui mettaient en valeur la grâce et la finesse de leurs chevaux. Hospitaliers d'ailleurs, aimables aux étrangers, d'une souriante douceur comme la ville elle-même. Et, pour que rien ne manquât à la gloire d'Agrigente, on voyait splendidement passer dans ses rues, drapé de pourpre et couronné d'or, l'étrange défenseur de la démocratie, à la fois ingénieur, hygiéniste, philosophe, thaumaturge et poète, Empédocle, dont le renom emplissait l'Italie et la Sicile grecques. » Veut-on un autre aspect d'Empédocle ? A Olympie, où maintes fois il récita ses vers « il se montrait vêtu de pourpre, ceinturé d'or, des sandales d'airain aux pieds, une couronne delphique sur la tête. Il portait les cheveux longs;

son visage était immuablement sombre. Il se faisait toujours suivre de serviteurs. En sacrifice de victoire, il offrit un taureau fait de farine et de miel, afin de ne pas contrevenir à ses principes. » (Nietzsche).

Il fut, certes, un personnage important dans la cité et se montra partisan déterminé de la démocratie. Banni, il se réfugia dans le Péloponnèse, où il mourut. Une tradition suspecte veut qu'il se soit précipité dans le cratère de l'Etna [76]. Une autre version de sa mort dit qu'il se serait pendu.

On le représente comme ayant été de caractère sérieux, voire mélancolique. Une telle opinion n'est pas contradictoire avec ce que nous apprennent de lui les fragments authentiques que nous possédons. Il apparaît qu'il voulut jouer le rôle d'un prophète et d'un prêtre. Dans ses Καθαρμοί [77], il déclare qu'il est honoré à l'égal d'un dieu. Aussi lui attribuait-on de véritables prodiges. Nous en citerons deux d'après Diogène Laërce, qui recueille sans critique toutes les traditions merveilleuses. « Aux jours où les vents étésiens soufflaient si fort qu'ils arrachaient les fruits, il fit écorcher des ânes et placer leurs peaux sur les collines et au sommet des monts pour arrêter les souffles. — La peste s'étant abattue sur les gens de Sélinonte, par suite des émanations malsaines du fleuve, les hommes en dépérissaient, les femmes avaient des accouchements difficiles. Empédocle, apprenant la chose, fit faire à ses propres frais des travaux pour amener dans ce fleuve l'eau de deux rivières voisines, et par ce mélange, il rendit les eaux plus saines. La peste cessa alors. »

Ce thaumaturge était aussi un poète, qui a écrit les Φυσικά, plus tard divisés en trois livres, et les Καθαρμοί (Lustralia). Ces noms ont été donnés postérieurement aux écrits d'Empédocle. Sur les cinq mille vers que contenaient ces poèmes, quatre cent cinquante environ nous sont parvenus. La pensée y est d'une grande richesse. Empédocle participe à tous les mondes, à l'Orient comme à l'Occident; il n'est pas sans avoir eu des contacts prolongés avec l'Orphisme et le Pythagorisme. Ne l'accusait-on pas d'avoir volé certaines œuvres de Pythagore, si l'on en croit certains témoignages rapportés par Diogène Laërce? Certaines de ses vues peuvent même passer pour des anticipations géniales et un de ses commentateurs enthousiastes, Romain Rolland, a déclaré qu'il représentait pour son temps l'homme universel.

C'est d'après le poème de *la Nature* qu'on peut le mieux reconstituer l'ensemble des idées d'Empédocle, sur le plan

physique. Il présente le développement du monde sous la forme d'un drame gigantesque : quatre personnages, les quatre éléments : la terre, l'eau, l'air et le feu; deux forces motrices : la Haine et l'Amour; quatre actes par lesquels le cycle tragique du monde coule éternellement : deux périodes de plénitude : l'empire de la Haine et celui de l'Amour; deux périodes de transition, de la Haine à l'Amour et de l'Amour à la Haine.

Écoutons non plus un philosophe, mais un écrivain, sensible à la poésie, décrire ces transformations :

« Le récit d'Empédocle, dit R. Rolland, débute par le stade de la Haine. Le Cosmos est anéanti; les éléments, étrangers l'un à l'autre, n'ont entre eux nul échange, nulle communication. Chacun des éléments séparés forme une masse homogène. Ils se fuient. L'Amitié bannie forme la zone externe du chaos qu'elle assiège.

« Mais voici que, les temps révolus, une fissure se produit dans le vase fermé du monde que remplissait la Haine. Elle s'égoutte au-dehors et fuit très lentement. Et, à mesure que son niveau baisse, « accourt, pour la remplacer, le flot bienfaisant de l'Amour immaculé ». Sur son passage, les éléments séparés se rapprochent et se mêlent. Un sillon de vie se creuse sous le soc. La pression réciproque des deux forces rivales déclenche dans l'inerte chaos le mouvement en tourbillon. D'abord l'Amour va droit au centre de ce monde, d'où la Haine se retire; et de ce noyau primitif, premier foyer d'union, il reconquiert peu à peu, pied à pied, tout le reste de son empire. Entre les deux forces cosmiques, un combat gigantesque se livre. Les adversaires tantôt s'étreignent et tantôt s'écartent, afin de reprendre haleine. Le monde qui se forme ainsi dans la mêlée participe à ces vicissitudes; et les premières créations gardent longtemps la double empreinte furieuse des lutteurs qui s'accouplent. Des « amples creusets » de la terre, où la Haine reste partiellement engagée, surgissent d'abord des ébauches monstrueuses de vie : membres épars et disjoints, ou soudés au hasard, toutes les formes hallucinantes que rêva l'imagination des mythologies primitives et que depuis a retrouvées dans la sol la paléontologie. Ces monstres inadaptés, qui tumultueusement frayent à tâtons les chemins nouveaux de la vie, périssent. D'autres formes leur succèdent, inépuisablement; l'Harmonie victorieuse, qui se répand dans le monde, les prépare; et soudain se produisent des organismes faits pour vivre et pour durer...

« Et maintenant, la Haine a fui aux limites du cercle.

La victoire est complète. L'Amour règne. C'est le *Sphairos* divin, le monde parfait. »

Mais la Haine, à son tour, commence à s'agiter et tout s'éparpille en tous sens. Et le cycle recommence.

Quant à nous, pauvres mortels que nous sommes, nous vivons à l'âge de la Haine. Le pessimisme actif d'Empédocle a toute latitude de décrire abondamment les maux qui nous accablent.

Si maintenant nous traduisons en termes plus terre à terre la cosmologie d'Empédocle, en nous aidant à la fois de ses œuvres et des renseignements fournis par la doxographie, nous constatons ce qui suit :

Du monde, dans lequel les éléments séparés ont été réunis par l'Amour, s'est dégagé en premier lieu l'air; celui-ci, se condensant à la limite extérieure, a enveloppé tout sphériquement. Ensuite le feu s'est fait jour et a occupé l'espace supérieur sous la voûte extérieure, tandis que l'air était repoussé sous la terre. Ainsi se sont produits les deux hémisphères dont la réunion constitue la sphère céleste; l'un est lumineux et est fait entièrement de feu; l'autre est sombre et formé d'air, mélangé çà et là de masses ignées; la pression du feu a imprimé à la sphère céleste un mouvement de rotation; quand la moitié ignée de la sphère est en haut, il fait jour; quand la moitié sombre est en haut et que la partie ignée est cachée par le globe terrestre, il fait nuit.

Empruntons à l'analyse si précise de M. Robin les détails ci-dessous : la révolution de la voûte terrestre résulte, pour Empédocle, d'une rupture d'équilibre produite par la pression de la masse de feu sur la paroi dure de l'enveloppe aérienne. Le progrès de la Discorde a déterminé une accélération graduelle de cette révolution et par suite une diminution de la longueur du jour, qui, au temps de l'apparition des premiers hommes sur la terre, a été d'abord de dix mois, puis de sept. C'est la rapidité de ce mouvement du ciel qui a fixé la terre au centre du monde et l'y maintient immobile : ainsi l'eau reste dans un récipient quand on imprime à celui-ci un mouvement de rotation très rapide. L'ensemble du monde a la forme d'un œuf, dont le grand axe serait horizontal. Enfin Empédocle a affirmé, le premier, que la lune emprunte sa lumière du soleil et donné une représentation exacte des éclipses de soleil. On trouvera aux extraits de la doxographie confirmation de ces vues originales.

La terre, conçue d'abord comme un composé d'humi-

dité et de vase, a perdu son eau par suite de la pression résultant de la rotation; les évaporations de cette eau ont immédiatement rempli l'atmosphère inférieure. Quant à la lumière des corps célestes, Empédocle l'explique par sa théorie des émanations.

Ses vues sur l'histoire naturelle et l'embryologie ne sont pas moins originales. L'homme est envisagé comme un *microcosme*, au sein de l'univers ou *macrocosme*. C'est dire qu'il est formé par les différents éléments. Il faudra arriver jusqu'à Hippocrate pour voir se substituer à cette histoire naturelle ambitieuse une méthode plus scientifique, un empirisme visant moins haut, mais acheminant la médecine sur des voies plus sûres. On ne saurait cependant nier l'originalité des vues d'Empédocle et parfois des anticipations géniales. Sa pensée parfois est très proche de la théorie des variations brusques de Hugo de Vries.

Les plantes, selon lui, sont sorties les premières de la terre; plantes et animaux ont de grandes analogies; la fructification ressemble à la fécondation; les feuilles des plantes peuvent être comparées aux plumes, aux poils et aux écailles des animaux. C'est par l'attraction des matières similaires et grâce aux pores qu'il explique la nutrition des plantes.

Voici maintenant l'apparition des êtres vivants sur la terre : les membres des hommes et des animaux apparurent d'abord isolément. L'amour réunit ces membres épars; les créatures monstrueuses périrent. Enfin il se forma des êtres harmonieux. Ces hommes sont sortis de la terre; le feu souterrain projeta des masses informes qui s'organisèrent ensuite. On verra dans le texte même les explications données par l'Agrigentin sur la différence des sexes, la génération, la croissance et la vieillesse, enfin sur les mouvements du sang par quoi se fait la respiration.

Les Καθαρμοί n'ajoutent pas grand-chose à ces connaissances physiques. On y trouvera surtout des vues sur la transmigration des âmes, l'interdiction de tuer, d'immoler des animaux et de manger leur chair. Ces doctrines sont manifestement d'origine pythagoricienne, sans lien souvent et parfois en contradiction avec ce qui avait été énoncé précédemment. Si les affirmations sur les dieux ont peu de cohésion et sont plus poétiques que vraiment philosophiques, il semble en tout cas qu'Empédocle ait eu souci d'épurer la croyance populaire, mû surtout par le désir d'éviter les sacrifices sanglants.

Le chant des « Muses de Sicile » devait avoir un profond

retentissement. La théorie des quatre éléments subsista à travers tout le moyen âge, jusqu'à la constitution de la chimie moderne [78]. Mais voici, dans la seule antiquité, deux influences qu'il importe de signaler. On sait que Platon dans le *Timée* s'est essayé à donner du monde une explication totale. M. Albert Rivaud, dans sa savante édition du *Timée* (Collection Guillaume Budé), s'exprime ainsi : « Beaucoup de détails portent à croire que Platon s'est inspiré du philosophe sicilien qu'il devait critiquer si sévèrement dans les *Lois.* » En effet, qu'il s'agisse de l'équilibre de la terre au centre du monde, de la description de la nature humaine, du mécanisme de la respiration, de la formation des tissus dans l'organisme, partout Platon semble suivre Empédocle. Mais où le second adopte une attitude nettement mécaniste, Platon se montre résolument finaliste.

Enfin, le philosophe d'Agrigente a trouvé dans Lucrèce [79], qui l'associe à Épicure, un disciple enthousiaste. Sans doute, le Grec et le Latin diffèrent-ils par de nombreux traits. Mais Lucrèce, comme le dit Martha, alluma son génie à l'enthousiasme de cet inspiré; il lui déroba une foule d'expressions pour décrire les évolutions de la matière, il suivit ses élans, mais en se portant contre la divinité au lieu d'aller vers elle.

On voit facilement ce qui a séduit le poète du *De Natura Rerum* et lui a fait suivre le vieux maître mystique. Empédocle réduisait l'univers à quatre éléments que deux forces, la Haine et l'Amitié, combinaient diversement; tous les corps n'étaient que le résultat de la combinaison des particules, ou germes, homogènes, irréductibles, invariables, insécables, éternelles. Les analogies avec la physique atomiste et particulièrement épicurienne sautent aux yeux. Les dissemblances entre les deux systèmes s'avèrent, dans ces conditions, de peu d'importance. On peut même supposer que l'hymne à la Vénus universelle de Lucrèce est un souvenir d'Empédocle. Du fait même que cette allégorie s'accorde mal avec la philosophie d'Épicure, on est en droit de supposer que pareille invocation a été inspirée par le poète grec qui vivait en un temps où la religion se mêlait intimement à la philosophie.

BIBLIOGRAPHIE

E. Bignone : *Empedocle. Studio Critico.* Turin, 1916.
R. Rolland : *Empédocle ou l'Age de la Haine,* Paris, 1917.
J. Schuhl : *Essai sur la formation de la pensée grecque.* Alcan, 1934.

EMPÉDOCLE

DE LA NATURE (Περὶ φυσέως)

FRAGMENTS

1. — Écoute donc, Pausanias, fils du prudent Architos [81].

2. — D'étroits pouvoirs sont diffus à travers les membres de l'homme; beaucoup de maux assaillent les mortels et obnubilent leurs pensées; ils ne voient qu'une brève part de leur propre vie et, voués à un court destin, ils s'agitent et se dissipent comme une fumée. Chacun ne croit qu'à ce sur quoi il est jeté. Poussés de tous côtés, ils se vantent de tout découvrir. Et pourtant combien peu ils peuvent voir, entendre et saisir par l'esprit. Toi donc, puisque tu t'es détourné pour venir ici, tu ne sauras pas plus que ce que peut embrasser la pensée humaine.

3. — [Garde mon enseignement] dans le silence de ton cœur.

4. — Détournez, ô Dieux, cette folie de ma langue et laissez couler une source pure de mes lèvres sanctifiées. Et toi, Vierge aux bras blancs, Muse, objet des sollicitations de maint prétendant, je ne demande que ce que peuvent entendre les mortels éphémères; envoie-moi avec l'aide de la Pitié un char facile à conduire. Le désir des fleurs brillantes de la gloire auprès des mortels ne te fera pas dire ce qui est défendu. Aie courage et élance-toi jusqu'aux sommets de la science. Va, considère de toutes tes forces le côté manifeste de chaque chose, mais, si tu as sous les regards un objet, ne lui attribue que ce que te révèlent tes yeux; n'accorde pas à l'oreille plus de poids qu'aux explications de la parole; ainsi pour tous les autres moyens de connaissance, sus-

pends la confiance en tes sens et pense chaque chose dans la mesure où elle est manifeste.

5. — Mais ce sont les mauvais qui veulent à toute force se méfier de la certitude qui s'impose. Pour toi, selon les assurances indéniables de notre Muse, retiens ceci et que ta pensée sache faire la distinction qui s'impose.

6. — Apprends d'abord les quatre racines de toutes choses : Zeus qui brille, Hèra vivifiante, Aidôneus et Nestis [82] qui alimente la source des larmes pour les mortels.

7. — Éléments éternels.

8. — Je te dirai encore autre chose : il n'y a pas de naissance pour aucune des choses mortelles; il n'y a pas de fin par la mort funeste; il y a seulement mélange et dissociation (διάλλαξις) des composants du mélange. Naissance n'est qu'un nom donné à ce fait par les hommes.

9. — Quand les éléments mélangés viennent à la lumière du jour sous la forme d'un homme, ou d'une bête sauvage, ou d'une plante, ou d'un oiseau, alors on dit qu'il y a naissance; quand ils se séparent, on emploie le mot de mort douloureuse. Mais ce nom ne se justifie pas, et pourtant moi aussi je suis en ce point la coutume.

10. — [Et je parle de] mort funeste.

11. — Les insensés! C'est par étroitesse de jugement qu'ils croient que ce qui n'existait pas auparavant peut devenir ou encore périr ou être absolument détruit.

12. — Car il est impossible que rien puisse naître de ce qui n'existe pas et on n'a jamais constaté ni ouï dire que ce qui est doive périr; ce qui est sera toujours, en quelque lieu qu'on le place.

13. — Et dans le tout, il n'y a rien de vide ni de superflu.

14. — Dans le tout, il n'y a rien de vide. D'où pourrait provenir quelque chose qui l'augmentât ?

15. — Un homme sage ne pensera jamais ainsi : il ne croira pas que, tant que les mortels vivent ce qu'ils appellent leur vie, ils existent, exposés indifféremment aux biens et aux maux, mais qu'avant leur formation ou après leur dissolution, ils ne sont rien.

16. — Car, comme ces deux forces [l'Amitié et la Haine] ont existé auparavant, elles existeront plus tard et jamais, à mon avis, elles ne manqueront plus tard dans le temps infini.

17. — Mon discours sera double : car tantôt l'Un a grandi, subsistant seul du Multiple, tantôt au contraire c'est le Multiple qui se produisit par la division de l'Un. Double est donc la naissance des choses périssables, double aussi leur disparition; car pour toutes choses la réunion engendre et tue, et par ailleurs la désunion croît et se dissipe. Et ce changement perpétuel est sans fin : tantôt c'est l'Amitié qui rassemble tout jusqu'à l'Un, tantôt au contraire tout est séparé et entraîné par la Haine. < Ainsi, dans la mesure où l'Un naît naturellement du Multiple >, et qu'à son tour, par la division de l'Un, le Multiple se constitue, les choses naissent et ne durent pas éternellement. Mais, dans la mesure où le changement perpétuel est sans terme, elles subsistent toujours dans le cercle immuable de l'existence. Eh bien! écoute mes paroles, car l'étude accroît la sagesse. Comme je le disais auparavant, en posant les bornes de mon discours, celui-ci sera double : tantôt l'Un a grandi, subsistant seul du Multiple, tantôt au contraire, c'est le Multiple qui se produit par la division de l'Un, se dissociant en Feu, Eau, Terre et Éther immensément haut; et, en dehors d'eux, la Haine funeste, qui équilibre chacun des quatre, enfin l'Amitié parmi eux, égale en longueur et en largeur. Contemple-la en esprit et ne reste pas assis, les yeux écarquillés. C'est elle qu'on sait innée dans les membres des mortels; c'est par elle que naissent les pensées d'amour et que s'accomplissent les travaux qui unissent; aussi la nomme-t-on également Joie et Aphrodite. Mais bien qu'elle se meuve en cercle parmi eux, aucun des mortels ne l'a encore aperçue. Quant à toi, écoute l'ordonnance véridique de mon discours. Tous les éléments sont égaux et également anciens; cependant chacun a son rôle propre, chacun a sa nature particulière; tour à tour ils prédominent au cours d'un cycle. En dehors d'eux, rien ne vient à l'existence ni ne cesse d'être; car s'ils avaient continuellement péri, ils n'existeraient pas maintenant. Et le Tout, qu'est-ce qui pourrait l'accroître, et d'où cet accroissement pourrait-il provenir ? Comment d'autre part pourrait-il périr, puisqu'il n'y aurait rien qui fût vide d'eux ? Ils restent

donc les mêmes et courant les uns au travers des autres, ils deviennent tantôt ceci, tantôt cela, tout en demeurant toujours les mêmes.

18. — Amitié.

19. — Amitié qui réunit...

20. — Ce combat de deux forces est rendu manifeste par l'ensemble des parties du corps humain : tantôt l'Amitié les rassemble en un Tout, quand s'épanouit la fleur de la vie; tantôt, au contraire, séparées par les funestes Discordes, elles errent chacune de leur côté, aux confins de la vie et de la mort [83]. Ainsi en va-t-il pour les arbres et les poissons qui hantent les eaux, pour les bêtes des montagnes et les oiseaux emportés par leurs ailes.

21. — Allons! considère le témoignage de mes premières paroles, vois si, dans ce que j'ai dit précédemment, j'ai commis quelque omission relative à la forme des éléments : le soleil qui répand partout la chaleur et la lumière, puis les corps immortels (les astres) qui sont baignés de vapeur et de blanche clarté et la pluie qui partout assombrit et glace, la terre enfin d'où dérive tout ce qui est fondement stable et solide. Par l'effet de la Haine, tout est détruit et divisé, tandis que par l'effet de l'Amitié, tout se rassemble sous l'action d'un désir réciproque. C'est des éléments que provient tout ce qui a été, est et sera; c'est par eux que croissent les arbres, les hommes et les femmes, les bêtes sauvages et les oiseaux, ainsi que les poissons que l'eau nourrit et même les Dieux à la longue vie, comblés d'honneurs. Ils sont toujours les mêmes et, circulant au travers les uns des autres, ils apparaissent sous des formes différentes, tant leurs échanges produisent de changements.

22. — Car tous ces éléments : soleil, terre, ciel et mer, sont adaptés dans leurs différentes parties, pour tout ce qui erre dans le monde mortel. Et si tout ce qui se montre plus propre au mélange s'attire réciproquement, par l'action de la ressemblance et de l'Amour [84], en revanche ce qui est ennemi se tient à grande distance; nature, composition, formes revêtues, tout contribue absolument à s'opposer à la réunion, sous l'empire affligeant de la Haine qui lui a donné naissance.

23. — Tels les peintres rehaussant de couleurs variées les tableaux offerts en offrandes aux Dieux; ces hommes

profondément habiles dans leur art choisissent des sucs multicolores, les mêlent harmonieusement, et, en prenant plus ou moins de chacun, en font des peintures ressemblant à tout ce qui existe et représentent des hommes et des femmes, des bêtes sauvages et des oiseaux et des poissons que l'eau nourrit et même des Dieux à la longue vie, comblés d'honneurs. Ainsi ne laisse pas cette erreur pénétrer dans ton esprit et ne va pas croire qu'il y ait quelque autre origine pour les choses mortelles, qui apparaissent en ce monde infini. Mais sache bien cela de source certaine, car tu as entendu le récit d'une déesse.

24. — Marchant toujours de cime en cime, [je ne dois pas] dans mon discours suivre une route unique.

25. — Car ce qui le mérite, il faut le répéter au moins deux fois.

26. — Les éléments prédominent à tour de rôle au cours d'un cycle et disparaissent les uns dans les autres ou grandissent, selon le tour fatal qui leur est assigné. Ils sont toujours les mêmes, mais circulant les uns au travers des autres, prenant la forme des hommes et des différentes espèces de bêtes. Tantôt, par l'effet de l'Amitié, ils se réunissent pour ne former qu'un seul organisme, tantôt au contraire par l'effet de la Haine qui les oppose ils se séparent jusqu'au moment où l'Unité, réalisée précédemment, a complètement disparu. Ainsi dans la mesure où l'Un naît du Multiple et où de nouveau, par la décomposition de l'Un le Multiple se constitue, dans cette mesure ils apparaissent et ne durent pas éternellement. Mais, dans la mesure où ce changement perpétuel ne s'arrête pas, ils subsistent toujours dans un cycle immuable.

27. — Alors ne se voient plus le clair visage du soleil, ni la puissance velue de la terre, ni la mer; tellement, dans l'épaisse redoute de l'Harmonie, le Sphairos était fortement enfoncé, bien arrondi, fier et joyeux de son indépendance.

27 *a*. — Il n'y avait ni discorde, ni lutte inconvenante entre ses membres.

28. — Mais il était égal en tous sens, et tout à fait infini, le Sphairos bien arrondi, fier et joyeux de son indépendance.

29. — On ne voit pas naître de son dos deux branches; il n'a pas de pieds, pas de genoux rapides, pas de parties génitales; mais il est arrondi et de toutes parts égal.

30. — Mais lorsque, dans les membres du Sphairos, la Haine eut grandi et se fut élancée vers les honneurs, quand a été accompli le temps qui ramène le retour de l'Amitié et de la Haine, en vertu de l'ample pacte.

31. — Tous les membres du Dieu furent ébranlés les uns après les autres.

32. — L'articulation joint deux choses.

33. — Comme, lorsque le suc du figuier enchaîne et lie le lait blanc.

34. — Ayant conglutiné dans l'eau la farine.

35. — Pour moi, je vais m'engager à nouveau sur la route que mes chants ont déjà parcourue, tirant de mon discours un nouveau discours. Quand la Haine se fut retirée jusqu'aux abîmes du tourbillon et que l'Amitié en eut atteint le centre, toutes choses se réunirent en celle-ci pour ne former qu'un seul ensemble — non pas cependant en une seule fois, mais en se réunissant volontairement, l'une venant d'une direction, l'autre d'une autre. Et quand elles se furent mêlées, naquirent les innombrables races des êtres mortels. Beaucoup cependant, alternant avec celles qui se mêlaient, n'entrèrent pas dans le mélange, à savoir toutes celles que la Haine tenait en suspens; cette dernière ne s'était pas encore entièrement retirée jusqu'aux extrêmes limites du cercle. Mais elle occupait encore certaines parties, tandis que, par ailleurs, elle était déjà sortie des différents éléments. Toutefois, à mesure qu'elle se retirait, sans cesse le doux et immortel élan de l'Amitié victorieuse avançait d'autant et aussitôt devenaient mortelles les choses auparavant immortelles et mélangées celles qui auparavant ne l'étaient pas, toutes changeant de route. Et, à mesure que s'effectuait ce mélange, naissaient les races innombrables des êtres mortels, douées de toute espèce de formes, spectacle merveilleux à contempler.

36. — Et, du fait que tout se réunissait, la Haine se trouvait reléguée aux dernières limites.

37. — La terre s'unit à elle-même, l'éther augmente l'éther.

38. — Allons, je vais te dire maintenant la première origine du Soleil et la manière dont s'est formé tout ce que nous voyons aujourd'hui : la terre, la mer aux vagues innombrables, l'air humide et l'éther, Titan qui étreint de ses bras tout l'univers.

39. — Car si les profondeurs de la terre étaient illimitées, ainsi que le vaste éther, suivant les vaines paroles prononcées par la bouche de tant d'hommes qui ne voient qu'une faible partie du tout...

40. — Hélios aux traits perçants et la lune douce et paisible.

41. — Le soleil dans sa course parcourt le vaste ciel.

42. — La lune repousse les rayons du soleil en descendant vers la terre et produit sur elle une ombre aussi large que l'est la lune au pâle visage.

43. — Aussitôt que la lumière du soleil a atteint le large disque de la lune [elle est réfléchie pour atteindre le ciel dans sa course.]

44. — La lumière du soleil se réfléchit sur l'Olympe avec un regard intrépide.

45. — La lune roule en cercle autour de la terre sa lumière empruntée.

46. — Comme la roue d'un char tournant tout près du but.

47. — La lune regarde en face le disque divin du soleil.

48. — C'est la terre qui fait la nuit, en arrêtant les rayons du soleil à son coucher.

49. — [L'air] sombre de la nuit solitaire.

50. — Iris nous apporte de la mer soit du vent, soit des pluies abondantes.

51. — Le feu jaillit brusquement en s'élevant.

52. — Sous le sol beaucoup de feux sont allumés.

53. — L'air dans sa course apparaissait parfois d'une manière, souvent d'une autre.

54. — Mais l'éther poussait sous terre de longues racines.

55. — La mer, écume de la terre.

56. — Le sel s'était solidifié, sous les coups du soleil.

57. — Sur la terre poussaient en grand nombre des têtes sans cou, erraient des bras isolés et privés d'épaules et des yeux vaguaient tels quels, que n'enrichissait aucun front.

58. — Isolés, les membres erraient de çà, de là.

59. — Mais quand une divinité s'unit davantage à l'autre [l'Amitié à la Haine], ces membres s'ajustèrent au hasard des rencontres et bien d'autres sans discontinuer naquirent, s'ajoutant à ceux qui existaient déjà.

60. — Il naquit des êtres aux pieds tournés, pourvus d'innombrables mains.

61. — Il y eut beaucoup d'êtres à double visage et à double poitrine, des bovins à figure d'homme et des hommes à tête de bœuf, des hermaphrodites pourvus de membres délicats.

62. — Maintenant, comment le feu en se dégageant produisit la race des hommes et des femmes aux pleurs abondants, écoute-le. Le discours n'est ni hors de propos ni frivole. Tout d'abord des formes tout d'une pièce s'élevèrent du sol, qui ont également part à la chaleur et à l'humidité. Le feu, s'efforçant de rejoindre son semblable, les faisait lever sans qu'elles montrassent déjà le gracieux arrangement des membres, car elles n'avaient ni la voix ni les attributs du sexe viril.

63. — Mais les membres ont une origine distincte; partie vient de l'homme...

64. — Ils se rapprochèrent sous l'impulsion du Désir qui, par les yeux, réveilla leur mémoire.

65. — La semence se répand dans l'intérieur purifié [85]. Les femelles naissent quand elle rencontre le froid (les mâles quand elle rencontre le chaud).

66. — Dans les ports fendus d'Aphrodite.

67. — Dans la partie la plus chaude du corps se forment les enfants mâles. C'est pourquoi les hommes sont bruns, plus robustes et plus velus (que les femmes).

68. — Au dixième jour du huitième mois apparaît le pus blanc (le lait).

69. — Les êtres humains à la double naissance (au 7e ou au 10e mois).

70. — La membrane qui enveloppe le fœtus.

71. — Si ta croyance est encore mal assurée sur la question de savoir comment, par le mélange de l'eau, de la terre, de l'éther et du soleil, ont pu se constituer tous ces corps et toutes les formes mortelles, qui naissent maintenant dans les unions d'Aphrodite...

72. — Comment naissent les grands arbres et les poissons vivant dans la mer...

73. — Comment autrefois Cypris, après avoir humecté la terre dans la pluie, se mit à la besogne et confia au feu rapide le soin d'affermir les corps.

74. — [Aphrodite] conduisant les stupides tribus des poissons féconds.

75. — (Des animaux) dont l'intérieur est dense et l'extérieur relâché et qui ont reçu des mains de Cypris cette surabondance d'humeurs.

76. — C'est le cas des lourdes coquilles marines, des buccins et des tortues à la carapace dure comme la pierre. Chez eux on peut voir la terre qui se trouve sur le dessus de la peau.

77-78. — Les arbres conservant leurs feuilles et portant leurs fruits grandirent, produisant toute l'année l'abondance de leurs fruits.

79. — Ainsi les grands arbres portent des sortes d'œufs et d'abord des olives.

80. — Les grenades tardives et les pommes succulentes.

81. — L'eau se pourrissant dans le bois devient du vin, sous l'écorce.

82. — Ils sont de même nature, les cheveux et les feuilles [86], et les ailes touffues des oiseaux et les écailles qui naissent sur les fermes membres.

83. — Les oursins ont le dos hérissé de soies piquantes.

84. — Tel l'homme qui s'apprête à sortir dans la nuit d'hiver se munit d'une lumière et allume la flamme du feu brillant dans la lanterne qui le défend contre les vents soufflant de toutes les directions. Et la lumière, jaillissant au-dehors, aussi loin qu'elle porte, éclaire la nuit de ses rayons jaillissants. Tel le feu naturel, enfermé dans les membranes de l'œil, perce la ronde pupille aux fines tuniques dont l'humidité est traversée par les pores merveilleux; ces tuniques protègent l'œil contre la masse

de l'eau environnante et le feu, jaillissant au-dehors, aussi loin qu'il porte...

85. — Et la flamme joyeuse, [lors de la formation des yeux], ne reçut qu'une faible partie de terre.

86. — C'est de ces éléments que la divine Aphrodite forma les yeux infatigables.

87. — Aphrodite les [les éléments] a maintenus avec de fines attaches.

88. — Les deux yeux ne donnent qu'une seule vue.

89. — Sachant que, de tout ce qui existe il provient des émanations (ἀπορροαί).

90. — Ainsi le doux cherche le doux, l'amer s'élance vers l'amer, l'acide va vers l'acide, et le chaud se répand vers le chaud.

91. — L'eau est mieux appropriée pour se mêler au vin, mais elle répugne à s'unir à l'huile.

92-93. — La couleur extraite de la cochenille s'unit aux blondes étoffes de lin.

94. — La couleur noire provenant de l'ombre paraît aussi au fond d'un fleuve; elle se voit de même dans les antres souterrains.

95. — Lorsque les yeux furent formés par les mains de Cypris.

96. — La Terre, sous l'agréable impulsion de l'Amour, reçut dans ces vastes creusets, sur huit parties, deux parties de la brillante Nestis et quatre d'Hephaistos; alors se formèrent les os blancs, divinement ajustés par les liens de l'Harmonie.

97-98. — Mais quand la terre se rencontra surtout en égalité avec Héphaistos, la pluie et l'éther qui brille partout, elle lança l'ancre dans les ports parfaits de Cypris, en proportion tantôt un peu plus forte, tantôt un peu plus faible. De cela se formèrent le sang et les différentes espèces de chair.

99. — L'oreille, semblable à une cloche.

100. — Voici comment tout ce qui est animé inspire et expire; chez tous les êtres, de petits canaux vont, à travers les chairs, jusqu'à la surface du corps et viennent déboucher à la partie saillante du nez par de fins et nombreux conduits qui retiennent le sang et fournissent

à l'air de multiples entrées et un passage facile. Aussi quand le sang léger s'en est retiré, l'air en bouillonnant y pénètre à flots pressés; quand le sang s'y précipite à nouveau, l'air est expiré. Telle une jeune fille qui joue avec une clepsydre faite de cuivre clair; elle plonge dans le corps ténu de l'eau d'argent l'orifice du tuyau, après y avoir posé sa main délicate; mais l'eau ne peut entrer dans l'intérieur du vase, car la masse d'air qui se trouve dans mille petits conduits la repousse jusqu'à ce que le grand tuyau soit ouvert. Alors, l'air disparaissant, la masse d'eau peut pénétrer à l'intérieur. De même, quand l'eau remplit le vase de cuivre et que l'orifice du tuyau se trouve bouché par la main, l'air, faisant pression du dehors au dedans, refoule le liquide à la porte de l'étroit passage qu'il ferme à son sommet jusqu'à ce que la jeune fille retire sa main. L'air pénètre dans le sens contraire à celui que nous avons indiqué tout à l'heure et la masse d'eau s'écoule. Il en va de même pour le sang léger entraîné dans les membres. Quand, refluant, il pénètre à l'intérieur du corps, aussitôt le flot bouillonnant de l'air se précipite à sa suite. Quand le sang afflue, à nouveau l'air se trouve expiré d'autant.

101. — [Les chiens] quêtant avec leur nez le gîte des bêtes sauvages qui ont laissé le fumet de leurs pas sur le tendre gazon.

102. — Ainsi tout ce qui vit a reçu en partage la respiration et l'odorat.

103. — Ainsi tous les êtres, par la volonté de la Fortune, sont doués d'intelligence.

104. — Et, dans la mesure où le plus léger se rencontre dans sa chute...

105. — L'intelligence se nourrit dans les flots du sang bouillonnant. C'est principalement de là que vient ce qu'on appelle la pensée humaine; car le sang qui afflue autour du cœur est proprement la pensée.

106. — D'après ce qui s'offre à elle, la pensée des hommes se développe.

107. — C'est par ces éléments que toutes choses sont harmonieusement constituées et c'est par eux que nous pensons, jouissons, souffrons.

108. — Dans la mesure où les hommes sont différents, leur pensée, elle aussi, montre des différences.

109. — C'est par la terre [qui est en nous] que nous connaissons la terre, par l'eau que nous connaissons l'eau, par l'éther, l'éther divin, par le feu, le feu destructeur, par la tendresse, la tendresse et par la haine, la haine affligeante.

110. — Si tu saisis nettement, avec ta forte pensée, mes enseignements, si tu les médites avec bienveillance, dans la pure sollicitude de ton esprit, ils te seront sans cesse présents avec bien d'autres que tu acquerras grâce à eux; en effet, chez les hommes, ils augmentent le désir de savoir, en proportion de la nature de chacun d'eux. En revanche, si tu tends par exemple vers les choses étrangères qui sont innombrables et qui émoussent la pensée, celles-là au bout de quelque temps t'abandonneront, car chacune d'elles désire se joindre au genre qui est le sien. Sache en effet que tout participe à la prudence et possède une part d'intelligence.

111. — Tous les remèdes qui sont un secours contre les maux et la vieillesse, tu les apprendras; et c'est à toi seul que je ferai toutes ces révélations. Tu sauras arrêter la force des vents infatigables qui, sur la terre, s'élevant en tourbillons, dévastent les champs. Et de nouveau, si tu le veux, tu ramèneras des haleines réparatrices. Après la sombre pluie, tu rétabliras la sécheresse opportune pour les hommes et à nouveau, après la sécheresse de l'été, tu produiras, pour nourrir les plantes, les pluies qui tombent du ciel. Enfin tu ramèneras de l'Hadès l'âme d'un homme déjà mort [87].

112. — O amis, qui habitez la partie haute de la grande ville, au bord du blond Acragas, amateurs de nobles travaux, si accueillants aux hôtes, si respectueux de leur personne, vous qu'aucune méchanceté ne souille, salut ! Je suis venu près de vous comme un dieu immortel et non comme un mortel ; comblé d'honneurs, au milieu de tous, je marche, comme il est équitable, la tête ceinte de bandelettes et de couronnes fleuries. Aussitôt que je pénètre dans vos villes florissantes, avec ce cortège d'hommes et de femmes, on me vénère. On me suit en foule pour me demander la voie à suivre pour atteindre la richesse ; d'aucuns veulent des prédictions ; d'autres accablés de mille maux — car souvent ils ont enduré de cruelles douleurs — désirent entendre des paroles qui guérissent.

113. — Mais pourquoi m'arrêter à cela, comme si je faisais quelque chose d'extraordinaire, en l'emportant sur les hommes sujets à mille maux.

114. — O mes amis, je sais bien pourquoi la vérité est dans les paroles que je vais dire. Mais l'élan de la foi qui touche les cœurs est ardu pour les mortels et méprisé par eux.

115. — C'est un oracle du Destin, décret antique des divinités éternelles, scellé d'amples serments que, si une âme a souillé son corps dans un moment d'égarement ou, en suivant la Discorde, s'est parjurée avec impiété — une de ces âmes qui ont reçu pour lot la longue vie — elle erre pendant trois fois dix mille saisons, loin des bienheureux, prenant, au cours de différentes naissances, toutes les formes mortelles et passant tour à tour par les chemins ardus de la vie. C'est pourquoi la puissance de l'éther la

plonge dans la mer, la mer la crache sur la terre, la terre la rejette dans les flammes du soleil brûlant qui la lance dans les tourbillons de l'éther; ils la reçoivent à tour de rôle, et tous la détestent. Moi aussi je suis maintenant une de ces âmes, et je fuis les dieux, et j'erre, parce que j'ai obéi à la Discorde furieuse.

116. — Charis déteste l'intolérable Fatalité.

117. — Car je fus, pendant un temps, garçon et fille, arbre et oiseau, et poisson muet dans la mer.

118. — J'ai pleuré et j'ai sangloté à la vue de cette demeure inaccoutumée.

119. — Loin de quels honneurs, de quelle félicité sans bornes, me trouvé-je, hors de la maison de Zeus, revenant au milieu des mortels!

120. — Nous arrivâmes sous cet autre couvert...

121. — La région sans joie où le Carnage et le Ressentiment et la foule des autres Kères [88], les tristes maladies, les contagions, les travaux fugitifs, errent dans la prairie du Malheur et dans les ténèbres.

122. — Se trouvaient là : la Terrestre et Héliopè [89] qui voit au loin, la Bataille sanglante et l'Harmonie pleine de réserve, la Beauté et la Laideur, la Hâte et la Lenteur, l'aimable Sincérité et la Dissimulation aux noirs regards.

123. — La Naissance et la Mort, le Sommeil et la Veille, la Mobilité et l'Immobilité, la Majesté aux multiples couronnes et la Souillure, le divin Silence et la Parole.

124. — Hélas! ô malheureuse race des mortels, ô très douloureuse! De quelles disputes, de quels gémissements vous êtes nés.

125. — Des vivants elle [la Divinité] faisait des morts, en modifiant leur forme.

126. — [La Nature] change tout, en enveloppant les corps du vêtement étranger des chairs.

127. — [Au cours de ce passage de corps en corps] ils deviennent parmi les bêtes des lions ayant leur repaire dans les montagnes et parmi les arbres le laurier au beau feuillage.

128. — [A l'âge d'or] les hommes ne connaissaient pas encore pour dieux Arès, ni le Tumulte, ni Zeus-Roi ni Cronos, ni Poseidôn. Mais Cypris était reine. Ils

l'honoraient par de pieuses offrandes, des peintures d'êtres vivants, des parfums agréables; il faisaient brûler la myrrhe pure et l'encens odorant et répandaient sur le sol des gâteaux de miel doré. On ne faisait pas couler sur l'autel le sang pur des taureaux; les hommes d'alors regardaient comme la pire abomination d'arracher la vie à un être et d'en dévorer les nobles membres [90].

129. — Parmi eux vivait un homme extraordinairement savant qui possédait les dons les plus considérables de l'esprit et qui au plus haut degré se consacrait à toutes les œuvres de la science. Aussitôt qu'il concentrait l'effort de sa pensée, il voyait clair dans chacun des problèmes de toute sorte qui se posent à dix et à vingt générations.

130. — Tout était doux et familier à l'homme : bêtes sauvages, oiseaux et la flamme de la bienveillance éclairait tout.

131. — Si, dans l'intérêt des êtres éphémères, Muse immortelle, tu as eu à cœur d'inspirer mes pensées inquiètes, je t'en prie, assiste-moi de nouveau, Calliopè, au moment où je vais prononcer sur les dieux bienheureux de bonnes paroles.

132. — Bienheureux celui qui a acquis un trésor de divines pensées, malheureux celui qui n'a sur les dieux qu'une croyance ténébreuse.

133. — Il n'est pas possible de nous approcher de la divinité et de la saisir par la vue ou de la toucher de la main, ce qui est la meilleure voie d'accès pour que la persuasion atteigne le cœur de l'homme.

134. — Dieu ne possède pas de corps pourvu d'une tête humaine; il n'a pas de dos d'où partent, comme deux rameaux, deux bras; il n'a ni pieds, ni genoux agiles, ni membre viril couvert de poils. Il est uniquement un esprit auguste et d'une puissance inexprimable dont la pensée rapide parcourt l'univers.

135. — Mais la loi qui régit tout règne partout où s'étendent le vaste éther et la lumière infinie.

136. — Ne cesserez-vous jamais le douloureux carnage? Ne voyez-vous pas que c'est vous-mêmes que vous égorgez stupidement?

137. — Le père saisit son fils qui a changé de forme, et l'égorge, en accompagnant son meurtre d'une prière, ô le sombre insensé! Les assistants s'empressent d'aider

au sacrifice de la victime qui implore. Le criminel, sans égard pour les supplications, l'égorge et prépare dans son palais un abominable festin. De même le fils saisit son père, les enfants leur mère, et leur arrachant la vie, dévorent leur chair.

138. — En lui ôtant la vie avec le fer.

139. — Hélas! pourquoi un jour impitoyable ne m'a-t-il pas fait disparaître, avant que mes lèvres aient connu l'acte criminel de la nourriture ?

140. — Abstenez-vous complètement des feuilles du laurier consacré à Phoibos!

141. — Malheureux, archimalheureux, que vos mains ne touchent pas les fèves!

142. — Cet homme-là ne pourrait se plaire ni au palais couvert de Zeus porteur de l'égide ni à la demeure de la terrible Hécate.

143. — Puisant à cinq fontaines avec l'airain indompté...

144. — Il faut qu'ils se débarrassent de leurs fautes.

145. — Ainsi, puisque vous êtes pris dans les rets de vos lourdes fautes, jamais votre cœur ne sera délivré des soucis cuisants.

146. — Finalement, ils deviennent devins, rhapsodes, médecins et chefs des hommes, vivant sur la terre et s'élevant au rang des dieux comblés d'honneurs.

147. — Ils vivent sous le même toit, s'assoient à la même table que les immortels, sans que les souffrances humaines puissent les atteindre, les tourmenter et les vaincre.

148. — L'enveloppe terrestre des hommes (le corps).

149. — Celui qui assemble les nuages (l'air).

150. — Ce qui est rempli de sang (le foie).

151. — Celle qui donne la vie (Aphrodite).

152. — Le soir, vieillesse du jour.

153. — Baubô [91] (le ventre).

154. — En sept fois sept jours, l'embryon a ses membres formés.

EXTRAITS DE LA DOXOGRAPHIE D'EMPÉDOCLE

Aristote. Physique. 250 *b*. Si l'on admet qu'il est un temps où rien ne soit mû, cela n'est possible que de deux manières : ou bien celle d'Anaxagore, qui prétend en effet que toutes choses étaient ensemble et en repos en un temps infini et que c'est l'Intelligence qui a imprimé le mouvement et opéré le discernement; ou bien celle d'Empédocle : le mouvement et le repos se réalisent alternativement; le mouvement quand l'Amitié fait l'un à partir du multiple, ou la Haine, le multiple à partir de l'un, et le repos dans les temps intermédiaires. (Et Aristote renvoie aux art. 17, 9, 13).

Diogène Laërce. VIII. Voici quelles furent les théories d'Empédocle : il y a quatre éléments : le feu, l'eau, la terre et l'air. L'Amitié est ce qui unit, la Haine ce qui divise.

Il écrit :

Zeus brillant, Héra vivifiante, et Aidôneus.

Et Nestis qui alimente la source des larmes pour les mortels. Par Zeus, il entend le feu, par Héra, la terre, par Aidôneus, l'air et par Nestis, l'eau. Il dit encore :

Changeant toujours, jamais ils ne cessent.

voulant dire par là que l'ordre du monde est éternel.

Il ajoute encore :

Tantôt l'Amour réunit tout en un ;
Et tantôt la Haine divise tout en deux.

Il dit que le soleil est une grande masse de feu, qu'il est plus grand que la lune, que la lune ressemble à un disque plat, que le ciel est semblable à du cristal et que

l'âme passe dans toutes sortes de corps d'animaux et de plantes.

Aétius, I, 7, 28 (Dox. 303). Empédocle admet comme étant l'un la nécessité, comme sa matière les quatre éléments (στοιχεῖα), comme formes (εἴδη) la Haine et l'Amitié; il considère comme dieux les éléments et le monde que constitue leur mélange, ainsi que le Sphairos, en quoi tout se réunit sous une seule forme; il regarde comme divines les âmes et comme divins les purs qui participent purement aux âmes.

I, 3, 20 (Dox. 286). Empédocle, fils de Métôn, d'Agrigente, admet quatre éléments, feu, air, eau, terre et deux forces primitives : l'Amitié et la Haine, l'une qui unit, l'autre qui sépare... Il appelle Zeus l'ébullition et Héra vivifiante l'air, Aidôneus la terre; Nestis et fontaine vivante désignent la semence et l'eau.

II, 7, 6 (Dox. 336). Empédocle : les lieux des éléments ne sont pas toujours constants et déterminés, mais ils s'échangent réciproquement.

I, 24, 2 (Dox. 320). Empédocle, Anaxagore, Démocrite, Épicure et tous ceux qui forment le monde par la réunion de corps très ténus, introduisent des compositions et des séparations, mais non à proprement parler des genèses et des destructions; car elles n'auraient pas lieu selon la qualité par changement, mais selon la quantité par réunion.

I, 26, 1 (Dox. 321). La nécessité est la cause qui met en œuvre les principes (τῶν ἀρχῶν) et les éléments.

I, 5, 2 (Dox. 291). Empédocle : le monde est un, mais le monde n'est pas le tout, il n'est qu'une petite partie du tout, le reste est matière inerte.

II, 11, 2 (Dox. 339). Empédocle : le ciel est solide, formé par la condensation de l'air semblable à la glace; il renferme l'igné et l'aérien séparés en deux hémisphères.

II, 4, 8 (Dox. 331). Empédocle : le monde naît et périt suivant la prédominance de la Haine et de l'Amitié.

II, 13, 9 (Dox. 341). Les astres sont de feu et proviennent de l'igné enveloppé par l'air et qui en a été exprimé par suite de la séparation primitive.

II, 20, 13 (Dox. 350). Empédocle : il y a deux soleils : l'un archétype, feu qui remplit constamment l'un des deux hémisphères du monde...; l'autre le soleil apparent

est le reflet du premier. En somme, le soleil est un reflet du feu entourant la terre.

21, 2 (Dox. 351). En tant que reflet le soleil est égal à la terre.

II, 25, 15 (Dox. 357). La lune est de l'air épaissi, analogue à un nuage... II, 27, 3 (Dox. 358). Elle a la forme d'un disque. II, 31, 1 (Dox. 362). Elle est deux fois plus éloignée du soleil que de la terre.

III, 8, 1 (Dox. 375). Empédocle et les Stoïciens : l'hiver est produit par la prédominance de l'air qui tend à se dilater et à gagner les parties supérieures; l'été correspond au contraire à la prédominance du feu, qui tend à gagner les parties inférieures.

V, 26, 4 (Dox. 438). Les arbres ont poussé sur la terre avant les animaux, avant que le soleil se fût dégagé, que le jour et la nuit fussent distincts. Ils présentent les sexes, mâle et femelle, d'après la proportion des mélanges qui les forment; ils s'élèvent dans l'air et grandissent grâce à la chaleur de la terre au même titre que l'embryon est partie de la matrice dans le sein de sa mère. Les fruits sont des excédents de l'eau et du feu des plantes; les arbres qui renferment moins d'eau perdent leurs feuilles par suite de l'évaporation de l'été; ceux qui en ont en excédent restent verts comme le laurier, l'olivier et le palmier. Les différences des saveurs proviennent de la variété de composition du sol nourricier, dont les plantes tirent différentes homœoméries; ainsi pour les vignes, ce n'est pas la différence du plant, mais celle du terroir qui fait le bon vin.

Cf. pour la formation des êtres vivants : *Aétius*, 19, 5 (Dox. 430); pour la respiration : IV, 22, 1 (Dox. 411).

Aétius, V, 18 (Dox. 427). Lorsque le genre humain fut engendré de la terre, la marche du soleil était si lente que le jour durait autant que la grossesse de dix mois; dans la suite des temps, le jour ne fut plus que de la durée de sept mois; c'est pour cela qu'il y a des naissances à dix et à sept mois.

27, 1 (Dox. 440). Les animaux se nourrissent par l'union de ce qui leur convient et grandissent par la présence de la chaleur; ils diminuent et se consument par le défaut de l'une ou l'autre chose. Les hommes d'aujourd'hui comparés aux premiers sont comme des enfants.

22, 1 (Dox. 434). Les chairs se forment par mélange en parties égales des quatre éléments, les nerfs de feu et de terre unis au double d'eau, les ongles viennent aux animaux des nerfs qui se refroidissent à la surface au contact de l'air, les os sont formés par mélange de deux parties d'eau, deux de terre et quatre de feu. La sueur et les larmes viennent du sang que la chaleur rend plus fluide et plus subtil et qui peut dès lors donner lieu à ces écoulements.

21, 1 (Dox. 433). Pour les hommes, la différenciation des articulations commence au trente-sixième jour, les parties sont conformées au quarante-neuvième.

24, 2 (Dox. 435). Le sommeil correspond à un refroidissement modéré de la chaleur du sang, la mort au refroidissement complet.

IV, 14, 1 (Dox. 405). Les images dans les miroirs sont produites par les émanations qui s'arrêtent sur leur surface et qui sont refoulées par l'élément, lequel se dégage du miroir et dont les courants les entraînent avec l'air qu'elles rencontrent.

IV, 12, 4 (Dox. 403). Empédocle présente des passages qui peuvent être entendus, les uns pour l'explication de la vision par les rayons, les autres pour celle au moyen des images; les derniers sont les plus considérables, car il admet les émanations.

16, 1 (Dox. 406). L'audition se produit par le choc du souffle sur le cartilage qu'il dit suspendu à l'intérieur de l'oreille comme un battant de clochette.

17, 2 (Dox. 407). Les odeurs s'introduisent lors des mouvements d'inspiration des poumons; aussi lorsque l'inspiration est pénible et gênée, comme dans les rhumes, on ne les sent pas.

IV, 5, 12 (Dox. 392). Parménide, Empédocle, Démocrite : l'intelligence et l'âme sont une même chose; selon eux, il n'y aurait pas d'être vivant privé de raison.

5, 8 (Dox. 391). Le principat appartient au sang.

Cf. *Lucrèce :* De Natura Rerum, I, v. 714 suiv.

Ajoutez ici ceux qui accouplent, deux à deux, ces principes, l'air avec le feu, la terre avec l'eau; ou bien qui se persuadent que toutes choses peuvent résulter du mélange des quatre, du feu, de la terre, de l'air, de l'eau.

Parmi ceux-ci, et avant tous, est le philosophe d'Agrigente, Empédocle, qu'a porté entre ses trois rivages cette île à l'entour de laquelle bouillonne la mer Ionienne, y creusant des golfes spacieux et faisant jaillir la rosée amère de ses flots azurés; cette île, dont un étroit passage, un courant rapide, sépare les côtes de la terre d'Eolie. Là est la profonde Charybde, et là les menaçants murmures de l'Etna font craindre que sa colère depuis longtemps amassée ne vomisse encore, de ses gouffres béants, des tourbillons de flammes, n'envoie de nouveau vers le ciel ses éclairs et ses tonnerres. Mais, malgré tout ce qui fait de cette contrée pour les races humaines un si merveilleux spectacle, quelles que soient la richesse de ses productions, la multitude et la force de ses défenseurs, il ne semble pas cependant qu'elle ait jamais rien possédé de supérieur à un tel homme, de plus saint, de plus étonnant, de plus précieux. Et voilà que ses vers, expression d'un esprit tout divin, nous font entendre encore sa grande voix, nous exposent ses illustres découvertes. A peine peut-on croire qu'il soit sorti d'une souche mortelle.

CHAPITRE VII

ANAXAGORE DE CLAZOMÈNES [92]

Dans la *Naissance de la Philosophie*, Nietzsche, avec cette puissance de sympathie qu'on lui connaît pour les prédécesseurs de Socrate, évoque ainsi Anaxagore et son cercle de fidèles : « Il choisissait prudemment ses adeptes parmi la plus haute et la plus noble société d'Athènes. Dans le cénacle fermé des Anaxagoréens d'Athènes, la mythologie populaire n'était tolérée que comme un langage symbolique... De temps en temps une parole venue de cette société d'esprits libres et sublimes parvenait jusqu'au peuple et surtout le grand Euripide, toujours audacieux et novateur, osait dire tout haut, sous le masque tragique, des choses qui entraient comme des flèches dans l'esprit de la masse et dont elle ne se délivrait que par des caricatures burlesques et des parodies bouffonnes. » Périclès était un des admirateurs d'Anaxagore. « Quand il se présentait en public, pour haranguer le peuple, il semblait l'image du Νοῦς, l'incarnation humaine de la force constructive, motrice, analytique, ordonnatrice, clairvoyante et artiste. »

Pour nous en tenir aux faits les moins contestés, nous dirons qu'Anaxagore est né dans les premières années du ve siècle et qu'il est mort vers 428 à Lampsaque. Avec lui, la philosophie s'implante à Athènes, où pendant une trentaine d'années, selon Diogène Laërce, il aurait donné son enseignement. Il fut un des premiers philosophes à se désintéresser des affaires publiques et à prétendre que « le ciel était sa patrie et la contemplation des astres sa mission [93] ». Néanmoins cette vie à l'écart des préoccupations politiques n'empêcha pas qu'il fût exposé à l'animosité des Athéniens. La disgrâce de Périclès rejaillit sur lui [94]. Accusé de mépriser les dieux, il se réfugia à Lampsaque où il mourut.

Quelle est son attitude philosophique ? Comme celle

d'Empédocle, mais d'une autre manière, sa philosophie constitue un effort pour concilier l'Éléatisme avec la pluralité et le mouvement. Un devenir absolu est pour lui inconcevable. « Les Hellènes, dit-il, parlent mal quand ils disent : naître et périr. Car rien ne naît ni ne périt, mais des choses déjà existantes se combinent, puis se séparent de nouveau. Pour parler juste, il faudrait donc appeler le commencement des choses une composition et leur fin une désagrégation. » Ce changement est purement mécanique et suppose la pluralité des substances primordiales. D'après la fameuse expression du philosophe : « Comment du non-cheveu le cheveu proviendrait-il, et la chair de ce qui n'est pas chair ? » On voit ce qu'il entendait par substances premières : ce sont les corps déterminés individuellement, la chair, les os, l'or, qui constituent les substances premières. De là, l'expression d'Aristote que les corps aux parties semblables — homœméries — sont les éléments des choses. Le nombre des choses étant infini et aucune n'étant semblable à une autre, le nombre de *germes* doit être infini; mais ils diffèrent entre eux quant à la forme, la couleur, le goût. Il en résulte cette conséquence que chaque chose contient en elle toutes les espèces de substances, bien qu'elle soit dénommée d'après celle qui y prédomine; grande différence avec les atomes, au point de vue de la détermination qualitative, l'atome n'étant pas divisible à l'infini. Disons aussi qu'Anaxagore rejette le vide, indispensable pour une explication cohérente dans l'atomisme.

L'originalité du système réside dans la conception du Νοῦς. Pour créer un monde avec ces substances, il fallait une force organisatrice. Anaxagore l'appelle être pensant, intelligence. Trois caractères la distinguent : la simplicité de l'être, la puissance et la science. Il lui faut aussi le pouvoir de communiquer le mouvement à la matière. Ce mouvement est un mouvement giratoire et concentrique continu; il a commencé à un point quelconque du mélange chaotique et ce mouvement giratoire parcourt de plus en plus largement tout l'être existant, extrayant de toute chose le semblable pour le joindre au semblable. Une fois cette impulsion donnée, tout dans le monde est soumis à des forces mécaniques.

Aussi cette intelligence, conçue comme une substance plus subtile, corporelle en quelque sorte, ne saurait-elle être douée de personnalité. On se tromperait en assignant au Νοῦς le rôle d'une providence, d'un esprit gouvernant

le monde. A partir de ce premier mouvement, tout est justiciable d'une explication mécaniste [95].

Sans entrer dans les détails que l'on trouvera soit dans les textes, soit dans la doxographie, donnons l'essentiel du système du monde, tel qu'il est vraisemblable de le restituer chez Anaxagore.

Pour organiser le chaos primordial, l'intelligence a produit d'abord, au sein de la masse en mouvement, un tourbillon qui, en se propageant, a enveloppé des parties de la masse de plus en plus grandes et dans la suite en englobera toujours de nouvelles.

« Premier effet de la séparation, dit M. Abel Rey : l'air opaque, au centre d'un monde, le feu et l'éther tout autour. La terre se formera du second, le ciel du premier, l'air se séparant lui-même en nuages, eau, terre et pierres. Les astres [96], le soleil et la lune ne seront que des terres ignées projetées par la force rotatoire plus loin que la terre, qui constituera le centre du tourbillon et que l'eau, qui reste à la surface de la terre. » D'autres mondes que le nôtre se forment constamment sur le même modèle, pour remplacer ceux qui se dissolvent. A vrai dire, sur ce point, tous les historiens de la philosophie ne sont pas d'accord. En revanche tous reconnaissent la parenté de ces théories avec les anciens systèmes ioniens.

Les idées d'Anaxagore sur l'homme ne manquent pas d'intérêt. « Tous les êtres qui ont une âme sont mus par l'intelligence. » Cette intelligence existe, cependant, en quantité plus ou moins grande, selon les êtres. Les plantes même manifestent son action; Anaxagore leur reconnaît la vie et la sensibilité. Les germes des plantes proviennent de l'air, mélange de toutes les substances possibles. Les animaux sont produits de la même manière : la terre vaseuse a été fécondée par les germes de l'air.

Plus importante est sa théorie selon laquelle la sensation n'est pas produite par le semblable, mais par le contraire : le froid n'est senti que par contraste avec le chaud.

Nous n'avons pas de témoignage précis qu'Anaxagore ait spéculé beaucoup sur l'éthique. Nous ne possédons de lui que quelques sentences, peu liées entre elles. Sans doute nous le montre-t-on comme doué de précieuses qualités morales. Par ailleurs, s'il fut accusé d'athéisme, cette accusation se fondait sur l'affirmation d'Anaxagore que les astres étaient des masses incandescentes dont la nature était identique à celle des corps terrestres. Jusque-là l'imagination populaire voyait en eux des dieux.

Anaxagore, comme Empédocle, est à une croisée de chemins. Sa tentative d'explication conciliante n'est peut-être pas parfaite, même du point de vue logique. On lui reconnaît cependant plusieurs mérites : celui d'avoir eu le premier l'intuition du concept moderne de l'infini, ainsi que l'idée du continu réel, avec ce qu'il implique d'intelligible; on lui sait gré, enfin, d'avoir affirmé avec force la permanence de l'être réel sous ses modifications apparentes : principe qui devait s'exprimer par la formule fameuse : Rien ne se perd, rien ne se crée.

BIBLIOGRAPHIE

Mullach : *Fragmenta philosophorum graecorum*, 1860.
Zévort : *Sur la vie et les doctrines d'Anaxagore*, Paris, 1844.

FRAGMENTS D'ANAXAGORE

1. — Toutes choses étaient ensemble infinies en nombre et en petitesse. Car l'infiniment petit existait aussi. Et, tant que les choses étaient ensemble, aucune ne pouvait être distinguée par suite de sa petitesse. L'air et l'éther occupaient tout, tous deux étant infinis; car, dans toutes choses, ce sont celles-là qui l'emportent par le nombre et le volume.

2. — L'air et l'éther se séparent de la masse qui entoure le monde et cette masse enveloppante est infinie en quantité.

3. — Car, dans ce qui est petit, il n'y a pas de dernier degré de petitesse, mais il y a toujours un plus petit. En effet, il n'est pas possible que ce qui est cesse d'être (par la division). De même, par rapport au grand, il y a toujours un plus grand et il est égal au petit en quantité et, par rapport à elle-même, chaque chose est à la fois petite et grande.

4. — Puisqu'il en est ainsi, il nous faut penser que, dans tous les composés, il y a des parties nombreuses et de toutes sortes, semences (σπέρματα) de toutes choses, présentant des formes, des couleurs et des saveurs de toute espèce. Des hommes se sont formés de la réunion de ces parties, ainsi que tous les êtres vivants qui ont une âme. Ces hommes ont des villes qu'ils habitent et des champs cultivés comme nous; ils ont le soleil, la lune et tout le reste comme nous; la terre leur procure des ressources nombreuses et de toute sorte; ils emportent chez eux, pour l'utiliser, ce qui leur est le plus avantageux pour vivre. Mon opinion sur cette séparation c'est qu'elle s'est produite non seulement chez nous, mais aussi ailleurs. Avant cette séparation, quand toutes choses

étaient encore ensemble, aucune couleur, quelle qu'elle fût, n'apparaissait. Ce qui empêchait de l'apercevoir, c'était le mélange de tout, de l'humide et du sec, du chaud et du froid, du lumineux et du sombre. De plus, une grande quantité de terre y était contenue, et des semences en quantité infinie et sans ressemblance les unes avec les autres. Car des autres choses aucune non plus n'est semblable à une autre. Dans ces conditions, il faut admettre que dans le tout toutes choses coexistaient.

5. — Cette séparation ainsi effectuée, il faut savoir que tout n'est en rien plus petit et plus nombreux — car il n'est pas possible qu'il y ait plus que le tout — mais le tout reste toujours égal à lui-même.

6. — Et puisqu'il y a, en pluralité, égalité dans la division du grand et du petit, il peut y avoir aussi de tout en tout. Mais il n'est pas possible que rien soit isolé et toutes choses ont leur part du tout. Du moment qu'il ne peut y avoir un dernier degré de petitesse, les choses ne peuvent être séparées ni venir à l'existence. Il faut qu'elles soient maintenant comme elles étaient au commencement, toutes ensemble. En toutes choses, il y a donc pluralité et, à la fois dans le plus grand et le plus petit, égalité dans la pluralité des choses séparées.

7. — Aussi ne pouvons-nous, ni par la raison, ni en fait, connaître le monde de ces choses séparées.

8. — Les choses se trouvant dans notre monde unique ne sont pas isolées les unes des autres, ni tranchées comme à la hache, ni le chaud à partir du froid, ni le froid à partir du chaud.

9. — Telles sont les révolutions et les séparations qui s'opèrent par suite de la force et de la vitesse. Or c'est la vitesse qui produit la force. Et cette vitesse ne ressemble en rien à celle des choses qui se trouvent maintenant chez les hommes; c'est une vitesse absolument différente.

10. — Comment du non-cheveu le cheveu proviendrait-il et la chair de ce qui n'est pas chair ?

11. — En tout, il y a une parcelle du tout, sauf du νοῦς. Dans certaines choses on trouve aussi du νοῦς.

12. — Les autres choses ont une part du tout; mais le νοῦς, lui, est infini, autonome, et ne se mélange à rien; il est seul lui-même et par lui-même, car, s'il n'était pas

par lui-même et s'il était mêlé à quelque autre chose, il participerait à toutes choses dans la mesure où il serait mêlé à l'une d'elles. Car, en tout, il y a une part du tout, ainsi que nous l'avons dit précédemment. Et ce qui serait mêlé au νοῦς l'empêcherait d'avoir pouvoir sur chaque chose, comme il l'a maintenant étant seul par lui-même. C'est de toutes les choses la plus légère et la plus pure; il possède toute espèce de connaissance de tout et la force la plus grande. Tout ce qui a une âme, le plus grand comme le plus petit, est sous le pouvoir du νοῦς. Son pouvoir s'est exercé aussi sur la révolution tout entière et c'est lui qui a donné l'impulsion à cette révolution. Celle-ci, tout d'abord, n'a porté que sur une faible partie, puis elle s'est étendue davantage et s'étendra encore plus. Tout ce qui est mélangé, et séparé, et distinct, tout a été connu du νοῦς. De quelle façon tout doit être et de quelle façon tout a été et n'est pas maintenant, de quelle façon tout est, c'est le νοῦς qui l'a mis en ordre (πάντα διεκόσμησε νοῦς) [97]. Il en va de même de cette révolution qui entraîne les astres et le soleil et la lune et l'air et l'éther, actuellement séparés. Cette même révolution a opéré la séparation selon laquelle se distinguent du léger le dense, du froid le chaud, du sombre le lumineux et de l'humide le sec. Il y a beaucoup de parts dans beaucoup de choses. Mais rien ne se sépare absolument; une chose n'est pas distincte entièrement d'une autre, sauf le νοῦς. Le νοῦς tout entier est identique, à la fois le plus grand et le plus petit. Mais aucune chose n'est non plus complètement semblable à une autre; et chaque chose est et était manifestement ce dont elle contient le plus.

13. — Et lorsque le νοῦς commença à mouvoir les choses, il y eut une séparation dans tout ce qui se trouvait en mouvement; et dans la mesure où le νοῦς le mit en mouvement, tout fut séparé. La révolution de ces choses en mouvement et séparées accentua encore leur séparation.

14. — Le νοῦς, qui existe toujours, se trouve certainement, maintenant encore, là où est tout le reste, dans la masse environnante, dans ce qui a été uni à elle et dans ce qui en est séparé.

15. — Le dense et l'humide, le froid et le sombre se réunirent là où est maintenant la terre; quant au subtil, au chaud et au sec, ils se portèrent, après séparation, vers le haut de l'éther.

16. — C'est de ce qui se sépara ainsi que la terre se solidifia. Car l'eau se sépare des nuées, la terre de l'eau. De la terre, sous l'action du froid, les pierres se solidifient et se séparent davantage de l'eau.

17. — Les Hellènes parlent mal quand ils disent : naître et mourir. Car rien ne naît ni ne périt, mais des choses déjà existantes se combinent, puis se séparent de nouveau. Pour parler juste, il faudrait donc appeler le commencement des choses une composition et leur fin une désagrégation.

18. — Le soleil prête à la lune son éclat.

19. — Nous appelons arc-en-ciel le reflet de la lumière solaire sur un nuage. C'est donc un présage de tempête. Car l'eau qui provient du nuage fait lever le vent et tomber la pluie.

20. — A cause de la faiblesse de nos sens, nous sommes impuissants à distinguer la vérité.

21. — Ce qui est visible ouvre nos regards sur l'invisible.

21 *a.* — (En force et en vitesse nous sommes inférieurs aux animaux), car nous n'utilisons que notre propre expérience, notre mémoire, notre sagesse et notre activité propres.

22. — Comprendre que la couleur blanche est dans les œufs, ce serait, selon Anaxagore, parler de lait d'oiseau, suivant l'expression proverbiale [98].

EXTRAITS DE LA DOXOGRAPHIE D'ANAXAGORE

Aristote. Physique. 187 *a.* Anaxagore, semble-t-il, tient aussi pour l'infinité parce qu'il acceptait l'opinion commune des physiciens, que rien ne peut être engendré de rien; c'est bien ce qui leur fait poser le « mélange primitif » (ἦν ὁμοῦ τὰ πάντα) et établir que la génération d'une qualité déterminée est altération, ou parler de composition et de séparation. Autre principe d'Anaxagore : les contraires s'engendrent les uns des autres; ils préexistaient donc les uns dans les autres; en effet, il faut que tout engendré provienne ou d'êtres ou de non-êtres; or, il est impossible qu'il provienne de non-êtres (sur cette opinion tous les physiciens proprement dits sont d'accord); dès lors reste, pour eux, que la génération ait lieu nécessairement à partir d'êtres et d'êtres préexistants, mais qui, par la petitesse de leurs masses, échappent à nos sens. Par suite, ils disent que tout est mêlé dans tout, parce que l'expérience leur montrait que tout était engendré de tout. Les apparences varient et les appellations changent selon celui des infinis qui l'emporte en quantité dans le mélange; à l'état pur, on ne trouve pas, en effet, de tout qui soit du blanc pur, ni du noir, ni du doux, ni de la chair, ni de l'os; mais c'est ce qui domine en chaque chose qui paraît être sa nature.

203 *a.* — Pour ceux des physiciens qui font les éléments infinis en nombre, comme Anaxagore et Démocrite, l'un avec les *homœomères* (ἐκ τῶν ὁμοιομερῶν), l'autre avec l'*universelle réserve séminale* des figures, par cela même ils affirment l'existence de l'infini dont ils font un continu par contact.

205 *a.* — Pour Anaxagore, c'est sans raison qu'il

parle du repos de l'infini; il dit que l'infini se soutient lui-même, et cela, parce qu'il est en lui-même, n'y ayant rien d'autre qui l'entoure, comme si le lieu actuel d'un être était précisément son lieu naturel. Mais c'est une erreur.

Diogène Laërce, II. Anaxagore a dit que le soleil était une masse incandescente plus grande que le Péloponnèse, que la lune avait des demeures et des collines et des vallées; que les premiers éléments étaient des homœoméries; que, de même que l'or est fait de paillettes, de même le Tout est fait de petites parcelles semblables entre elles; que l'intelligence est le principe moteur, que, parmi les corps, ceux qui sont lourds sont en bas, par exemple la terre; ceux qui sont légers sont en haut, par exemple le feu; l'eau et l'air sont au milieu, en effet la mer a pris place sur la terre qui est plate et les particules humides s'évaporent sous l'action du soleil; que les astres à l'origine avaient un mouvement circulaire, de sorte que la partie apparaissant successivement au sommet de la terre était le pôle; que, plus tard, ils prirent une inclinaison; que la Voie lactée était la réflexion de la lumière des astres qui ne sont pas éclairés par la lumière solaire; que les comètes étaient la réunion d'astres errants émettant des flammes, et que les étoiles filantes étaient projetées par le vent comme des étincelles; que les vents naissaient d'une raréfaction de l'air par le soleil, que le tonnerre venait du choc des nuages, et les éclairs de leur friction; que le tremblement de terre venait du vent qui s'engouffre dans la terre; que les êtres vivants s'étaient formés d'un mélange d'humidité, de chaleur, et de substances terreuses et qu'ensuite ils s'étaient reproduits les uns les autres, les mâles des germes situés à droite, les femelles des germes situés à gauche.

Aétius, I, 3. Anaxagore, fils d'Hégésiboulos, de Clazomènes, a affirmé que les homœoméries sont principes des êtres. Il lui a paru tout à fait inexplicable que quelque chose devînt du non-être ou pérît en non-être. Or, nous prenons une nourriture qui a une apparence simple et uniforme, soit le pain, soit l'eau. De cette nourriture, s'alimentent les cheveux, les veines, les artères, la chair, les nerfs, les os et toutes les autres parties. Il faut dès lors confesser que, dans la nourriture que nous prenons, coexistent toutes choses et que toutes choses peuvent,

par suite, s'en augmenter. Ainsi cette nourriture contient des parties génératrices de sang, de nerfs, d'os, etc., parties qui ne sont reconnaissables que par la raison; car il ne faut pas tout réduire aux sens qui nous montrent que le pain et l'eau forment ces substances, mais reconnaître par la raison qu'ils en contiennent des parties. De ce que ces parties contenues dans la nourriture sont semblables aux substances qui en sont formées, il les a appelées homœoméries et a affirmé que c'étaient là les principes des choses, les homœoméries comme matière et l'intelligence qui a ordonné l'univers comme cause efficiente. Il débute ainsi : Toutes choses étaient ensemble, l'intelligence les a séparées et ordonnées. Il faut l'approuver en ce qu'à la matière il a ajouté l'artisan.

I, 7, 14 (Dox. 302). Anaxagore : Dieu est l'intelligence qui a fait le monde. 14, 4 (Dox. 312). Les homœoméries ont toutes sortes de formes. 17, 2 (Dox. 315). D'après Anaxagore et Démocrite, les mélanges se font par juxtaposition des éléments.

II, 1, 2 (Dox. 327). Thalès, Anaxagore, Platon, Aristote, Zénon : le monde est un. 4, 6 (Dox. 331). Anaximandre, Anaximène, Anaxagore, Archélaos, Diogène, Leucippe : le monde est périssable. 8, 1 (Dox. 337). Diogène et Anaxagore ont dit qu'après la formation du monde et la production des animaux de la terre, le monde s'est incliné de lui-même vers le midi, peut-être par un effet de la providence (ἴσως ὑπὸ τῆς προνοίας), pour que les différentes parties du monde devinssent, les unes inhabitables, les autres habitables, suivant l'excès ou le tempérament du chaud et du froid.

13, 3 (Dox. 341). Anaxagore : l'éther environnant est igné par essence et par la force de son mouvement de révolution, des pierres se sont détachées de la terre, qui, rendues incandescentes, sont devenues les astres. 20, 6 (Dox. 349). Anaxagore : le soleil est une masse ou une pierre incandescente. 21, 3 (Dox. 351). Il est plus grand que le Péloponnèse. 16, 1 (Dox. 345). Anaxagore, Démocrite, Cléanthe, tous les astres se meuvent d'Orient en Occident.

III, 2, 9 (Dox. 367). Anaxagore : ce qu'on appelle les étoiles filantes tombe du ciel comme des étincelles; c'est pourquoi elles s'éteignent aussitôt. 4, 2 (Dox. 371). Anaxagore explique à peu près comme Anaximène les nuages et la neige; pour la grêle, il pense que, lorsque des

nuées congelées il y a chute vers la terre des parties refroidies, elles s'arrondissent par la longueur de la descente.

16, 2 (Dox. 381). Anaxagore pense qu'à l'origine les eaux stagnantes ont été chauffées par la course du soleil et que la partie la plus subtile ayant été évaporée, le reste est devenu salé et amer.

IV, 1, 3 (Dox. 228-385). Sur les causes des crues du Nil. Anaxagore pense que la crue du Nil vient de la neige qui se forme en hiver dans l'Éthiopie et qui fond en été.

3, 1 (Dox. 387). Anaximène, Anaxagore, Archélaos, Diogène : l'âme est de nature aérienne. 5, 11 (Dox. 392). Pythagore, Anaxagore : l'intelligence s'introduit, venant du dehors.

7, 1 (Dox. 392). Pythagore, Anaxagore, Diogène ont pensé que l'âme est immortelle.

9, 1 (Dox. 396). Anaxagore, Démocrite : les sens sont trompeurs.

V, 25, 2 (Dox. 437). Le sommeil se produit par la fatigue de l'action corporelle, car c'est un effet du corps, non de l'âme; la mort est la séparation de l'âme.

Cf. *Lucrèce*, I, 830-suiv. 876-880.

Il nous faut maintenant aussi approfondir l'*Homœomérie* d'Anaxagore, comme l'appellent les Grecs par une expression que ne nous permet pas de traduire l'indigence de notre langue. Quant à la chose elle-même, il est facile de faire comprendre par des paroles ce que c'est que le principe des choses qu'il appelle *Homœomérie*. Pour lui un os est un assemblage de petits os, comme un viscère un assemblage de petits viscères; le sang est formé par un grand nombre de gouttes de sang qui se rapprochent et se mêlent; l'or résulte de paillettes d'or, la terre de parties terreuses, le feu de parties ignées, l'eau de parties liquides; tout le reste, il le compose de même, sans accorder qu'il y ait du vide dans les corps, ni reconnaître un terme à la division des corps... Il imagine que les choses de toutes sortes sont mêlées ensemble et que, dans leur mélange, celle-là seule nous apparaît qui s'y rencontre en plus grand nombre et plus près de la surface.

CHAPITRE VIII

DIOGÈNE D'APOLLONIE

Bien que les dates données pour la naissance et la mort de Diogène d'Apollonie soient loin de s'accorder, il semble vraisemblable qu'il appartint à l'époque d'Anaxagore et qu'il a eu connaissance du système de ce dernier. On croit qu'il était originaire d'Apollonie, en Crète. Mais on a voulu s'autoriser du fait qu'il écrit en ionien pour contester cette origine dorienne et supposer qu'il eut un autre lieu de naissance, bien qu'à vrai dire, on ne connaisse aucune autre ville du même nom. Nous ne savons rien de son existence et la notice que lui consacre Diogène Laërce est extrêmement brève. Il est hors de doute qu'il n'a pas été le contemporain d'Anaximène. Mais, dans les quelques pages que nous avons de lui, on trouve une influence manifeste du philosophe de Milet. Comme son prédécesseur, Diogène fait sortir de l'air toutes les choses; il attribue à l'air toutes les qualités requises dans le premier être, qui doit être infini, éternel, impérissable et répandu partout. Mais, comme cause de la vie et de la disposition intelligente du monde, il faut qu'il soit une essence pensante et raisonnable. Les formes variées que prend l'air proviennent de sa condensation et de sa raréfaction. Nous manquons de données précises sur la manière dont le philosophe entendait ces transformations. On trouvera dans les textes et la doxographie réduite qui les accompagne quelques renseignements à ce sujet, ainsi que sur la manière qui lui sert à expliquer la vie; un passage assez long d'Aristote, recueilli par Diels (6) nous donne une description détaillée, et précise pour l'époque, du système veineux.

Tous les commentateurs s'accordent à louer à la fois la prudence de Diogène d'Apollonie et l'élégante clarté de son exposition. Après avoir reconnu la valeur de ses connaissances, M. et A. Croiset insistent sur les mérites de

son style. Nous n'avons pas à nous y attarder. Au point de vue philosophique, son système soulève des objections. Zeller ne manque pas d'y relever des contradictions. En voici une, importante : tout en reconnaissant que l'élément primordial est ce qu'il y a de plus ténu, Diogène ne se prive pas de tirer les choses de cet élément primordial par condensation et, qui pis est, par raréfaction.

N'insistons pas; on voit trop bien la raison de cette contradiction; tout en gardant l'essentiel des anciennes spéculations ioniennes, Diogène a voulu s'approprier l'idée d'une raison organisatrice du monde, qui se trouve chez Anaxagore. Il n'est pas parvenu à unifier les deux points de vue : celui de l'ancien matérialisme ionien et celui de son contemporain.

BIBLIOGRAPHIE

M. et A. Croiset : *Histoire de la Littérature grecque*, t. II, p. 532-533.

E. Zeller : *Philosophie des Grecs*, t. I, p. 280 et suiv.

FRAGMENTS

1. — Au début de tout exposé, il me semble nécessaire de poser des principes assurés, dans un langage simple et grave.

2. — A mon avis, et pour tout dire d'un mot, toutes les choses proviennent des modifications d'une même substance primordiale et sont cette même substance. Et cela est facile à voir. En effet, si ce qui se trouve dans notre monde actuellement : terre, eau, air et feu, et tout ce qui apparaît à nos yeux dans ce monde; si, dis-je, ces choses différaient les unes des autres par leur nature et si, malgré leurs changements et modifications multiples, elles ne restaient pas la même essence primordiale, elles ne pourraient ni se mêler les unes aux autres, ni exercer les unes sur les autres une action, ou favorable ou nuisible. Aucune plante ne pourrait naître de la terre, aucun animal ni quoi que ce soit ne pourrait être créé, si ce n'était une loi de nature qu'il y a une substance une et identique. Bien plus, tous ces phénomènes ne sont que des modifications d'une même substance et ils se résolvent ensuite dans cette même substance.

3. — En effet, sans intelligence (νοήσιος), il ne pourrait y avoir répartition de cette substance primordiale et chaque chose ne pourrait en contenir une quantité déterminée : hiver et été, nuit et jour, pluies, vents et ciel serein. Pour le reste, si l'on veut bien y réfléchir, on trouvera également qu'il est formé de la manière la plus satisfaisante possible.

4. — Voici encore des preuves solides de ce que je viens d'avancer : les hommes et les autres êtres animés vivent en aspirant l'air. Cette substance est pour eux l'âme et l'intelligence, comme il est clairement démontré

dans le présent ouvrage. Quand cette substance est rejetée au-dehors, les êtres meurent et l'intelligence disparaît.

5. — A mon avis, la substance primordiale qui contient l'intelligence est ce que les hommes appellent l'air; c'est lui qui gouverne tout et qui régit tout; c'est encore lui qui, à mes yeux, est dieu; il est partout présent et ordonnateur de tout, et en tout existant. Et il n'est rien, absolument rien, qui ne participe de l'air; mais cette participation est différente selon les choses, et il y a beaucoup de degrés pour l'air même comme pour l'intelligence. Il est, en effet, très divers, tantôt plus chaud, tantôt plus froid, tantôt plus sec, tantôt plus humide, tantôt plus calme, tantôt plus violemment agité. Il en résulte bien des modifications et des degrés infinis dans les sensations du goût et de la couleur. Chez tous les êtres vivants, l'âme est composée de la même substance, à savoir l'air, qui est plus chaud que l'air extérieur répandu autour de nous, mais beaucoup plus froid que l'air qui se trouve à proximité du soleil. Mais chez aucun des êtres vivants, le degré de cette chaleur de l'air n'est identique (puisqu'il est aussi différent chez les hommes); il y a une différence de degré, non pas considérable, assez faible au contraire pour laisser subsister cette ressemblance. Mais, à vrai dire, aucun objet, soumis à des modifications, ne peut différer des autres, s'il n'a d'abord été constitué de la même essence. Étant donné que les modifications de l'air sont multiples, multiples aussi et différents sont les êtres animés; ils n'ont ni forme identique, ni même genre de vie, ni même intelligence, par suite de la multiplicité de degrés que comporte le changement. Tous cependant vivent, voient et entendent grâce à la même substance primordiale et tous aussi en dépendent pour le reste de leur intelligence.

6. — Voici quel est le système veineux dans le corps humain : il est deux veines importantes qui, en traversant le ventre, près de l'épine dorsale, se dirigent l'une à droite, l'autre à gauche dans la cuisse voisine et remontent jusqu'à la tête, en passant près des clavicules et en traversant le cou. C'est à partir de ces veines, que les autres veines se répandent à travers tout le corps, de la veine droite dans la partie droite, de la veine gauche dans la partie gauche; deux particulièrement importantes, à proximité de l'épine dorsale, vont jusqu'au cœur; deux

autres, un peu plus haut, traversent la poitrine, sous l'aisselle, et se prolongent dans chacune des mains qui se trouve de leur côté; on appelle l'une veine splénique (de la rate), l'autre, veine hépatique. A leur extrémité, elles se subdivisent; une ramification va jusqu'au pouce, l'autre jusqu'à la paume de la main; à partir de là, d'autres veines, ténues, se ramifient pour se répandre en plusieurs endroits dans le reste de la main et dans les doigts. Des deux grandes veines, d'autres plus ténues, vont du côté droit dans le foie, du côté gauche dans la rate et les reins. Celles qui traversent les cuisses se partagent à l'articulation et se répandent dans la partie supérieure de la cuisse. Leur ramification la plus importante passe à la partie postérieure de la cuisse; elle est visible à l'extérieur et d'un certain diamètre; une autre, d'un diamètre un peu moindre, se trouve à l'intérieur de la cuisse. Puis, après avoir dépassé le genou, ces veines descendent dans les jambes et dans les pieds, jusqu'à la plante, pour aboutir ensuite dans les doigts, de la même façon que les autres veines, dans le haut du corps, vont jusqu'aux mains. Beaucoup d'autres veines secondaires partent des principales et se répandent dans le ventre et dans la région des côtes. Celles qui vont jusqu'à la tête, en traversant le cou, apparaissent, à cet endroit, très distinctement; de chacune d'elles, à l'endroit où elles se terminent, partent beaucoup d'autres veines qui se ramifient dans la tête; celles de la partie droite vont à gauche, celles de la partie gauche, à droite. Leur extrémité se trouve près des oreilles.

Près de la grosse veine, on trouve également, dans la région du cou, de chaque côté, une veine plus petite, à laquelle se réunissent la plupart de celles qui viennent de la tête. Par le cou, elles descendent vers l'intérieur du corps. De chacune d'elles partent, sous l'omoplate, des ramifications qui vont jusqu'aux mains. On distingue également, près des veines splénique et hépatique, d'autres veines moins importantes, qu'on incise quand une maladie existe sous la peau; quand la maladie réside dans le ventre, ce sont les veines splénique et hépatique qu'on ouvre.

D'autres veines encore prennent naissance sur les deux précédentes, sous les mamelles; il en est aussi de moindre dimension qui s'en détachent de chaque côté et traversent la moelle épinière, pour aboutir aux testicules. D'autres courent sous la peau et dans la chair, jusqu'aux

reins et elles aboutissent, chez les hommes dans les testicules, chez les femmes dans la matrice. Les premières veines qui naissent dans l'abdomen sont de dimensions plus grandes, puis elles deviennent moindres jusqu'à ce qu'elles passent de droite à gauche et de gauche à droite. On les appelle veines séminales. Le sang le plus épais est absorbé par les parties charnues; mais quand il passe de là dans les endroits que nous avons dits, il devient léger, chaux, écumeux [99].

7. — Cette substance primordiale existe en soi et par soi; elle est un corps éternel et impérissable; tandis que, pour le reste, il y a tantôt naissance et tantôt mort.

8. — A mon avis, il est clair que cette substance primordiale est grande et puissante et éternelle et immortelle et riche en science.

EXTRAITS DE LA DOXOGRAPHIE DE DIOGÈNE D'APOLLONIE

Aétius, I, 3, 26 (Dox. 289). Diogène estimait que le principe des choses était l'air infini.

II, 1, 1, 3 (Dox. 327). Diogène : des mondes naissent et périssent en nombre infini, dans l'infini, au cours de la révolution totale. 1, 6 (Dox. 328). Diogène et Mélissos : le tout est infini, mais le monde [le nôtre] est fini. 4, 6 (Dox. 331). Anaximandre... Diogène, Leucippe : le monde est périssable.

II, 13, 5, 9 (Dox. 341). Diogène pense que les astres sont poreux, comme la pierre ponce et qu'ils sont des exhalaisons du monde. Ils sont aussi enflammés. En même temps que les astres visibles, il en est d'autres, invisibles, qui opèrent en même temps leur révolution; c'est pour cela qu'on ne leur a pas donné de noms. On voit souvent tomber sur la terre des pierres ressemblant à l'aérolithe tombé à Aegos-Potamos, elles sont semblables à une masse de feu et s'éteignent.

II, 20, 10 (Dox. 349). Le soleil est poreux et les rayons qui proviennent de l'éther pénètrent en lui. 23, 4 (Dox. 353). La lune est une lumière percée de trous.

III, 2, 8 (Dox. 367). Les comètes sont des étoiles. 3, 8 (Dox. 368). Diogène parle du choc du feu sur la nuée humide, qui cause le tonnerre par l'extinction et l'éclair par l'éclatement; il donne aussi comme cause le souffle.

IV, 16, 3 (Dox. 406). Diogène : Les sensations auditives se produisent quand l'air qui est dans la tête est frappé et mis en mouvement par la voix. 15 (Dox. 426). Les enfants, à leur venue au monde, sont dépourvus de la substance de l'âme. Mais aussitôt après la chaleur naturelle attire dans le poumon l'air froid du dehors. 24,

3 (Dox. 436). Si tout le sang qui est répandu dans le corps coule dans les veines et s'il pousse l'air qui s'y trouve enfermé vers la poitrine en haut et le ventre en bas, le sommeil se produit et la température de la poitrine s'élève; si tout l'air quitte les veines, la mort s'ensuit.

Diogène Laërce, I, IX. Voici quelles étaient les théories de Diogène d'Apollonie. Il y a un élément : l'air, des mondes illimités et un vide insondable. Selon qu'il est plus ou moins dense, l'air engendre les mondes. Rien ne naît du néant et rien n'y retourne. La terre est sphérique, placée au centre du monde. Elle a pris sa masse au cercle de chaleur qui l'environne et sa solidité au froid.

CHAPITRE IX

L'ÉCOLE D'ABDÈRE [100]. DÉMOCRITE

L'atomisme marque une date capitale dans l'histoire de la pensée humaine. C'est un essai prématuré, mais très cohérent, pour chercher l'explication des phénomènes physiques et psychologiques dans les causes purement mécaniques. L'école d'Abdère devait prolonger longtemps les échos de son enseignement et, si le Moyen Age préféra naturellement d'autres systèmes philosophiques, l'atomisme, précisé et modifié, revécut au XIXe siècle.

Les fondateurs de l'atomisme sont Leucippe et Démocrite, « deux doubles », dit Nietzsche. Quelques-uns, comme Épicure, nient l'existence de Leucippe. Aussi est-il difficile de faire le départ entre ce qui, dans la doctrine, appartient en propre à Démocrite et ce qui lui vient de Leucippe.

Les certitudes manquent sur la vie de Démocrite. On sait qu'il était originaire d'Abdère, une des colonies ioniennes où les cultures asiatiques se trouvaient en contact avec la culture grecque. Les dates de sa naissance et de sa mort varient entre 500 et 457, pour les premières, entre 404 et 359 pour les secondes. On lui accordait une vie extrêmement longue, de cent quatre à cent neuf ans. Ce qui est certain, c'est qu'il fut contemporain de Socrate et de Protagoras; son activité philosophique paraît commencer vers 428.

« Démocrite d'Abdère, fils de Damasippos, s'était entretenu avec de nombreux gymnosophistes aux Indes et avec les prêtres en Égypte, ainsi qu'avec les astrologues et les mages à Babylone », déclare Hippolyte. Il aurait donc fait des voyages considérables [101]. Il connut aussi la ruine matérielle. Revenu pauvre et misérable, il fut réduit, dit-on, à vivre des aumônes de son frère. Souvent on le représente retiré dans une farouche solitude; ses biographes affirment

qu'il riait de tout [102]. Mais par un juste, quoique tardif retour des choses, on lui accorda après sa mort les honneurs qu'on lui avait refusés pendant la vie.

Ce sont là, sans doute, exagérations de biographes complaisants. D'autre part, si l'on en croit Diogène Laërce, son activité intellectuelle aurait été considérable, digne d'un esprit véritablement encyclopédique.

Pour en finir avec l'homme, Nietzsche voit en Démocrite le premier penseur rationaliste, celui qui a exclu, avec une rigueur inconnue jusque-là, tout élément mythique de sa pensée; il le définit : une belle nature grecque, pareil à une statue, froid en apparence, mais plein d'un feu secret. Ce feu viendrait de la conviction, fréquente chez les matérialistes, d'avoir triomphé à jamais des vaines craintes et des superstitions. En somme, il avait trouvé son havre dans la raison. Son enthousiasme, comme celui de son successeur latin Lucrèce, proviendrait de sa confiance dans les certitudes morales qu'il affirmait et qui affranchissaient l'homme de toute terreur inspirée par les dieux.

Si la personnalité de Démocrite nous échappe en partie, il n'est pas impossible, surtout à l'aide de la doxographie fort importante qui le concerne, de se faire une idée nette de son système, de ses sources, de sa cosmologie, de ses conceptions sur les êtres animés, enfin de ses idées morales.

Maintes fois, on a indiqué que l'origine de la pensée démocritéenne se trouvait dans l'Éléatisme. L'atomisme sort d'une méditation sur la doctrine de l'Être élaborée par les Éléates, mais les conclusions qu'il en tire seront tout autres. Pour Parménide, on l'a vu, il n'existe rien d'autre que l'Être; celui-ci est inengendré, éternellement présent, de nature parfaitement homogène, sans vide ni discontinuité. Il est fini et parfait, exclut tout mouvement et tout devenir et ressemble à la masse d'une sphère indivisible.

Démocrite crut qu'il lui fallait maintenir et justifier le mouvement et la réalité du devenir, si radicalement niés par l'Éléatisme. Aussi, tout en admettant la plénitude parfaite de l'être, qu'il appellera l'*atome*, admet-il que, puisqu'il y a mouvement, il doit exister un espace vide, ce qui revient à dire que le non-être est aussi réel que l'être. L'Être unique de Parménide, sorte d'immense atome, se trouve donc partagé entre une infinité d'atomes dont chacun répète, à une échelle infinitésimale, l'Un de Parménide. En somme la réalité se compose de quelque chose (δέν) et du « non quelque chose » (ουδέν), des atomes et du vide.

Les atomes, indivisibles, insécables, en nombre infini, ne possèdent aucune diversité qualitative. Mais ils diffèrent par la *forme* (ῥυσμός), aussi les appelle-t-on formes (ἰδέαι), par l'*ordre* (διαθιγή ou διαθήκη), par la *position* (τροπή) et individuellement par la grandeur. Ces différences sont quantitatives, géométriques. Sur la question de savoir si Démocrite leur a attribué la pesanteur, les historiens de la philosophie ne s'accordent pas. Zeller se prononce pour l'affirmative. M. Robin en doute et estime qu'en attribuant à l'atome une qualité physique : la plénitude absolue (ναστότης), la solidité indissoluble (στερρότης), l'École d'Abdère n'est pas allée jusqu'au bout dans son explication quantitative et géométrique de la nature.

Les mouvements qui réunissent les atomes ou les séparent sont purement mécaniques. Il en résulte que les atomes et le vide sont éternels et que le mouvement a toujours existé. Par la combinaison des atomes en nombre infini, dans l'infini du vide, des mondes innombrables se forment qui présenteront la plus grande variété quant à la forme et à la grandeur. Ils peuvent devenir plus grands ou plus petits et enfin périr. M. Robin exprime très heureusement les mouvements des atomes quand il écrit : « Ce que les penseurs imbus de dynamisme, comme Aristote, appellent nature génératrice et créatrice, la physis, c'est l'éclaboussement en tous sens (περιπάλαξις) des atomes. Or ces trajectoires ne peuvent manquer de se croiser (concursus, συγκατατρέχειν), de sorte qu'il se produit des effleurements (ἐπίψαυσις) ou des secousses (παλμός) avec des rebondissements (ἀποπάλλεσθαι), des coups et des entrechocs mutuels (πληγή, συγκρούεσθαι), et aussi des entrelacements et des formations d'amas (συμπλοκή, ἀθροίζεσθαι). Ainsi, au mouvement libre se substitue le mouvement réciproque et communiqué.

« Des amas plus ou moins considérables étant ainsi constitués, certains atomes, peut-être par une sorte de frottement latéral des amas, prennent un mouvement circulaire et forment un tourbillon (δῖνος) : à l'équilibre (ἰσορροπία) primitif succède une sorte de triage (διάκρισις) qui, mécaniquement, réunit les atomes semblables par la grandeur et la figure, expulse (ἔκθλιψις) ceux qui ne sont pas dans ce cas et fixe enfin certains assemblages. »

On trouvera, dans la doxographie, des précisions sur la manière dont s'est formé le monde. Quand une masse d'atomes s'est constituée, elle tourbillonne par l'effet de mouvements contraires. Les corps poussés vers le haut

forment le ciel, le feu et l'air; les substances les plus lourdes ont formé la terre. Les astres sont constitués par une partie des masses célestes agglomérées qui, d'abord humides et molles, se desséchèrent peu à peu et prirent feu par la rapidité du mouvement. La terre, produit de la condensation, s'est établie au centre du monde, en raison même de sa densité. Les atomistes se la représentent comme un cylindre plat que sa largeur maintient suspendue au-dessus de l'air.

Que cette explication soit pauvre et explique insuffisamment les faits, on ne saurait s'en étonner; si, en effet, l'écart est grand entre la théorie atomistique et la représentation que nous pouvons avoir du monde, cette faiblesse dans la doctrine est imputable moins aux principes eux-mêmes qu'au caractère limité des instruments mathématiques et à l'absence, du temps de Démocrite, d'instruments d'observation.

Cependant, le système montre une indéniable rigueur logique. Démocrite, suivant l'expression de Nietzsche, voulait « se sentir dans le monde comme dans une chambre claire ». Son explication par les atomes et le mouvement, il l'utilise également pour le monde organique et la pensée humaine. En voici les points essentiels : il faisait sortir l'homme et les animaux du limon de la terre. Il évite, le plus possible, dans les questions touchant aux sciences naturelles de recourir au finalisme. L'essence de l'âme qui est formée de la substance la plus mobile, d'atomes subtils, lisses et ronds, consiste dans la force vivifiante et motrice. L'âme produit le mouvement des êtres vivants. La pensée elle aussi est mouvement. C'est la respiration qui amène constamment dans le corps une nouvelle matière ignée et psychique pour remplacer les atomes disparus. Ainsi définie, l'âme est la partie essentielle du corps, mais uniquement parce qu'elle se trouve être le corps le plus parfait. Toujours conséquent avec lui-même, Démocrite imagine, répandue à travers le monde, une âme, élément chaud et psychique, ce qu'il appelle le divin. Ce divin ne saurait être une essence personnelle : c'est une simple matière plus subtile, composée d'atomes ignés.

La sensation se trouve ramenée aux changements que les impressions extérieures produisent en nous [103]. L'Abdéritain réduit toutes les sensations à un contact et tous les sens à une des variétés du toucher. Toutefois ce contact n'est pas immédiat; il a lieu par l'intermédiaire des sensations. Aussi l'éloignement des objets rend-il la sensation

plus ou moins nette, plus ou moins digne de créance. Il importe, par conséquent, de se méfier du témoignage des sens.

Faut-il ranger Démocrite parmi les sceptiques sous prétexte qu'il contestait la vérité de ce que les sens nous enseignent ? Nullement. L'atomisme, comme l'a bien dit Brochard, est un dogmatisme. Démocrite n'est sceptique qu'à l'égard des données sensibles; nous disposons d'un mode de connaissance plus certain : la raison. Il oppose même la connaissance légitime (γνησίη) à la connaissance obscure du sens (σκοτίη). Et à son sujet ne peut-on citer la phrase de Sextus Empiricus : « Il ne suffit pas, pour être sceptique, de parler quelquefois comme un sceptique; on cesse de l'être dès qu'on prononce une affirmation dogmatique » ?

Démocrite a formulé un certain nombre de préceptes moraux, qu'il n'a pas réunis en un système cohérent. Faut-il voir un lien entre sa morale et ses conceptions physiques ? Zeller ne le pense pas. Nietzsche, au contraire, apercevait dans la morale de Démocrite la clef de sa physique; c'est peut-être songer un peu trop à ses continuateurs, à Épicure, à Lucrèce, pour qui il importe avant tout d'assurer la paix de l'âme; dans ce cas, la physique n'est effectivement que le soutien de l'éthique.

Il faut convenir que la morale de Démocrite, nettement conservatrice dans son ensemble, ne dépasse guère le niveau atteint par les esprits cultivés de son époque [104]. On y relève les traces d'une grande expérience, une fine observation et quelques traits plus personnels. La perfection consiste pour l'homme à se réjouir le plus possible et à s'affliger le moins qu'il se peut; mais il ne s'ensuit pas qu'on doive rechercher les jouissances sans distinction. Tout est prétexte à conseils de prudence et de modération. L'art d'être heureux ne réside-t-il pas dans le contentement de ce qu'on a, dans la limitation imposée aux désirs, au besoin dans la victoire sur soi-même ?

Démocrite n'a rien d'un novateur en politique; il recommande de pratiquer la concorde et d'obéir aux lois. Sur tous ces points, il est d'accord avec l'élite de son temps. Il fait preuve d'originalité, quand il exprime ses idées sur le mariage et les enfants; il est nettement misogyne, parce que l'homme dans l'amour perd le contrôle de lui-même. Quant aux enfants, dit-il, mieux vaut en adopter qu'en procréer soi-même.

Esprit conciliant, en dépit de certaines apparences, il ne

rejette pas entièrement l'opinion populaire sur les dieux. Il admettait qu'il existe dans l'air certains êtres qui, semblables aux hommes par la forme, leur sont supérieurs par la taille. Les émanations et les images qui se dégagent de ces êtres se répandent à une grande distance et viennent frapper la vue et l'ouïe des hommes. Pourtant, ils ne sont ni divins, ni immortels. Ils sont rabaissés au rang de daimones.

De même sur la question des songes prophétiques et de l'inspection des entrailles, il respecte les croyances populaires.

On sait qu'Épicure (341-271) adopta, en la modifiant quelque peu, la doctrine de Démocrite. Il y introduisit en particulier la pesanteur des atomes et leur déclinaison. Surtout il met au premier plan la morale, bien plus que ne le faisait Démocrite. Lucrèce dans son *De Natura rerum* exposera avec une magnifique conviction les théories atomistes.

BIBLIOGRAPHIE

P. Natorp : *Die Ethik des Democritos*, Marburg, 1893.

P. Nizan : *Les Matérialistes de l'Antiquité* (Démocrite, Épicure, Lucrèce). Paris, 1936.

A. Ernout : *Lucrèce* (textes et commentaires). Collection Guillaume Budé.

FRAGMENT DE LEUCIPPE

De l'esprit (περὶ νοῦ).

Rien ne se produit vainement, mais tout se produit à partir d'une raison et en vertu d'une nécessité.

FRAGMENTS DE DÉMOCRITE

I-II. *Éthique.*

1 *b.* — *Tritogéneia* [105].

2. — La réflexion procure trois avantages : bien penser, bien parler et bien agir.

2 *c.* — *De la Tranquillité de l'âme.*

3. — Il faut que celui qui se propose la tranquillité de l'âme ne se charge que de peu d'affaires, aussi bien à titre de particulier qu'à titre de citoyen; il ne doit rien entreprendre qui dépasse ses forces et sa nature; il doit se tenir sur ses gardes, afin de pouvoir négliger la fortune, même quand elle lui est hostile ou qu'elle semble l'entraîner irrésistiblement; enfin, il ne doit s'attacher qu'à ce qui ne dépasse pas ses forces; la charge que soutiennent nos épaules doit être moins lourde que facile à porter.

4. — Le plaisir et la douleur constituent la limite de ce qui est utile ou non.

III-IV. *Physique* [106].

5 *i.* — *Sur les différentes formes des atomes.*

6. — Il faut que, d'après cette règle, l'homme sache qu'il est loin de la vérité.

7. — Mes paroles montrent donc qu'il n'y a rien de véritable, mais que l'opinion de tous fait l'opinion de chacun.

8. — Et pourtant on verra bien nettement qu'il est embarrassant de savoir ce qu'est véritablement chaque chose.

8 *b*. — *Preuves.*

9. — De la réalité nous ne saisissons rien d'absolument vrai, mais seulement ce qui arrive fortuitement, conformément aux dispositions momentanées de notre corps et aux influences qui nous atteignent ou nous heurtent.

10. — Nous ne saisissons pas véritablement ce que chaque chose est ou n'est pas; nous l'avons souvent montré.

10 *b*. — *Sur la logique.*

11. — Il y a deux formes de connaissance : l'une véritable, l'autre obscure. A la connaissance obscure appartiennent : la vue, l'ouïe, l'odeur, le goût, le toucher. La véritable connaissance est toute différente. Quand la première se révèle incapable de voir le plus petit, ou d'entendre, ou de sentir, ou de goûter, ou de toucher et qu'il faut pousser ses recherches sur ce qui est plus difficilement perceptible à cause de sa finesse, alors intervient la connaissance véritable qui, elle, possède un moyen de connaître plus fin.

X-XI. *Sur les Arts.*

16 *a*. — *Sur la poésie.*

18. — Tout ce qu'un poète écrit d'enthousiasme et inspiré par le souffle divin est supérieurement beau.

20 *a*. — *Sur Homère.*

21. — Homère, qui avait reçu une nature divine, a construit un magnifique édifice de récits variés.

FRAGMENTS AUTHENTIQUES D'ŒUVRES INDÉTERMINÉES

30. — Quelques-uns, parmi les doctes, lèvent les mains vers ce que nous, Hellènes, nous appelons l'air, en

disant : « Sur tout, Zeus délibère en lui-même, il sait, donne et retire tout et il règne sur tout. »

31. — La médecine soigne les maux du corps, la sagesse supprime les maux de l'âme.

32. — L'acte sexuel est une courte apoplexie : l'homme sort de l'homme, s'en détache et s'en sépare comme sous l'effet d'un coup.

33. — La nature et l'éducation sont proches l'une de l'autre. Car l'éducation transforme l'homme, mais par cette transformation, elle lui crée une seconde nature.

PENSÉES [107]

35. — Si on prête attention à mes paroles et si on les comprend, on agira bien souvent à la manière d'un honnête homme et on évitera beaucoup de mauvaises actions.

37. — Rechercher les biens de l'âme, c'est rechercher des biens divins; se contenter des biens du corps, c'est se contenter de biens humains.

38. — Le devoir, c'est de retenir l'homme injuste; à tout le moins de ne pas s'associer à son injustice.

39. — On doit être homme de bien ou imiter les gens de bien.

40. — Ce ne sont pas les forces physiques ni les richesses qui rendent heureux, mais la droiture et la prudence.

41. — Évite les fautes, non par peur, mais par sentiment du devoir.

42. — Belle attitude que penser droit dans le malheur!

43. — Regretter ses actes honteux, c'est sauver sa vie.

45. — Celui qui commet l'injustice est plus malheureux que celui qui la subit.

46. — C'est magnanimité que supporter avec calme le manque de tact.

47. — Céder à la loi, à l'autorité et à plus sage que soi, c'est avoir le sens de ses devoirs.

48. — Du blâme des méchants l'honnête homme n'a cure.

49. — Il est pénible d'être commandé par un homme qui ne vous vaut pas.

50. — Celui que dominent absolument les richesses ne saurait être homme de bien.

51. — Pour persuader, souvent la parole a plus de poids que l'or.

52. — C'est perdre son temps que de vouloir amener à la raison quiconque s'imagine seulement être doué de raison.

53. — Beaucoup de gens, sans avoir appris ce qui est raisonnable, vivent néanmoins selon la raison.

53 *a.* — Beaucoup de gens, tout en agissant très honteusement, parlent très raisonnablement.

54. — C'est par le malheur que les foules deviennent sages.

55. — Il faut mettre tout son zèle, non pas à parler, mais à agir et à se comporter selon la vertu.

56. — Pour connaître le bien et s'efforcer de l'atteindre, il faut un don de nature.

57. — Les bonnes qualités du bétail se montrent dans la vigueur du corps; celles de l'homme dans l'excellence du caractère.

58. — Les espérances de ceux qui raisonnent juste sont réalisables; celles des insensés ne le sont pas.

59. — On ne peut atteindre ni à l'art ni à la sagesse si l'on ne s'est pas adonné à leur étude.

60. — Mieux vaut blâmer ses propres fautes que celles d'autrui.

61. — Avoir un caractère bien équilibré, c'est aussi mener une vie bien réglée.

62. — Ne pas commettre l'injustice, c'est bien, mais insuffisant; il faut encore ne pas vouloir la commettre.

63. — Il est beau de louer les belles actions; car approuver les vilaines, c'est le fait d'un rusé et d'un trompeur.

64. — Bien des gens farcis de connaissances n'ont aucune raison.

65. — Beaucoup de réflexion et non beaucoup de connaissances, voilà à quoi il faut tendre.

66. — Mieux vaut réfléchir avant d'agir que regretter après avoir agi.

67. — Ne te fie pas à tout le monde, mais à ceux-là seulement que tu as mis à l'épreuve. Dans le premier cas, c'est pure simplicité; dans le second, sagesse.

68. — L'homme sur lequel on peut compter, ou non, se manifeste non seulement par ses actes, mais par ses intentions.

69. — Pour tous les hommes, le bien et le vrai sont semblables; l'agréable varie avec les individus.

70. — Désirer avec excès, c'est agir en enfant, non en homme.

71. — Des plaisirs intempestifs provoquent le dégoût.

72. — Désirer violemment une chose, c'est rendre son âme aveugle pour le reste [108].

73. — Le désir se justifie quand il poursuit sans excès ce qui est beau.

74. — Refuse tout agrément qui ne comporte aucune utilité.

75. — Pour les gens dépourvus de raison, mieux vaut être commandé que commander.

76. — Ce qui instruit les sots, ce n'est pas la parole, mais le malheur.

77. — Réputation et richesse sans intelligence : autant de biens peu sûrs.

78. — Acquérir des biens n'est pas inutile; mais les acquérir injustement, c'est la pire des choses.

79. — Il est mauvais d'imiter les méchants et de ne pas imiter les bons; que dis-je ? de ne pas même vouloir les imiter.

80. — C'est une honte que de se donner beaucoup de mal pour les affaires d'autrui et de négliger les siennes.

81. — L'hésitation perpétuelle nous empêche de mener à bien nos entreprises.

82. — Trompeurs et hypocrites sont ceux qui font tout en paroles et, en fait, rien.

83. — L'ignorance du mieux nous fait commettre des fautes.

84. — Celui qui agit honteusement doit d'abord avoir honte de lui-même.

85. — Contredire et bavarder sans répit, c'est se montrer naturellement incapable d'apprendre ce qu'il faut.

86. — C'est une sorte d'avidité que de parler de tout sans vouloir rien écouter.

87. — Il faut se garder du méchant, de peur qu'il ne saisisse l'occasion de nuire.

88. — L'envieux se fait tort à lui-même, comme à un ennemi.

89. — Notre ennemi n'est pas celui qui nous fait subir une injustice, mais celui qui le fait avec intention.

90. — La haine entre parents est beaucoup plus redoutable qu'entre étrangers.

91. — Ne te montre pas soupçonneux envers tout le monde, mais prudent et ferme.

92. — Il ne faut accepter des bienfaits qu'avec l'intention d'en rendre de plus grands.

93. — Quand tu accordes un bienfait, veille que celui qui le reçoit ne soit pas perfide et ne te paie pas d'ingratitude.

94. — De petits services accordés au moment opportun sont les plus précieux aux yeux de ceux qui en bénéficient.

95. — Les marques d'honneur font grand effet sur les gens raisonnables qui ont conscience de l'honneur ainsi accordé.

96. — L'homme bienfaisant n'est pas celui qui regarde s'il sera payé de retour, mais celui qui se détermine à bien faire de son propre mouvement.

97. — Bien des gens qui paraissaient être nos amis ne le sont pas en réalité; le contraire est vrai aussi.

98. — L'amitié d'un seul homme raisonnable vaut mieux que celle de tous les gens déraisonnables ensemble.

99. — Il ne vaut pas la peine de vivre, si l'on n'a pas un bon ami.

100. — Quiconque voit des amis éprouvés ne pas demeurer longtemps à ses côtés a un caractère difficile.

101. — Bien des gens se détournent de leurs amis,

quand ces derniers tombent de l'abondance dans la pauvreté.

102. — En tout la juste mesure est belle; l'excès et le défaut me déplaisent.

103. — N'aimer personne c'est, à mon avis, n'être aimé par personne.

104. — Plein d'agrément est le vieillard qui sait à la fois plaisanter et parler sérieusement.

105. — La beauté du corps est un avantage digne des animaux, si l'intelligence ne la relève.

106. — Trouver un ami dans le bonheur, c'est facile; mais dans le malheur, c'est extrêmement difficile.

107. — Tous nos parents ne sont pas nos amis, mais ceux-là seuls qui ont avec nous une communauté d'intérêts.

107 *a*. — Puisque nous sommes des hommes, il convient non pas de rire des malheurs de l'humanité, mais de les déplorer.

108. — Quand on cherche le bien, on ne l'atteint qu'avec peine, mais le mal nous atteint, même quand nous ne le cherchons pas.

109. — Ceux qui aiment à blâmer sont, par nature, peu propres à l'amitié.

110. — Que la femme n'exerce pas sa langue, ce serait terrible.

111. — Être commandé par une femme serait pour un homme la pire des offenses.

112. — Se représenter toujours quelque chose de beau, telle est la vocation d'une intelligence inspirée par les dieux.

113. — Louer les gens déraisonnables, c'est leur faire grandement tort.

114. — Mieux vaut être loué par autrui que se louer soi-même.

115. — Si tu ne reconnais pas le bien-fondé des louanges que tu reçois, prends-les pour des flatteries.

116. — Je suis venu à Athènes; nul ne m'y connaissait.

117. — En réalité nous ne savons rien, car la vérité est au fond de l'abîme.

118. — Démocrite disait qu'il aimerait mieux trouver une seule explication par les causes (αἰτιολογίαν) que posséder le royaume de Perse.

119. — Les hommes se sont fait de la fortune une représentation qui n'est qu'une mauvaise raison pour justifier leur imprudence. Car ce n'est que par extraordinaire que la fortune contrarie la prudence; la plupart du temps, dans la vie, la perspicacité et l'intelligence nous mettent dans le droit chemin.

124. — Un homme sera comme tous les hommes et tous comme un seul homme.

125. — *Démocrite, exprimant sa méfiance contre les impressions des sens dans cette phrase :* La couleur n'existe que par convention; de même le doux, de même l'amer, *suppose que les sens ripostent à la raison :* Pauvre raison, qui prends chez nous tes arguments et t'en sers pour nous calomnier. Ta victoire est ton échec!

127. — Les hommes éprouvent à se gratter le même plaisir qu'à faire l'amour.

144. — *La musique est un art jeune ;* ce n'est pas la nécessité qui l'a fait naître, mais le luxe déjà existant.

145. — La parole est l'ombre de l'action.

146. — L'*esprit*, habitué à tirer de lui-même ses plaisirs...

147. — Les porcs se vautrent dans le fumier.

148. — Dans le ventre maternel, se forme d'abord le nombril qui est une sorte de mouillage contre le ressac et les courses vagabondes, sorte d'amarre ou de tige grimpante pour le fruit qui naît et mûrira.

149. — Si tu jettes un regard à l'intérieur de toi-même, tu y trouveras une resserre et un trésor de toutes espèces de passions nuisibles.

151. — Dans le poisson ordinaire, il n'y a pas d'arêtes.

152. — Pas d'éclair envoyé par Zeus pour garder l'éther éclatant.

153. — Il est déshonorant de vouloir complaire à ses voisins.

154. — Nous ne sommes, sur les points importants, que les élèves des autres êtres vivants; ainsi nous imitons l'araignée pour tisser et repriser, l'hirondelle quand nous

bâtissons, les oiseaux — le cygne et le rossignol — quand nous chantons.

155. — Si un cône est coupé parallèlement à la base par un plan, comment faut-il se représenter les surfaces qui en résultent ? Egales ou inégales ? Si elles sont inégales, elles rendront le cône irrégulier, car il présentera des rentrants et des saillants en forme d'escaliers. Si, au contraire, elles sont égales, les sections seront égales elles aussi et le cône aura l'apparence d'un cylindre, dans la mesure où il sera composé de cercles égaux, et non inégaux, ce qui est surprenant.

156. — Le rien existe aussi bien que le « quelque chose ».

157. — La science politique de ces hommes *(Parménide, Mélissos)* étant, de l'avis de Démocrite, considérable, il importait de l'étudier et de consacrer tous ses efforts à une activité dont les hommes retirent de grands et éclatants avantages.

158. — Les hommes qui, chaque jour, ont de nouvelles pensées...

159. — Si le corps intentait à l'âme un procès, pour toutes les souffrances et les mauvais traitements qu'il a subis de son fait, et si Démocrite était appelé à se prononcer sur l'accusation, il condamnerait l'âme volontiers : n'a-t-elle pas ruiné le corps par ses négligences ? Ne l'a-t-elle pas affaibli par ses enivrements ? Ne l'a-t-elle pas corrompu et déchiré par les voluptés ? De même, quand un instrument ou un outil est en mauvais état, on rend responsable celui qui le manie ou l'utilise sans ménagement.

160. — Mal vivre, en ne montrant ni raison, ni modération, ni respect des choses sacrées, ce n'est pas exactement mal vivre, mais mourir à petit feu.

161. — Jusqu'à l'époque de Démocrite, on disait souvent à propos des éclipses (de lune ou de soleil), qu'il s'agissait de destructions [109].

162. — Au lieu de cylindre, Démocrite disait : rouleau.

164. — Tous les êtres vivants s'associent avec ceux de leur espèce : les pigeons avec les pigeons, les grues avec les grues et ainsi des autres. Il en va ainsi des choses inertes, comme on peut le constater quand on crible les semences ou pour les roches soumises au res-

sac. En effet, en raison du tourbillon provoqué par le crible, les lentilles se séparent et viennent se joindre aux lentilles, les grains d'orge aux grains d'orge, les grains de blé aux grains de blé. Dans l'autre cas, en raison du mouvement des flots, les pierres allongées sont roulées au même endroit que les pierres allongées, les rondes avec les rondes, comme si la ressemblance qui se trouve en ces objets avait quelque pouvoir de les rassembler.

165. — Voici ce que je dis sur le tout... L'homme est ce que nous savons tous.

166. — Démocrite disait que certaines images atteignent l'homme et qu'elles ont tantôt un bon, tantôt un mauvais effet. Ainsi souhaitait-il de trouver des images annonciatrices de bonheur.

167. — Un tourbillon (δῖνος) du toutes sortes de formes (ἰδέων = atomes) s'est séparé du tout.

168. — *Les disciples de Démocrite* appelaient les atomes : la nature. Dans le vide, ils sont projetés dans toutes les directions.

169. — Ne cherche pas à tout savoir, si tu ne veux tout ignorer.

170. — Le bonheur et le malheur se trouvent dans l'âme.

171. — Le bonheur ne consiste pas dans la possession de troupeaux et de l'or. C'est l'âme qui est le siège de la béatitude.

172. — Les mêmes causes qui nous procurent des biens peuvent également nous causer des maux, tout en nous offrant le moyen de les éviter. Par exemple, l'eau profonde nous est fort utile, mais elle peut aussi nous être nuisible, car nous risquons de nous y asphyxier. Pour parer à ce danger on a trouvé un moyen : apprendre à nager.

173. — Pour l'homme, les maux naissent des biens, quand on ne sait ni administrer ceux-ci ni les supporter convenablement. Cependant, il n'est pas juste de les ranger parmi les maux, ce sont effectivement des biens; et on peut, si on le veut, utiliser le bien pour se défendre du mal.

174. — L'homme courageux se sent poussé à accomplir des actes justes et conformes aux lois; il ne connaît

que joie, le jour comme la nuit; il est plein de force et libre de tout souci. Mais à celui qui ne fait pas cas de la justice et ne remplit pas ses devoirs, tout est sujet de désagrément, quand il se rappelle le passé; il est plein de crainte et se tourmente lui-même.

175. — Les dieux accordent aux hommes, maintenant comme jadis, tous les biens. Il n'est que ce qui est mauvais, dangereux et nuisible qu'ils leur refusent. Mais les hommes, d'eux-mêmes, s'y précipitent, en raison de l'aveuglement de leur esprit et de leur folie.

176. — La fortune est magnanime, mais peu sûre; le caractère en revanche ne relève que de lui-même. Aussi les résultats auxquels parvient ce dernier, moindres mais assurés, l'emportent-ils sur les promesses plus vastes de l'espérance.

177. — Aucune noble parole n'efface une mauvaise action, mais jamais une belle action n'est ternie par une calomnie.

178. — Le pis qu'on puisse apprendre aux enfants, c'est la frivolité; elle provoque les plaisirs qui développent la perversité.

179. — Si les enfants se laissent entraîner vers tout autre chose que le travail, ils n'apprendront ni la lecture, ni la musique, ni le sport, ni le sentiment de l'honneur, qui est la principale condition de la valeur. C'est par ces moyens que naît d'ordinaire et principalement le sentiment de l'honneur.

180. — L'éducation est pour les gens heureux une parure, pour les malheureux un refuge.

181. — Plus foncièrement disposé à la vertu paraîtra l'homme qui obéit aux encouragements et aux suggestions de la raison que celui qui est mené par la loi et la contrainte. En effet, celui qui n'est détourné de mal faire que par la loi profitera du secret pour agir mal, tandis que celui qui est conduit par la persuasion à accomplir son devoir, selon toute vraisemblance, se conduira bien, hors de la vue comme sous les regards d'autrui. Ainsi tout homme vertueux, du fait de sa compréhension et de sa conscience, se montre-t-il à la fois courageux et plein de franchise.

182. — L'étude ne vient à bout qu'avec des difficultés des nobles entreprises; celles qui ne le sont pas mûrissent

d'elles-mêmes et n'exigent aucune peine. Car, par elles-mêmes et contre sa volonté, elles forcent souvent un homme de nature faible à se montrer malhonnête.

183. — On peut constater de la sagesse chez les jeunes gens et chez les vieillards de la déraison; car ce n'est pas l'âge qui nous rend sages, mais une éducation appropriée et la nature.

184. — La fréquentation assidue des méchants accroît notre propension au vice.

185. — Les espoirs des hommes instruits valent mieux que la richesse des ignorants.

186. — L'accord dans les pensées engendre l'amitié.

187. — Pour l'homme, il convient de faire plus grand cas de l'âme que du corps. Car l'excellence de l'âme corrige la faiblesse du corps, mais la force corporelle, sans la raison, est absolument incapable d'améliorer l'âme.

188. — Les limites de ce qui est utile ou non sont le plaisir et le déplaisir.

189. — Le meilleur pour l'homme est de vivre avec le maximum de joie et le minimum de tristesse. Or, ce n'est pas impossible, si l'on ne place pas le plaisir dans les choses périssables.

190. — Il faut éviter même de faire mention de nos mauvaises actions.

191. — Pour l'homme, la tranquillité de l'âme provient de la modération dans le plaisir et de la mesure dans le genre de vie. L'insuffisance et l'excès provoquent d'ordinaire des changements fâcheux et causent à l'âme de grands troubles. Les âmes qui se trouvent agitées par ces brusques changements perdent leur équilibre et leur tranquillité. Il faut donc appliquer son esprit à ce qui est possible et se contenter du présent, ne tenir que peu de compte de ce qu'on envie et admire, ne pas y revenir sans cesse. On doit au contraire avoir sous les yeux la vie des malheureux, songer à leurs criantes misères; ainsi notre état présent et notre situation de fortune nous paraîtront importants et enviables et, en cessant désormais de désirer davantage, nous ne serons plus exposés à nous tourmenter l'esprit. Quiconque en effet admire les riches et ceux que les autres jugent heureux et dont la pensée ne les quitte à aucun moment,

se voit sans cesse contraint à imaginer de nouveaux moyens et à faire de nouvelles tentatives, poussé par le désir d'agir contre les prescriptions des lois. Aussi faut-il éviter de désirer ce qui ne nous appartient pas, nous contenter de ce que nous possédons, en comparant notre vie à celle des plus misérables et nous juger heureux en songeant à ce qu'ils souffrent. De la sorte nous nous estimerons plus heureux qu'eux et nous le serons effectivement. En adoptant cette manière de voir, on vivra plus tranquillement et pas mal de calamités nous seront épargnées : l'envie, la jalousie et la haine.

192. — Il est facile de louer, comme de blâmer, à contretemps; mais dans l'un et l'autre cas, c'est montrer un mauvais caractère.

193. — La prudence consiste à se garder de l'offense qui nous menace, l'insensibilité à ne pas se venger de l'offense subie.

194. — Les grandes joies proviennent de la contemplation des belles œuvres.

195. — Les statues, qui sont harmonieuses et qui nous invitent par leur beauté à les contempler, manquent de cœur.

196. — L'oubli de nos propres fautes fait naître en nous la témérité.

197. — Les sots se tournent vers les avantages de la fortune; ceux qui les connaissent vers les avantages de la sagesse.

198. — *Bien plus sensé que l'homme est l'animal* qui, ressentant un besoin, sait ce dont il a besoin. L'homme, dans le même cas, ne le sait pas.

199. — Les sots, tout en faisant semblant de détester la vie, veulent vivre par crainte de la mort.

200. — Les sots vivent sans tirer de la vie aucune joie.

201. — Les sots désirent vivre longtemps, sans tirer de cette longue vie aucun plaisir.

202. — Les sots désirent ce qui est hors de leur portée; mais ce qu'ils ont sous la main, bien que plus avantageux que ce qui leur échappe, ils le laissent perdre.

203. — Les hommes, tout en fuyant la mort, se lancent à sa poursuite.

204. — Les sots, dans tout le cours de leur vie, ne contentent personne.

205. — Les sots souhaitent vivre, car ils craignent la mort, au lieu de craindre la vieillesse.

206. — Les sots, tout en craignant la mort, souhaitent vieillir.

207. — Il ne faut pas aspirer à tout plaisir, quel qu'il soit, mais à celui qui est lié au beau.

208. — La maîtrise de soi-même chez le père est le plus puissant exemple pour les enfants.

209. — Qui se contente de peu de nourriture ne trouve jamais la nuit courte.

210. — Le sort met à notre disposition une table bien garnie, la tempérance une table qui suffit à nos besoins.

211. — La tempérance augmente la jouissance et accroît le plaisir.

212. — Dormir pendant le jour, c'est manifester un trouble du corps ou un tourment de l'âme ou encore de la paresse ou un manque d'éducation.

213. — Le courage atténue les coups du destin.

214. — Le courageux n'est pas celui-là seulement qui triomphe de ses ennemis, mais celui qui triomphe de ses désirs. Quelques-uns se rendent maîtres des villes, mais se rendent esclaves des femmes.

215. — L'avantage de la justice réside dans l'assurance et l'intrépidité de la pensée; l'injustice a pour résultat final de nous faire redouter le malheur à venir.

216. — La sagesse qui ne se laisse pas déconcerter est du plus haut prix; elle mérite les plus grands honneurs.

217. — Seuls sont aimés des dieux ceux qui ont en haine l'injustice.

218. — La richesse acquise au prix de la méchanceté nous déshonore d'autant plus manifestement.

219. — Quand notre appétit de richesses est insatiable, il est beaucoup plus redoutable que l'extrême pauvreté. Car plus il est vif, plus violents sont les désirs que nous ressentons.

220. — Un profit injuste est un coup porté à notre vertu.

221. — L'espoir d'un gain injuste est le commencement de notre perte.

222. — Amasser des richesses excessives pour ses enfants, c'est donner un prétexte à sa propre cupidité, en mettant à nu son caractère.

223. — Ce que le corps réclame, nous l'avons tous sous la main, sans peine ni souffrance. Quant à ce qui exige de la peine et de la souffrance et à ce qui attriste la vie, ce n'est pas le corps qui le désire, mais la perversité de notre esprit.

224. — Désirer plus que nous n'avons, c'est perdre ce qui se trouve à notre disposition et faire comme le chien d'Ésope.

225. — Notre devoir, c'est de dire la vérité et c'est aussi la conduite la plus avantageuse.

226. — La franchise est la caractéristique d'un esprit libre; mais il est embarrassant de déterminer le moment où il faut la montrer.

227. — Les avares subissent le sort des abeilles : ils travaillent comme s'ils devaient vivre éternellement.

228. — Les enfants des avares, quand ils grandissent dans l'ignorance, ressemblent aux danseurs qui s'élancent sur la pointe des poignards. S'ils ne réussissent pas à se poser à l'endroit précis où ils doivent mettre le pied, ils périssent. Or, il est difficile de retomber à la seule place exacte, car il y a juste la place pour poser les pieds. Ainsi en va-t-il de ces enfants; qu'ils s'écartent du modèle de contrainte et de parcimonie que leur donnent leurs pères, ils vont la plupart du temps à leur perte.

229. — L'économie et l'appétit ont du bon; il est bien aussi de dépenser à l'occasion; l'homme de bien sait le faire à propos.

230. — Une vie sans fêtes est une longue route sans hôtellerie.

231. — Sage est celui qui ne s'afflige pas de ce qui lui manque et se satisfait de ce qu'il possède.

232. — Parmi les plaisirs, les plus rares sont les plus vifs.

233. — Si l'on dépasse la juste mesure, on rend souverainement désagréables les choses les plus agréables.

234. — Les hommes, dans leurs prières, demandent aux dieux la santé; ils ignorent qu'ils ont en eux-mêmes la possibilité de se la procurer. Mais, par intempérance, ils font le contraire de ce qu'elle exige et, par leurs passions, la trahissent en quelque sorte.

235. — Pour tous ceux qui tirent leurs plaisirs du ventre et dépassent la mesure en mangeant, en buvant et en faisant l'amour, ces jouissances sont courtes et ne durent que le temps de manger ou de boire; par contre, elles s'accompagnent de peines nombreuses. Le désir des mêmes jouissances renaît sans cesse et, une fois atteint ce qu'il se proposait, le plaisir disparaît rapidement. Il n'y a là de bon qu'un instant de plaisir; de nouveau on a besoin des mêmes satisfactions.

236. — Il est difficile de lutter contre son propre emportement, mais en triompher c'est le propre de l'homme doué de bon sens.

237. — Toute jalousie est sans profit, car en cherchant ce qui peut nuire à autrui, elle perd de vue son propre intérêt.

238. — On tombe dans le décri et la mésestime, quand on veut se mesurer avec plus fort que soi.

239. — Les serments faits par les méchants dans les circonstances difficiles ne sont pas tenus par eux, quand ils ont échappé au danger.

240. — Les labeurs volontaires nous rendent plus capables de supporter ceux qui nous sont imposés.

241. — Un travail ininterrompu devient plus supportable par l'habitude.

242. — Il y a plus de gens honnêtes par application et par entraînement que par nature.

243. — Tous les travaux nous procurent plus de satisfactions que le repos, quand nous atteignons le but de nos efforts ou quand nous savons que nous l'atteindrons. Mais la souffrance qui suit nos déceptions rend le travail à la fois pénible et affligeant.

244. — Même dans la solitude, ne dis ni ne fais rien de blâmable. Apprends à te respecter beaucoup plus devant ta propre conscience que devant autrui.

245. — Si les hommes ne se faisaient pas tort les uns aux autres, les lois n'empêcheraient pas les individus de vivre chacun selon ses propres goûts. En effet, c'est l'envie qui est la cause de la discorde.

246. — Le séjour à l'étranger nous apprend à ne dépendre que de nous-mêmes pour notre existence; un pain d'orge et un lit de paille sont les remèdes les plus agréables à la faim et à la fatigue.

247. — Pour le sage, toute la terre est accessible; l'univers entier est la patrie d'une âme honnête.

248. — La loi se propose d'améliorer la condition humaine; or elle ne le peut qu'à condition que les hommes consentent à accepter ses bienfaits. A ceux qui se soumettent elle montre sa propre efficacité.

249. — La guerre civile nuit aux deux partis; vainqueurs et vaincus y trouvent également leur perte.

250. — Seule la concorde permet aux cités d'accomplir de grandes œuvres, par exemple de mener à bien la guerre; autrement, c'est impossible.

251. — La pauvreté en état de démocratie l'emporte sur ce que, chez les souverains, on appelle à tort le bonheur, tout autant que la liberté l'emporte sur l'esclavage.

252. — Il faut mettre au tout premier rang l'intérêt public, afin que la cité soit bien gouvernée; il faut aussi que les querelles n'y dépassent pas la mesure et que la puissance des particuliers n'y nuise pas au bien général. En effet une cité bien conduite est le plus grand trésor. On y trouve tout; sa sauvegarde sauve tout et par sa perte tout périt.

253. — Il n'est pas expédient pour les honnêtes gens de négliger leurs propres affaires pour s'occuper des affaires d'autrui. Car du même coup leur situation particulière se trouverait compromise. Si d'autre part l'intérêt public se trouvait en quelque mesure négligé, on y perdrait sa réputation, même sans commettre de prévarication ou d'injustice. Et même, en ne négligeant rien et en évitant l'injustice, on s'expose à la critique aussi bien qu'à des conséquences fâcheuses. On ne peut donc manquer de commettre des fautes et il est bien difficile d'en obtenir des hommes le pardon.

254. — Les malhonnêtes gens qui ont recherché les charges d'état se montrent d'autant plus négligents dans leur exercice qu'ils en étaient moins dignes et ils sont pleins d'impudence et d'audace.

255. — Lorsque les gens qui en ont le moyen se risquent à dépenser pour ceux qui n'ont rien, à les aider et à les assister, la pitié trouve à s'exercer; les citoyens ne sont plus délaissés et abandonnés à leur sort; il se fait un échange de bons offices; la concorde règne. D'autres avantages en découlent, si grands que les mots ne peuvent les exprimer.

256. — La justice consiste à faire ce qu'il faut, l'injustice à ne pas le faire et à s'y soustraire.

257. — En ce qui concerne les êtres vivants, on peut ou non leur infliger la mort d'après la considération suivante : supprimer ceux qui font du tort ou veulent en faire, c'est ne commettre aucun crime. Bien plus, dans l'intérêt général, mieux vaut les faire périr.

258. — La mort, à quelque prix que ce soit, s'impose pour tous les êtres sans exception qui sont injustes et nuisibles; en les supprimant, on s'assurera plus de tranquillité, de justice, de confiance, plus de biens et d'avantages de toutes sortes.

259. — Ce que les lois autorisent contre certaines bêtes et serpents nuisibles, il nous faut le faire aussi, me semble-t-il, à l'égard des hommes. D'après les lois de la patrie et dans la mesure où aucune disposition légale ne l'interdit, on devrait partout supprimer l'ennemi public. Mais il arrive qu'en quelques pays, des édifices consacrés, des traités consentis et des serments échangés s'opposent à ce meurtre considéré comme illégal.

260. — Quiconque tue de sa propre main un voleur de grand chemin ou un brigand, ou encore le fait tuer par personne interposée ou fait décréter sa mort, doit être tenu pour innocent.

261. — Il faut, dans la mesure de ses forces, courir au secours de ceux qui sont injustement traités et ne pas les abandonner. Voilà la conduite juste et bonne; autrement on agit injustement et mal.

262. — Ceux qui commettent des fautes passibles de l'exil, de la prison ou de quelque autre peine doivent être

condamnés sans rémission. Les acquitter contre la loi, en obéissant à l'amour du gain ou pour faire plaisir, c'est se montrer injuste et fatalement s'exposer à des regrets.

263. — Rendre des honneurs à ceux qui en sont les plus dignes, c'est s'assurer la plus grande part de justice et de vertu.

264. — N'aie pas honte devant les autres plus que devant toi-même; ne t'autorise pas du fait que personne ne connaîtra ta conduite pour agir plus mal que si tous en étaient informés. C'est toi-même qu'il faut respecter; il faut instituer cette loi dans ton cœur : n'y rien laisser pénétrer de fâcheux.

265. — Les hommes se rappellent plus volontiers les mauvais que les bons traitements. Et ce n'est pas sans raison. De même qu'il ne faut pas louer celui qui restitue un dépôt, il faut blâmer et châtier celui qui ne le rend pas. Il doit en être de même de celui qui exerce une fonction publique. On ne l'a pas choisi pour qu'il agisse mal, mais bien.

266. — Il n'y a pas moyen, dans l'ordre présent des choses, d'empêcher celui-ci de porter atteinte aux magistrats, si excellents qu'ils soient. Le fait que le même homme est soumis à des magistrats sans cesse renouvelés ne ressemble à aucun autre. Il convient donc, en quelque manière, de prendre des dispositions pour que l'homme intègre, quelque sévères que soient ses poursuites contre les coupables, ne soit pas exposé à tomber sous leur pouvoir; une loi ou une disposition quelconque doit soustraire le magistrat honnête au ressentiment de ces gens-là.

267. — Le commandement appartient naturellement au meilleur.

268. — La crainte inspire la flatterie, non la bienveillance.

269. — La hardiesse est le principe de l'action, mais la fortune est maîtresse du résultat.

270. — Sers-toi de tes serviteurs comme de tes membres, des uns pour un usage, des autres pour un autre.

271. — La femme aimée dissipe les bouderies de l'amour.

272. — Démocrite déclare : quiconque tombe sur un bon gendre trouve un fils; quiconque tombe sur un mauvais gendre perd en plus sa propre fille.

273. — La femme est beaucoup plus portée que l'homme aux actes imprudents et irréfléchis.

274. — Parler peu, c'est une vraie parure pour une femme; la simplicité dans la parure a de la beauté.

275. — L'éducation des enfants est chose délicate; qu'elle réussisse, encore a-t-elle coûté bien des luttes et des soucis; qu'elle échoue, nous voilà devant d'autres chagrins insurmontables.

276. — Je n'approuve pas chez l'homme la procréation, car dans le fait d'avoir des enfants j'aperçois de nombreux et considérables dangers; j'y vois, au contraire, peu de satisfactions; encore sont-elles minimes et sans poids.

277. — Pour quiconque a besoin d'assurer sa descendance, le mieux, me semble-t-il, est d'adopter le fils d'un de ses amis. On aura un enfant tel qu'on le désire. On peut le choisir d'après ses propres goûts et d'après ce qu'on voit en lui de capacités et de dispositions naturelles à l'obéissance. Toute la différence vient de ceci : par l'adoption, on choisit à son gré un enfant dans la masse de ceux qui s'offrent à vous; si l'on a soi-même un enfant, on est menacé des pires dangers. Force est bien de le garder tel que l'a fait la nature.

278. — Il semble que c'est pour les hommes une nécessité imposée par la nature et une très ancienne institution que d'avoir des enfants. La chose est manifeste si l'on considère également les autres êtres animés. Tout ce qui suit la nature propage la vie, même sans aucun espoir de profit. Les rejetons une fois au monde, chacun se donne de la peine pour les nourrir, selon ses moyens, tremble pendant leur enfance et souffre de ce qui leur arrive de fâcheux. Tel est l'instinct de tous les êtres vivants. Pour l'homme seul une espèce de loi s'est établie qui lui permet de tirer profit de sa descendance.

279. — Il faut avoir un soin tout particulier de distribuer l'argent à ses enfants comme une récompense. En même temps, il faut veiller qu'ils ne fassent aucun mauvais usage de ce qu'ils ont entre les mains. C'est le moyen pour eux de devenir beaucoup plus économes et

plus résolus à acquérir des biens, en rivalisant les uns avec les autres. En effet, ce que l'on paie à frais communs est moins pénible à acquitter que ce que l'on paie à titre personnel; et les gains qu'on fait ensemble causent beaucoup moins de satisfaction que ceux que l'on fait personnellement.

280. — Il est possible, sans dépenser beaucoup, d'élever les enfants et de les entourer comme d'un mur qui les sauvegardera et protégera leurs biens et leurs corps.

281. — Dans les blessures, c'est la gangrène qui est tout particulièrement à craindre; ainsi dans les richesses, ce qu'on doit redouter par-dessus tout, c'est leur désaccord avec la nature humaine et leur durée.

282. — L'usage des richesses, s'il s'accompagne de réflexion, est utile, permet de devenir libéral et de servir le peuple; s'il s'accompagne de sottise, c'est une simple charge inutile à tous.

283. — Pauvreté, richesse : noms dont on couvre le besoin et la satiété; aussi ne peut-on appeler riche celui qui éprouve la privation, ni pauvre celui qui ne l'éprouve pas.

284. — Si tu désires peu de choses, ce peu te semblera beaucoup, car des désirs peu exigeants donnent autant de force à la pauvreté qu'à la richesse.

285. — Il faut savoir que la vie humaine est fragile, qu'elle dure peu et qu'elle est incessamment bouleversée par les coups du destin et les difficultés; ainsi l'on ne se préoccupera de ne posséder que modérément et l'on mesurera la misère d'après ce qui est nécessaire.

286. — Sage est celui qui ne s'afflige pas de ce qu'il n'a pas et qui se complaît à ce qu'il possède.

287. — La pauvreté commune est plus à redouter que celle du simple particulier; car où elle sévit, il n'y a plus à espérer de secours.

288. — Il y a des maladies de la famille et de la vie, comme il y en a du corps.

289. — C'est une sottise de ne pas tenir compte des nécessités de la vie.

290. — Triomphe, par la raison, de la souffrance et de l'insubordination d'une âme paralysée par la douleur.

291. — Supporter patiemment la pauvreté est le fait d'un homme maître de soi.

292. — Les espoirs des sots sont dénués de raison.

293. — Prendre plaisir aux malheurs d'autrui, c'est ne pas comprendre que les vicissitudes de la fortune n'épargnent personne et c'est se priver aussi de sa propre satisfaction.

294. — La force et la beauté sont le privilège de la jeunesse, mais la vieillesse est l'épanouissement de la modération dans les désirs.

295. — Le vieillard a été jeune, au lieu que le jeune homme ne sait s'il deviendra vieux; un bien réalisé vaut mieux qu'un bien futur et douteux.

296. — La vieillesse amortit tous nos sens; tout en possédant tout, il lui manque en tout quelque chose.

297. — Quelques-uns, par suite de l'ignorance où ils sont de la décomposition réservée à notre nature, par suite aussi de la conscience qu'ils ont de leurs mauvaises actions, passent leur vie dans le trouble et l'angoisse, en imaginant des fables mensongères sur ce qui advient après la mort.

EXTRAITS DE LA DOXOGRAPHIE DE LEUCIPPE ET DE DÉMOCRITE

A) *Leucippe.*

Diogène Laërce, IX.

Leucippe fut le disciple de Zénon. Il pensait que toutes choses étaient illimitées et se transformaient les unes en les autres, que le tout était vide et rempli de corps, que les mondes se formaient quand ces corps entraient dans ce vide et se mêlaient les uns aux autres; que de leur mouvement et de leur agglomération naissait la nature des astres; que le soleil se meut dans un plus grand cercle autour de la lune; que la terre est emportée dans le milieu par un mouvement de rotation et qu'elle ressemble à un tambour. Il est le premier à avoir mis les atomes comme principes de toutes choses. En résumé, voilà ses opinions. Dans leur détail les voici : il dit que l'univers est illimité, qu'une partie est pleine et l'autre vide. Les éléments et les mondes qu'ils créent sont infinis et se résolvent en ces éléments. Voici comment se forment les mondes : par la division de l'infini, beaucoup de corps de formes variées se réunissent dans le vide immense; rassemblés, ils ne forment plus qu'un seul tourbillon, par lequel en se heurtant et en se roulant en tous sens, ils se séparent et les semblables se mettent avec les semblables. Ne pouvant garder leur équilibre à cause de leur nombre, les corps les plus minces vont vers le vide extérieur, comme si on les avait passés au crible, et le reste demeure au centre, s'assemble étroitement, se solidifie et commence par faire une masse solide sphérique. Elle est d'abord comme une membrane contenant en elle des corps de toutes sortes. Ceux-ci tourbillonnent à cause des poussées venues du centre et forment encore une petite membrane à l'extérieur, où de nouveaux corps s'attachent toujours, par

suite de l'effleurement du tourbillon. Et c'est ainsi que se forme la terre, les corps jetés vers le milieu y étant demeurés, et la partie qui l'entoure comme une membrane s'accroît par l'influence des corps externes, et, dans le tourbillon qui l'emporte, elle s'agrège tout ce qui la touche. De ces corps, ceux qui s'agrègent constituent une masse compacte, d'abord humide et boueuse, qui se dessèche et est emportée par le tourbillon de l'ensemble. Ensuite, s'ils viennent à s'enflammer, ils donnent naissance aux astres. Le soleil est le cercle le plus à l'extérieur, et celui de la lune est le plus proche de la terre, ceux des astres sont intermédiaires. Et d'une façon générale, tous les astres, à cause de la rapidité de leur mouvement, s'enflamment, et le soleil est enflammé par les astres. La lune n'a qu'une faible part de feu. Il y a éclipse de soleil et de lune quand la terre se tourne vers le midi; les régions qui sont voisines de l'Ourse sont continuellement sous la neige, gelées et glacées. Il y a très peu d'éclipses de soleil, mais il y en a constamment de la lune, parce que ses cercles sont inégaux. De même qu'il y a une naissance du monde, il y a aussi une croissance, un dépérissement et une ruine, selon une nécessité que Leucippe n'élucide pas très bien.

B) *Démocrite d'Abdère.*

Aristote. Physique, II, 196 *a.* Pour d'autres (Démocrite), et notre ciel et tous les mondes ont pour cause le hasard; car c'est du hasard que proviennent la formation du tourbillon et le mouvement qui a séparé les éléments et constitué l'univers dans l'ordre où nous le voyons.
Mais voici qui est particulièrement surprenant : d'une part, selon eux, les animaux ni les plantes n'existent ni ne sont engendrés par fortune, la cause de cette génération étant nature, intelligence ou quelque autre chose de tel (en effet, ce n'est pas n'importe quoi qui naît, au gré de la fortune, de la semence de chaque être, mais de celle-ci un olivier, de celle-là un homme); tandis que, d'autre part, le ciel et les plus divins des êtres visibles proviennent du hasard et n'ont aucune cause comparable à celle des animaux et des plantes.

VIII, 252 *a.* En général, admettre comme un principe d'explication suffisant que cela est et se produit toujours ainsi, ce n'est pas faire une supposition correcte. C'est cependant à cela que Démocrite ramène les causes natu-

relles : « parce que cela s'est passé ainsi auparavant », mais il ne croit pas devoir chercher le principe de ce « toujours »; il a raison dans tels ou tels cas, mais non s'il s'agit de tous. Et en effet, le triangle a toujours ses trois angles égaux à deux droits, mais cependant il y a une autre cause d'une telle éternité; par contre, les principes n'ont pas d'autre cause qu'eux-mêmes de leur éternité.

Diogène Laërce, IX. Voici les théories de Démocrite : A l'origine de toutes choses, il y a les atomes et le vide (tout le reste n'est que supposition). Les mondes sont illimités, engendrés et périssables. Rien ne naît du néant, ni ne retourne au néant. Les atomes sont illimités en grandeur et en nombre et ils sont emportés dans le tout en un tourbillon. Ainsi naissent tous les composés : le feu, l'air, l'eau, la terre. Car ce sont des ensembles d'atomes incorruptibles et fixes en raison de leur fermeté. Le soleil et la lune sont composés de masses semblables, lisses et rondes, tout comme l'âme, qui ne se sépare pas de l'esprit. Nous voyons par des projections d'images, et tout se fait par nécessité, car le tourbillon est la cause universelle, et c'est ce tourbillon qui est le destin. Le souverain bien est le bonheur ou « euthymie », très différent du plaisir, contrairement à ce qu'ont cru ceux qui l'ont mal compris, attitude dans laquelle l'âme est en repos et calme et ne se laisse troubler par aucune crainte, superstition ou affection. Il appelle cette attitude de divers noms, entre autres celui de « bonne humeur ». Le droit est une invention des hommes, tandis que les atomes et le vide existent selon la nature. Voilà donc ses théories.

Théophraste 110. Sur les sensations (Dox. 429-527).

La vision, d'après Démocrite, se produit par l'image; mais sur celle-ci il a une opinion particulière, car il ne la fait pas produire immédiatement sur la pupille, mais l'air, entre l'œil et l'objet, recevrait une conformation en se resserrant sous l'action de l'objet vu et du voyant; car toute chose émet constamment un certain effluve. Puis cet air, ayant ainsi pris une forme solide et une couleur différente, fait image dans les yeux humides; car ce qui est dense ne le reçoit pas, ce qui est humide le laisse pénétrer. Aussi les yeux mous sont-ils meilleurs pour voir que les durs; il faut que la tunique extérieure soit aussi mince et aussi résistante que possible, que l'inté-

rieur de l'œil soit très mou, sans chair serrée et dense, même sans liquides épais et gras, qu'enfin les veines dans les yeux soient droites et vides de façon à prendre une forme semblable à l'effigie, car chaque chose est surtout connue par les pareilles.

... Quant à l'audition, Démocrite en parle de la même façon que les autres. L'air tombant dans le vide produirait un mouvement; si d'ailleurs il peut pénétrer de même dans tout le corps, il entre surtout et en plus grande quantité dans les oreilles, là où il y a le plus de vide et il traverse sans séjourner. Ainsi la sensation a-t-elle lieu là, et non dans le reste du corps. Une fois dedans, sa vitesse le fait se dissiper, car le son résulte d'un air condensé et entrant avec force. La sensation interne se fait, comme à l'extérieur celle du toucher.

Pour que l'ouïe soit bien fine, il faut que la tunique extérieure soit serrée, les petites veines vides et, autant que possible, sans liquide et bien percées tant dans le reste du corps qu'à la tête et vers les oreilles, que les os soient épais, l'encéphale bien tempéré et ce qui l'environne aussi sec que possible; car de la sorte le son pénètre en masse, comme trouvant un vide considérable, sans liquide et bien percé, et il se dissipe rapidement et également dans le corps sans être rejeté au dehors.

Aétius, I, 3, 16 (Dox. 285). Les principes sont le plein (ναστὰ) et le vide (κενά). I, 3, 18 (Dox. 285). Démocrite : les atomes ont la grandeur et la forme, à quoi Épicure ajoute la pesanteur; car il faut, disait-il, que les corps se meuvent par l'action de la pesanteur. I, 16, 2 (Dox. 315). Les atomes ne sont pas divisibles, leur division ne peut se poursuivre infiniment. 7, 16 (Dox. 302). Dieu est l'esprit dans le feu semblable à une sphère.

II, 4, 9 (Dox. 331). Le monde périt quand le plus grand l'emporte sur le plus petit. 13, 4 (Dox. 341). Les astres sont des pierres. 15, 3 (Dox. 344). Il y a d'abord les fixes, puis les planètes et parmi elles le soleil qui éclaire la lune. 23, 7 (Dox. 353). La révolution du soleil provient du mouvement de rotation qui l'entraîne. 25, 9 (Dox. 356). La lune paraît terreuse en raison de l'ombre projetée par ses parties hautes. Car elle a des vallées et des vallons boisés.

III, 10, 5 (Dox. 377). La terre ressemble à un disque plat; elle est creuse au milieu. 13, 4 (Dox. 378). Au début,

la terre errait çà et là, en raison de sa petitesse et de sa légèreté, mais avec le temps elle s'est épaissie et est devenue pesante.

IV, 4, 6 (Dox. 390). Démocrite, Épicure : l'âme est double, elle a une partie raisonnable (λογικόν) établie dans la poitrine et une autre, privée de raison, éparse dans toute la substance du corps. 7, 4 (Dox. 393). Démocrite, Épicure : l'âme est périssable et disparaît en même temps que le corps.

Cf. *Lucrèce*, V, 621, suiv.

Avant tout, les choses pourraient se passer comme l'établit la divine sagesse de Démocrite. Plus les astres sont près de la terre, moins ils sont emportés par le tourbillon céleste; ce mouvement impétueux, allant toujours s'évanouissant, s'amoindrissant dans les régions inférieures du ciel, peu à peu est laissé derrière, avec les globes qui le suivent, le soleil placé si fort au-dessous des signes brûlants de l'éther et la lune encore davantage; plus son cours abaissé s'éloigne du ciel et avoisine la terre, moins elle peut lutter de vitesse avec ces signes; plus sa révolution s'accomplit languissamment au-dessous du soleil, plus il est facile à ces signes de l'atteindre et de les dépasser. Voilà comment elle semble s'en rapprocher plus vite, tandis que ce sont eux qui reviennent la visiter.

CHAPITRE X

LES SOPHISTES

Les sophistes ont connu, de leur temps, une réputation extraordinaire. On venait les écouter avec le même empressement qu'on met de nos jours à accueillir un conférencier en renom. Pour s'en convaincre, il suffit de relire le début du *Protagoras :* « Quand nous fûmes entrés, dit Socrate, nous aperçûmes Protagoras qui se promenait dans l'avant-portique; sur la même ligne étaient, d'un côté Callias, fils d'Hipponicos, et son frère utérin, Paralos, fils de Périclès, et Charmidès, fils de Glaucôn; de l'autre côté, Xanthippos, l'autre fils de Périclès, et Philippidès, fils de Philomélès, et Antimoeros de Menda, le plus fameux disciple de Protagoras, et qui aspire à devenir sophiste. Derrière eux, marchait une troupe de gens qui écoutaient la conversation; la plupart paraissaient des étrangers que Protagoras mène toujours avec lui dans toutes les villes où il passe, les entraînant par la douceur de sa voix comme Orphée. Il y avait quelques-uns de nos compatriotes parmi eux. J'eus vraiment un singulier plaisir à voir avec quelle discrétion cette belle troupe prenait garde de ne point se trouver devant Protagoras et avec quel soin, dès que Protagoras retournait sur ses pas avec sa compagnie, elle s'ouvrait devant lui, se rangeait de chaque côté dans le plus bel ordre et se remettait toujours derrière lui avec respect. »

Ainsi s'exprime Platon. Et pourtant Platon n'a pas peu contribué, avant Aristote, à discréditer les sophistes, à dénoncer les méfaits de leur enseignement. Dans ses dialogues, il fait tantôt figurer les premiers rôles de la sophistique : Protagoras, Gorgias, Pôlos, Calliclès, tantôt leurs disciples en qui s'accusent et se déforment leurs tendances profondes et leurs inquiétantes hardiesses.

Dans son article consacré au *Banquet*, et recueilli dans les *Études de philosophie ancienne et de philosophie moderne*,

V. Brochard a montré que « si tous les personnages du *Banquet* figurent déjà dans le *Protagoras*, comme personnages muets, il est vrai, dans le *Banquet* ils prononcent des discours qui sont, en réalité, de véritables parodies. » Platon a saisi leurs procédés et les a reproduits avec la verve et l'habileté d'un véritable poète comique. « Phèdre nous est connu comme le disciple enthousiaste de Lysias; Pausanias, comme celui de Prodicos de Céos, Eryximachos comme celui d'Hippias d'Elis et Agathôn, d'après le *Banquet* lui-même, est un disciple de Gorgias. »

Bien entendu, les procédés des maîtres se trouvent ici soulignés, accentués. Pausanias, disciple de Prodicos, prononce un discours rempli de distinctions subtiles et il s'ingénie soit à discerner les différents sens des mots, soit les points de vue antithétiques auxquels on peut se placer pour apprécier ou juger toutes choses. Eryximachos, disciple d'Hippias, nous offre un résumé fidèle de l'enseignement de son maître qui s'occupait surtout de l'étude de la nature et avait la prétention de connaître toutes choses. Quant à Agathôn, qui est, de la part de Platon, l'objet de quelques ménagements, il prononce un discours plein de jeux de mots et de concetti, chef-d'œuvre de mièvrerie, de grâce apprêtée et de style maniéré. Sans aucun doute, à travers le disciple, c'est le maître Gorgias qui est visé.

Essayons maintenant de voir, sans parti pris, ce que fut la sophistique.

Les révolutions dont la Sicile fut le théâtre au ve siècle amenèrent les orateurs pratiquant l'éloquence judiciaire à réfléchir sur les principes de leur art et à les codifier. Deux noms symbolisent cette tentative, ceux de Corax et de Tisias (vers 450-440). Ainsi naquit la rhétorique sicilienne, affaire de métier et nécessité professionnelle.

Ceux qu'on appelait déjà les sophistes (σοφισταί de σοφία, sagesse) s'annexèrent la rhétorique, mais en lui donnant, au point de vue philosophique, une base sceptique. A côté de la rhétorique proprement dite se développa l'éristique, fille de la dialectique éléate.

Ainsi, tout au moins au début de la sophistique, les ponts n'étaient pas coupés avec la philosophie. Protagoras est manifestement un disciple d'Héraclite; Gorgias s'inspire de l'éléatisme, mais c'est pour arriver l'un et l'autre à la négation de l'absolu, de l'être en soi. « Il n'y a plus que les idées; le vrai, ce sont des idées bien liées, le faux des idées mal liées. La logique (ὀρθὸς λόγος) est la science suprême. La seule sagesse, c'est de s'enfermer dans le

domaine des idées humaines et de les lier suivant une logique exacte. » (M. et A. Croiset).

On voit facilement les conséquences qui découlent d'une pareille attitude : les sophistes se montreront, de plus en plus, indifférents au contenu des idées, à leur rapport avec la réalité pour se complaire dans la défense de thèses contradictoires. Ils aboutissent vite au scepticisme intellectuel et moral. Bien entendu chacun a sa doctrine particulière, mais tous tendent, plus ou moins consciemment, vers l'empirisme sceptique, vers l'utilité purement pratique. Protagoras et Gorgias, personnages hautement appréciés de leur temps, continuent à affirmer que l'homme a des devoirs à remplir envers ses semblables et envers la société. Mais leurs successeurs se débarrassent de ces scrupules et en arrivent à soutenir les opinions les plus subversives [111].

Notons encore que les sophistes sont les premiers à tirer profit de leur enseignement et à faire payer, même fort cher, leurs leçons; qu'ils se vantent de traiter indifféremment tous les sujets et que, se plaçant sur le seul terrain pratique, ils s'attribuent une compétence universelle; qu'enfin ils se trouvent amenés à approfondir l'étude de la parole. Ils ont distingué les nuances et les significations des mots [112]. Et c'est sur ce point que leur œuvre a été plus particulièrement utile. Mais, pour reprendre le mot connu : science sans conscience n'est que ruine de l'âme. On n'allait pas tarder à constater un abaissement sensible de la pensée grecque; si les sophistes n'en furent pas les seuls responsables, ils contribuèrent en quelque mesure à ruiner l'autorité de la philosophie ancienne.

Après Gorgias, Protagoras, Prodicos, dont nous donnons ci-dessous quelques extraits, en nous bornant, conformément au plan de ce volume, à ceux qui ont un intérêt plus spécialement philosophique, apparaîtront les épigones, Hippias, Euthydème et Dionysodôre, Pôlos, Thrasymachos et Antiphon. Ceux-ci furent avant tout des professeurs de rhétorique, de politique, de n'importe quelle autre science, de n'importe quel autre art.

Hippias, dont le nom sert de titre à deux dialogues de Platon, vint d'Élis à Athènes comme ambassadeur. Il remporta des prix d'éloquence, mais excella surtout dans la science des nombres. Néanmoins, on ne voit pas ce qui fut exclu de son enseignement : philosophie, politique, éloquence, astronomie, grammaire, composition musicale, esthétique, morale, poésie, jurisprudence. Quel sujet ce

touche-à-tout n'a-t-il pas abordé ? On lui attribue même une connaissance approfondie du ciel et des phénomènes célestes. Dans ces conditions, on s'étonne moins qu'il ait conçu une grande vanité. On comprend également qu'avec lui les défauts inhérents à la sophistique se soient accusés et développés.

Euthydème [113] et Dionysodôre étaient frères. Installés à Thurium (Thourioi), ils en furent chassés et se réfugièrent à Athènes où, selon Platon, ils enseignèrent à plaider et à composer des plaidoyers. Aux yeux d'Aristote, Euthydème passe pour avoir véritablement créé l'*éristique*. Dans l'*Euthydème* de Platon, nous pouvons saisir la vanité des jeux d'esprit qui, pour démontrer le contre et le pour de toute proposition, consisteront à prendre, si c'est une proposition concrète, un des termes dans le sens abstrait et, si c'est une proposition abstraite, à le prendre dans le sens concret, selon la thèse qu'on veut soutenir.

Quant à Pôlos d'Agrigente, Platon lui reconnaît des qualités d'orateur, bien qu'il ait abusé des images, des sentences, des répétitions de mots. Ainsi la sophistique versait de plus en plus dans les questions de grammaire. Pour ce qui concerne la vie sociale et politique, Pôlos la ramenait au sentiment de la justice. On lui attribue un traité sur la matière, et il se vantait lui-même d'avoir fait, le premier, de l'éloquence un art.

Thrasymachos de Chalcédoine fut l'inventeur du rythme en prose. Il figure dans le livre I de la *République* où Platon lui attribue les discours que l'on sait; il définissait la justice « ce qui est profitable au plus fort ».

Enfin il était réservé à Antiphon de donner la mesure de la science politique des sophistes. Thucydide, au livre VIII, nous a tracé de lui un portrait inoubliable. Enfin Callisthénès, le dernier des sophistes, éleva la conduite d'Antiphon à la hauteur d'un principe. Pour lui, la force c'est le droit, formule qui, à tant d'époques, devait être adoptée.

Ainsi, la sophistique, née d'un besoin tout pratique et confinée d'abord dans l'éloquence judiciaire, déborda bientôt son cadre primitif. Elle tend, au point de vue philosophique, au scepticisme. La vue des contradictions où se maintient la spéculation des philosophes l'incite à nourrir des ambitions moins hautes. C'est surtout dans la grammaire et la rhétorique proprement dite qu'elle aboutit à des résultats positifs. Elle distingue les parties essentielles du discours, travaille à donner au style de la précision, de la noblesse. Bientôt Antiphon, maître et précurseur de

Thucydide, portera à sa perfection la théorie. Il sera réservé à Thucydide de montrer que, dans les cadres ainsi établis, il est possible d'exprimer de hautes et nobles pensées. Mais déjà la sophistique est condamnée, en droit, sinon en fait. La merveilleuse réussite du divin Platon rejette provisoirement dans l'ombre les efforts audacieux, inquiétants, parfois méritoires des sophistes.

BIBLIOGRAPHIE

Grote : *Histoire grecque*, ch. LXVII et LXVIII.

Georges Perrot : *L'éloquence politique et judiciaire à Athènes*, Paris, 1873.

Th. Funk-Brentano : *Les Sophistes grecs et les Sophistes contemporains*, Paris, 1879.

PROTAGORAS D'ABDÈRE

Protagoras était originaire d'Abdère, ville de Thrace sur la mer Égée, patrie de Démocrite. Les dates, mal connues, le font vivre à peu près entre 480 et 408 avant J.-C. Il commença par être portefaix et, pauvre journalier, acquit de l'instruction. A l'âge de trente ans, il se mit à parcourir la Grèce et suscita, au cours de ses pérégrinations, l'admiration de ses auditeurs et de ses élèves. Il enseigna en Sicile, en Grande Grèce, à Thourioi, probablement à Cyrène, fit deux séjours à Athènes, où il fut apprécié par Callias, riche protecteur des Sophistes, par Périclès, par Euripide. Platon le met en scène à plusieurs reprises, dans divers dialogues, tels que *Protagoras*, *Théétète*, *Ménon*, l'*Apologie* et, tout en le combattant, lui marque de la considération; il fait allusion au nombre des étrangers que le sophiste emmène avec lui de chacune des cités par lesquelles il passe, charmant les gens à la manière d'Orphée. Ce témoignage, même ironique, est une preuve du prestige dont jouissait le personnage auprès de ses contemporains. Protagoras aurait lu chez Euripide son *Traité des Dieux* qui lui attira la persécution sous le gouvernement des Quatre Cents. Pour cet ouvrage, il fut l'objet d'une accusation d'impiété; il quitta Athènes en fugitif ou en banni et son livre fût brûlé par raison d'État. On croit qu'il périt dans un naufrage en se rendant en Sicile.

Les profits qu'il retirait de son enseignement devinrent légendaires; cent mines, a-t-on dit, pour un cours entier. Platon, dans le *Protagoras*, lui attribuait, à tort ou à raison, des bénéfices plus grands que ceux de Phidias et de dix autres sculpteurs renommés.

Protagoras serait l'auteur d'ouvrages sur les mathématiques, sur l'art de la lutte, sur l'éristique, qui devint l'âme et l'objet principal de l'enseignement sophistique; d'un

traité sur *la Vérité*, d'un autre sur *les Dieux*, qui se confond peut-être avec un traité sur *l'Être*.

D'où lui viennent ses idées ? Rien ne permet de supposer qu'il ait écouté les leçons de Démocrite, son compatriote, ni qu'il ait été élevé par les mages de Perse, demeurés en Thrace après le départ de Xerxès. Sa doctrine ne présente aucun indice de cette double influence. Il relève plutôt d'Héraclite, pour qui tout est en mouvement et l'homme lui-même n'échappe pas à un perpétuel devenir. Si, selon la formule qui semble résumer sa conception relativiste des choses et des êtres, « l'homme est la mesure de toutes choses », il en résulte que seules existent des apparences subjectives de vérité, qu'à la place d'une science s'imposant à tous les esprits, on n'arrive qu'à des opinions, diverses, changeantes et contradictoires.

Ce scepticisme va se répandre et chacun, se considérant comme autonome, rejettera toute autorité intérieure et extérieure, se croira en droit de n'écouter plus, au nom de sa sensibilité, que son plaisir, son intérêt, son caprice. Ce fléchissement des mœurs fut, sinon prêché, du moins encouragé par les moins dangereux des premiers sophistes dont Protagoras fut un des principaux.

L'objet principal de Protagoras fut l'enseignement de l'art oratoire s'appliquant à la science politique, au gouvernement des cités. Il ne manque pas, dans la rhétorique, de s'attacher surtout à la grammaire et au vocabulaire, afin d'y introduire plus de correction.

Cependant on ne peut adresser à Protagoras le reproche qu'Aristote fait aux sophistes d'être peu scrupuleux sur le choix du moyen pour faire triompher une cause, même mauvaise. Il entend sa fonction comme celle d'un éducateur d'hommes; il fait l'éloge de la vertu et des sentiments sociaux; il prétend rendre meilleurs les jeunes gens qui le fréquentent et s'attachent à lui, les élever au-dessus de telle ou telle spécialité pour en faire de bons citoyens.

En somme, Protagoras a le mérite d'avoir pressenti, plus que traité, ce qui sera plus tard le phénoménisme et le relativisme, questions utiles à l'établissement d'une théorie de la connaissance.

FRAGMENTS DE PROTAGORAS

I. — *La Vérité ou Discours destructifs* (Ἀλήθεια ἢ Καταβάλλοντες λόγοι).

L'homme est la mesure de toutes choses, de celles qui existent et de leur nature; de celles qui ne sont pas et de l'explication de leur non-existence.

II. — *Grand Discours* (Μέγας λόγος).

Pour devenir instruit, il faut apporter des dispositions naturelles et de la pratique; il convient en outre de commencer à étudier dès l'adolescence.

III. — *Sur les Dieux* (περὶ θεῶν).

Sur les dieux, je ne puis rien dire, ni qu'ils soient, ni qu'ils ne soient pas : bien des choses empêchent de le savoir, d'abord l'obscurité de la question, ensuite la brièveté de la vie humaine.

APPENDICE

Nous donnons ci-dessous la traduction du mythe d'Épiméthée [114] et de Prométhée. Dans le *Protagoras* de Platon, à la mise en demeure de Socrate : « Si, donc, tu es en mesure de nous démontrer d'une façon plus évidente que le mérite est une chose qui s'enseigne, ne te dérobe pas, donne-nous au contraire cette démonstration », Protagoras répond par la fable ci-dessous, qui est peut-être une parodie du style du célèbre sophiste :

« Autrefois fut un temps où il y avait bien des dieux, mais où les créatures mortelles n'existaient pas encore. Quand pour elles vint le moment de leur naissance fixé par le destin, les dieux les façonnèrent dans les entrailles du sol par un mélange de terre et de feu et de tout ce qui se trouve incorporé dans le feu et la terre. Au moment où les dieux allaient les produire à la lumière, ils enjoignirent à Prométhée et à Épiméthée de les parer et de les doter de moyens en rapport avec la nature de chacun. Épiméthée demanda à Prométhée de le laisser se charger de cette distribution, lui réservant l'examen de son opération. Avec son assentiment, Épiméthée se mit à l'œuvre. Aux uns il attribua la force dans la vitesse, aux plus chétifs il fit cadeau de la rapidité; il en arma d'autres de toutes pièces; à ceux qui étaient dépourvus de toute défense, il donna un moyen d'assurer leur salut. A ceux qu'il avait revêtus d'un corps menu, il attribua des ailes pour la fuite ou une habitation souterraine; ceux qu'il avait pourvus de grandes dimensions, il leur avait fait don ainsi des moyens de se sortir d'affaire. Pour le reste, il opéra un même partage équitable. Dans cette organisation, il évita avec soin qu'aucune espèce ne fût en danger de périr. Après qu'il les eut mis hors d'état de

s'entre-détruire, il leur assura les moyens de se garantir contre l'inclémence des saisons, œuvre de Zeus; il les dota de poils serrés ou d'une peau épaisse, capables de les protéger contre les hivers et aussi contre les grandes chaleurs. Ces moyens propres à chacun leur assuraient un gîte et étaient d'eux-mêmes des couvertures naturelles. En outre, les pattes des uns furent munies d'armes, celle des autres de soies ou d'une peau épaisse et privée de sang. Ensuite, aux uns il assigna des nourritures différant de celles des autres, à certains l'herbe, à d'autres les fruits des arbres, à d'autres les racines; il y en eut à qui il donna à manger la chair vivante. Les animaux carnivores, il les rendit peu prolifiques, mais aux autres, qui doivent servir de pâture aux précédents, il attribua une grande fécondité pour conserver leur espèce. Épiméthée ne fut pas assez avisé; dans son innocence, il ne s'aperçut pas qu'il dotait des diverses qualités des êtres privés de raison. Il restait encore à pourvoir l'espèce humaine; à son sujet Épiméthée restait indécis sur ses besoins. Dans son état d'incertitude, survint Prométhée pour juger de cette distribution; il vit tous les autres vivants servis avec convenance, seul l'homme était nu, sans protection pour ses pieds ni pour son corps, sans armes. Déjà était proche le jour fixé par le destin où il fallait que l'homme sortît du sol et vînt à la lumière. Prométhée était encore bien empêché de découvrir pour l'homme quelque sécurité. Alors il songea à dérober et le feu et l'habileté industrielle d'Héphaistos et d'Athéna, — en effet sans la possession du feu, cette habileté ne pouvait ni s'acquérir ni être utile. Ce fut là le cadeau qu'il fit aux hommes. Grâce à lui l'homme posséda une supériorité capable d'assurer son existence. Cependant il ignorait l'art de vivre dans les cités. Cet art existait dans l'acropole où demeurait Zeus, mais chez lui Prométhée n'avait pas le droit d'entrer, car étaient redoutables les gardes du corps de Zeus. Néanmoins, dans l'atelier commun à Héphaistos et à Athéna, où chacun d'eux exerçait son métier, Prométhée parvint à s'introduire en cachette; à Héphaistos il déroba l'art du forgeron, et à Athéna ceux qu'elle cultive, pour en faire don à l'homme. Par ce larcin l'homme acquit le moyen de vivre. Dans la suite, Prométhée, par la faute d'Épiméthée, subit, dit-on, le châtiment de son vol. Désormais l'homme participa à la condition des dieux, d'abord parce que, seul entre les créatures, à cause de cette

parenté divine, il comprit qu'il existait des dieux, et il entreprit de leur édifier des autels et de leur dresser des statues; ensuite vite, avec habileté, il acquit la parole articulée et nomma les choses; il se fit des demeures, des vêtements, des chaussures, des couvertures et demanda à la terre des aliments. Ainsi en possession de ces moyens, les hommes cependant vivaient épars et sans être rassemblés en cités. Ils devenaient la proie des bêtes fauves, parce qu'ils étaient tout de même plus faibles qu'elles. Leur aptitude aux arts manuels leur était d'un secours suffisant pour s'assurer la nourriture, mais ne leur permettait pas de faire la guerre contre les grands fauves, car en matière de science politique, dont fait partie l'art de la guerre, ils n'étaient pas experts. Ils essayèrent de se rassembler et d'assurer leur sécurité en bâtissant des villes. Une fois rassemblés, ils se firent tort mutuellement, parce qu'ils ignoraient l'art du gouvernement au point que, se dispersant de nouveau, ils périssaient. Aussi Zeus, redoutant la destruction totale de toute notre espèce, envoya Hermès aux hommes pour leur apprendre la honte de mal faire et l'idée de justice, afin que ce sentiment devînt l'ornement et le lien des cités et fît naître l'amitié entre eux. Hermès demanda à Zeus comment il pourrait inspirer aux hommes cette conscience et ce respect de la justice. — « Est-ce que je vais répartir ces qualités, comme il a été procédé pour les arts ? Faut-il qu'elles soient distribuées de la manière suivante : un homme versé dans la médecine est considéré comme suffisant pour soigner un grand nombre de simples particuliers; il en va de même pour les autres professions. Alors, ces sentiments de justice et de retenue, faut-il les répartir de même entre quelques hommes, ou dois-je en faire don à tous ? — A tous, répliqua Zeus; que tous y participent! Les cités ne pourraient pas subsister si quelques hommes recevaient seuls ces dons, comme il a été fait pour les autres arts. Établis donc de ma part une loi par laquelle sera puni de mort, comme une peste de la cité, l'homme qui ne se pliera pas au respect de l'honneur et de la justice.

PLATON : *Protagoras*, 320 à 323.

PRODICOS DE CÉOS [115]

Prodicos était citoyen d'Ioulis, ville de l'île de Céos, célèbre par la pureté de ses mœurs et patrie des poètes lyriques Simonide (556-468) et Bacchylide (autour de 470). Il y naquit entre 465 et 460, ce qui le fait à peu près contemporain de Socrate; la date de sa mort ne nous est pas connue. Il fit de fréquents séjours à Athènes, sa métropole, à titre public et à titre privé. Selon la coutume de ses pareils, il promena ses cours dans diverses villes. Il demandait cinquante drachmes (660 francs-or) pour le cours complet sur la propriété des termes dans le style et une drachme pour les leçons à l'usage du public populaire. On dit qu'il se vantait d'avoir gagné de l'argent à Sparte avec son discours sur Héraclès. Celui qu'il prononça à Athènes devant le Conseil lui valut un grand renom, ainsi que ses conférences sur la jeunesse. Nombre d'Athéniens, des plus connus, lui montrèrent de la considération : Callias, le maître d'hôtel des sophistes, Aristophane, qui le loue de sa prudence, les musiciens Damôn, Théraménès, comme lui de Céos, Euripide, Isocrate, Thucydide, qui lui doit sa précision, Antisthénès. Socrate dont il était le contemporain l'appelle son ἑταιρός et, sérieusement ou malicieusement, se déclare, pour la propriété des termes, l'élève de Prodicos. Platon, qui l'a bien connu, le fait figurer ou fait allusion à lui dans plusieurs de ses dialogues : l'*Apologie*, *Protagoras*, la *République*, *Ménon*, *Cratyle*, *Hippias majeur*, *Charmide*, *Euthydème*. Platon nous parle de sa complexion maladive, des fourrures et d'une quantité énorme de couvertures dans lesquelles il était emmitouflé, précaution sans doute destinée à conserver la pureté de sa voix grave, dont parfois le bourdonnement remplit la pièce. Il ne met pas Prodicos sur le même plan que Protagoras et Gorgias, mais il le considère comme un des sophistes les moins dan-

gereux et ne lui attribue aucun disciple compromettant. Des renseignements dignes de foi nous manquent sur sa vie et sa conduite privée.

De ses écrits nous connaissons l'ouvrage intitulé Ὧραι (Les Heures et les Saisons), un περὶ Φύσεως, une leçon sur la pureté des mots) (περί ὀνομάτων ὀρθοτήτος). Sont perdus : un éloge de l'*agriculture*, une *dissertation sur la crainte de la mort*, une autre *sur la valeur et l'emploi des richesses*. Il n'est ni savant, ni philosophe. Il se contente d'être habile dans l'art de parler « savamment » sur beaucoup de sujets. Il s'était fait une spécialité des questions de vocabulaire et de grammaire, part importante de la rhétorique qu'il professait; dans les discussions, il se recommandait par le choix des termes propres.

Les fragments que nous possédons nous montrent en Prodicos un défenseur des vieilles mœurs, fidèle à la tradition morale des gnomiques et ne démentant pas la bonne tradition des habitants de Céos, sa patrie. Parmi les sophistes de la première génération, il est un de ceux qui ne choquèrent en rien l'opinion contemporaine et eurent sur la vertu, telle que la concevaient les Grecs de son époque, les idées admises par tous.

FRAGMENTS

Ὧραι

Prodicos, ce sage, dans un traité sur Héraclès porté à la connaissance du grand public, s'occupe également de la vertu. Voici à peu près en quels termes, autant que je me le rappelle. Héraclès, dit-on, au sortir de l'enfance et arrivant à la puberté, se tenait assis au repos, en proie à l'hésitation sur la route qu'il devait suivre. — C'est l'âge où les jeunes gens, ne dépendant plus que d'eux-mêmes, laissent voir s'ils vont prendre, au cours de leur vie, le chemin de la vertu ou celui du vice. — Lui apparurent alors s'avançant à sa rencontre deux femmes, grandes. L'une d'elles, agréable à voir, d'un naturel libre, sa personne parée avec décence, le regard pudique, les gestes empreints de modestie et vêtue de blanc. L'autre bien en chair, la peau délicate, embellie par le fard, au point de paraître plus blanche et plus rose qu'elle n'était réellement. Une attitude bien droite ajoutait à sa taille naturelle; des yeux hardis, des vêtements qui faisaient resplendir sa jeunesse en sa fleur. Elle se contemplait souvent, examinant si elle attirait les regards d'autrui et souvent même elle se penchait avec complaisance sur son ombre. Quand elles se furent rapprochées d'Héraclès, celle que nous avons décrite la première s'avança et marcha vers lui; l'autre, comme voulant la prévenir, accourut vers le jeune homme et lui parla en ces termes : « Je te vois, Héraclès, incertain sur le chemin que tu dois prendre dans la vie. Si tu fais de moi ton amie, je te conduirai par la route la plus agréable et la plus commode et tu ne seras jamais privé d'aucun plaisir et ton existence ne connaîtra aucune difficulté. D'abord, au lieu d'avoir le souci de la guerre et des affaires, tu n'auras qu'à t'occuper de choisir les mets et les vins à ton goût les plus

agréables, d'examiner les moyens d'apporter quelque délectation à tes yeux, à tes oreilles, à tes narines, à ton sens du toucher, de choisir les mignons dont le commerce pourra te charmer, la couche la plus molle pour ton sommeil, enfin tous les éléments d'un bonheur sans mélange. S'il te vient quelque inquiétude sur l'argent indispensable pour faire face à ces dépenses, ne crains pas d'avoir besoin d'en acquérir au prix des fatigues et des souffrances du corps et de l'âme; au contraire, tu jouiras du fruit du labeur d'autrui, ne te privant de rien dont tu puisses tirer profit. Grâce à mes relations, je t'assurerai la facilité de cueillir des avantages de tous côtés. » Héraclès à ces paroles s'écria : « O femme, quel est ton nom ? — Mes amis, dit-elle, m'appellent la Félicité; mes ennemis, pour me dénigrer, me nomment la Volupté (Κακία). » Sur ces entrefaites s'approcha l'autre femme. « Je viens à toi, Héraclès, renseignée déjà sur tes parents et aussi sur ton naturel, t'ayant instruit depuis l'enfance. Voilà ce qui me donne l'espoir que tu prendras la route qui mène vers moi, que tu accompliras la grande tâche des belles et nobles actions et que tu me feras éclater aux yeux de tous plus digne d'estime et plus célèbre par mes bienfaits. Je ne te tromperai pas en te faisant débuter par le plaisir, mais, selon la règle imposée par les dieux, je te découvrirai en toute vérité les choses telles qu'elles sont. De ce qui est bon et beau, les dieux n'ont rien accordé aux hommes sans effort et sans soucis. D'abord si tu veux que les dieux te soient favorables, commence par les honorer. Si tu veux être estimé de tes amis, ne leur ménage pas les bienfaits. Si tu veux obtenir des honneurs dans la cité, sois utile à ta ville. Si tu prétends que toute l'Hellas admire ta vertu, il faut t'efforcer de te faire bien venir de l'Hellas. Si tu veux que la terre porte pour toi des fruits en abondance, donne des soins à la terre. Si tu juges bon de devenir riche en bétail, il faut t'occuper de ton troupeau. Si tu te proposes de t'agrandir par la guerre et si tu veux te mettre en état d'affranchir tes amis et de soumettre tes ennemis, il te convient d'apprendre auprès des gens compétents l'art de la guerre et même il te faut demander à la pratique comment on l'applique. Enfin, si tu veux devenir robuste, il est nécessaire d'habituer ton corps à obéir à l'esprit et de l'entraîner par des travaux à la sueur de ton front. » Alors la Volupté reprenant répliqua ainsi, comme le lui fait dire Prodicos : « Ne vois-tu pas, Héraclès, combien

est pénible et longue la route vers la joie, par laquelle cette femme veut te conduire ? Moi, je te mènerai au bonheur par un chemin aisé et court. » Et la Vertu répliqua : « Misérable, quel bien présentes-tu ? Quel agrément peux-tu citer, quand tu ne proposes aucune des causes capables de le produire ? Tu n'attends même pas que naisse le désir des bonnes choses; avant même qu'il se manifeste, tu le satisfais pleinement; tu fais manger avant qu'on ait faim, boire avant qu'on ait soif. Pour faire une chère plus délicate, tu dresses des cuisiniers, pour boire des vins délicieux, tu acquiers des crus d'un prix élevé et, au fort de l'été, tu cours de tous côtés pour avoir de la neige; pour être mollement couchée, non seulement il te faut des couvertures moelleuses, mais aussi des lits profonds reposant sur des traverses. Ce n'est pas pour y trouver un repos que tu désires te coucher, mais parce que tu es désœuvrée. Avant de les ressentir, tu excites par tous les moyens les désirs amoureux, et tu emploies indifféremment à ce résultat femmes et hommes. Tu t'emploies à éduquer tes amis à faire la noce toute la nuit et à dormir aux heures les plus précieuses du jour. Quoique déesse immortelle, tu es repoussée par les autres dieux et taxée d'infamie par les honnêtes gens. Ce qui est le plus agréable à entendre pour toute oreille, l'éloge de soi-même, tu ne l'entends jamais; ce qui est aussi le plus agréable à voir, tu ne le vois jamais; il ne t'a jamais été possible de contempler un bel ouvrage sorti de tes mains. Qui a quelque confiance en tes propos ? Qui songerait à te venir en aide dans le besoin ? Quel homme sensé oserait te faire cortège, lorsque tes courtisans, dans la jeunesse, présentent un corps débile et que dans la vieillesse ils radotent et ont perdu l'esprit ? Ces adolescents, dans la fleur de l'âge, ont été élevés sans connaître la peine; décharnés ils arrivent bien péniblement à la vieillesse; honteux de leurs actions, accablés par la pensée de ce qu'ils auraient dû faire, leur jeunesse vole de plaisirs en plaisirs, leur vieillesse se passe à écarter les incommodités de l'âge. C'est moi qui assiste de mes conseils et les dieux et les gens de bien : aucun exploit ni d'un dieu ni d'un homme ne saurait se passer de mes conseils. Je suis la plus honorée de tous chez les dieux et chez les gens de bien dont les éloges comptent. Je suis une associée chère aux artisans, une fidèle gardienne du foyer pour les maîtres, une auxiliaire bienveillante des serviteurs, bonne collaboratrice dans les travaux de la paix,

solide alliée dans les fatigues de la guerre, la meilleure compagne de l'amitié. Quant à mes amis, ils ont en paix l'agréable jouissance des mets et des boissons, car ils savent s'en abstenir jusqu'à l'heure où leur vient l'appétit. Plus doux leur est le sommeil qu'aux oisifs qui ne sont pas fatigués; ils ne sont pas affligés pour l'interrompre, ni, pour continuer à dormir, ne négligent leurs occupations. Et les jeunes hommes se réjouissent des éloges à eux décernés par les vieillards et les vieillards se glorifient des marques de respect de la jeunesse et ils se rappellent avec satisfaction leurs actions passées et trouvent encore du charme à agir dans le présent. Grâce à moi, ces vertueux sont chéris des dieux, bien vus de leurs amis, estimés par leurs compatriotes. Enfin, quand arrive l'heure fatale, ils ne se couchent pas dans la tombe, oubliés et sans honneurs, mais, célébrée dans des hymnes, leur mémoire verdoie dans les siècles futurs. O fils d'excellents parents, ô Héraclès, c'est par une telle vie, en te donnant beaucoup de peine, qu'il te sera permis d'acquérir le bonheur suprême. »

Prodicos poursuivit en ces termes le récit de l'éducation d'Héraclès par la Vertu, mais il sut orner ses propos d'expressions plus magnifiques que les miennes.

XÉNOPHON :
Mémorables, l. II, ch. 21-34, d'après Prodicos, Ὧραι).

APPENDICE

Prodicos attribuait à la justesse des mots une importance capitale. Pour y parvenir, il pratiquait l'exacte distinction des synonymes (διαίρεσις ὀνομάτων). On en jugera par l'extrait ci-dessous :

Platon, *Euthydème*, 277 c. 278 a.

Pour commencer, il faut, selon ce que dit Prodicos, s'être instruit de ce qui concerne la propriété des termes : et ce que précisément ces deux étrangers t'ont fait voir, c'est ton ignorance à l'égard du mot « apprendre » : s'il est vrai que ce vocable est appliqué à un cas tel que celui-ci, où quelqu'un, qui n'avait au début aucune connaissance, en acquiert la connaissance par la suite; d'autre part, on applique aussi ce même vocable au cas où, la connaissance étant déjà possédée, au moyen de la dite connaissance, on examine cette même matière, qu'elle soit objet d'action ou de discours. De préférence à « apprendre », cela s'appelle plutôt « comprendre », mais il y a aussi des cas où l'on emploie « apprendre » dans le même sens.

Cf. *Charmide*, 263 *d*. Le fait est que j'ai entendu Prodicos faire sur les noms des milliers de distinctions.

Protagoras, 337 *b*. où Prodicos recommande à Protagoras et à Socrate d'engager une discussion et non une dispute. Car, dit-il « discuter, c'est ce que font les amis avec leurs amis et par bienveillance; la dispute, d'autre part, est le fait des gens qui ont des dissentiments et même de l'hostilité les uns à l'égard des autres ».

GORGIAS DE LÉONTION [116]

Gorgias passe pour avoir introduit en Attique, avec un plein succès, la rhétorique sicilienne et la discussion éristique à la manière des Éléates. Que fut le personnage, à la fois rhéteur et philosophe, et ambassadeur, par surcroît ? Il naquit dans les premières années du Ve siècle à Léontion, petite ville située non loin de Syracuse. Mais il quitta bientôt cette étroite patrie. Il fréquenta Empédocle à Agrigente et Tisias à Syracuse. Du philosophe agrigentin, il ne semble avoir retenu que peu de chose, mais peut-être faut-il attribuer à sa fréquentation le goût de Gorgias pour la prose poétique. Si l'on veut bien se souvenir, par ailleurs, qu'Empédocle aimait les manifestations quelque peu théâtrales, on ne s'étonnera pas de voir son disciple montrer un goût fort vif pour la mise en scène et les exhibitions frappant l'imagination de la foule.

Les Léontins l'envoyèrent à Athènes en 427, quand les Syracusains menacèrent leur ville. Il obtint pour ses compatriotes quelques secours. Mais cette ambassade fut vraiment un événement littéraire; Gorgias fit apprécier à Athènes la nouvelle éloquence littéraire. « Il émerveilla Athènes, dit G. Perrot. Après avoir charmé tout le peuple sur la Pnyx, l'ambassadeur dut donner des séances dans des maisons privées, se faire professeur de dialectique et de rhétorique. Les riches se disputèrent ses leçons que l'on payait à la fois par une somptueuse hospitalité et par une somme d'argent qui variait selon la fortune de l'élève. » Aussi Gorgias revint-il souvent à Athènes, ce qui ne l'empêcha pas de séjourner à plusieurs reprises chez les Aleuades, princes thessaliens de Larissa. Si l'on veut se faire une idée des conditions dans lesquelles Gorgias et les sophistes donnaient leur enseignement, il faut se reporter au début si vivant du *Protagoras*.

Gorgias est avant tout un rhéteur. Il passe pour avoir exposé les principes de la rhétorique dans un Art (τέχνη), dont il ne nous est rien parvenu. Il fit des éloges (ἐγκώμια); nous avons de lui un *Éloge d'Hélène* et une *Apologie de Palamède*, dont quelques critiques ont discuté l'authenticité. Diels les fait figurer dans les fragments de Gorgias; nous n'en donnons pas ci-dessous la traduction, parce que ces œuvres intéressent l'histoire de la rhétorique plutôt que celle de la pensée grecque. On recourait à Gorgias à l'occasion des grandes fêtes nationales, où la Grèce entière était représentée. Il prononça une *Olympique* dans la courte période de calme qui sépare la paix de Nicias de l'expédition de Sicile. Sa qualité d'étranger l'empêcha, certainement, de parler au nom de la cité pour faire l'éloge des soldats morts en défendant le pays. Aussi son *Oraison funèbre* (ἐπιτάφιος λόγος) dont nous donnons l'extrait qui nous a été conservé n'est-elle qu'un discours d'apparat, destiné à faire briller le talent de l'auteur. « Les louanges s'adressent à tous ceux qui, sur divers champs de bataille, sont tombés pour la défense de la cité; Gorgias y exalte surtout ceux qui ont péri dans les guerres médiques et il montre combien les victoires gagnées sur les barbares l'emportent sur celles où d'autres Grecs ont été vaincus. » (G. Perrot, *Éloquence politique et judiciaire*.) Le fond même offre peu d'intérêt. Tout le mérite est dans la manière de dire. On trouve là un travail de style si minutieux, si patient que tout l'effort de l'auteur devait s'y épuiser et qu'une traduction est incapable d'en rendre tous les artifices. Une construction symétrique est imposée à la prose; les phrases s'y répondent les unes aux autres, ainsi que les différents membres. Elles se terminent par des cadences semblables et par des mots qui font même impression sur l'oreille. De pareilles innovations trouvèrent des imitateurs; les disciples renchérirent et l'expression : parler à la manière de Gorgias (γοργιάζειν) désigna l'emphase et la boursouflure.

Sextus Empiricus (*Adversus mathematicos*, VII, 65-87) nous a transmis un fragment du traité de Gorgias : *Sur le Non-Être ou sur la Nature*. On verra ci-dessous comment le sophiste emploie la dialectique éléate, attentif seulement à la rigueur du raisonnement et non au contenu même de ses propositions.

BIBLIOGRAPHIE

Fr. Blass : *Die attische Beredsamkeit* (4 vol.).
G. Perrot : *L'éloquence politique et judiciaire à Athènes*, Paris, 1873.
Chaignet : *La Rhétorique et son histoire*, Paris 1888.

SUR LE NON-ÊTRE OU SUR LA NATURE
(Περὶ τοῦ μή ὄντος ἤ περί τῆς φύσεως)

Sextus Empiricus : *Adversus mathematicos*, § **65** suiv. [117].

Dans son livre intitulé : *Sur le Non-Être ou sur la Nature*, Gorgias établit successivement trois principes : l'un, le premier, qu'il n'y a rien, le second, que, s'il y a quelque chose, ce quelque chose est inconnaissable à l'homme; le troisième, que, même si ce quelque chose est connaissable, il ne peut être ni divulgué ni communiqué à autrui. **(66)**. Sur le fait qu'il n'y a rien, Gorgias raisonne de la manière suivante. S'il y a quelque chose, ce sera l'être ou le non-être ou, à la fois, l'être et le non-être. Mais d'un côté, l'être n'est pas, comme il l'établira, non plus que le non-être, comme il le confirmera; non plus encore que l'être en même temps et le non-être, comme la suite le montrera. Il n'y a donc rien. **(67)**. Ainsi donc le non-être n'est pas. Car si le non-être est, il est à la fois et ne sera pas. Car dans la mesure où il n'est pas pensé comme être, il ne sera pas, mais dans la mesure où il est non-être, il sera à nouveau. Or il serait tout à fait contradictoire qu'une chose fût à la fois et ne fût pas. Par conséquent, le non-être n'est pas. Et par ailleurs, si le non-être est, l'être ne sera pas. Car ces propositions sont contraires entre elles et, si on accorde au non-être qu'il est, il s'ensuivra que l'être n'est pas. Or il n'est pas possible que l'être ne soit pas et, par conséquent, le non-être ne sera pas. **(68)**. Et, au reste, l'être n'est pas. Car, si l'être est, il ne peut être que non dérivé ou dérivé ou, à la fois, non dérivé et dérivé. Or il n'est ni non dérivé, ni dérivé, ni à la fois non dérivé et dérivé, comme nous le montrerons. Donc l'être n'est pas. Car si l'être est non dérivé (et c'est par là qu'il faut commencer), il n'a aucun commencement,

quel qu'il soit. (69). Car tout ce qui naît a un commencement, mais ce qui, par nature, est non dérivé n'a pas de commencement et, n'ayant pas de commencement, est infini. Or s'il est infini, il n'est nulle part. Car s'il est quelque part, ce en quoi il est est différent de lui-même et ainsi l'être ne sera plus infini, du moment qu'il sera contenu par quelque chose. Le contenant est plus grand que le contenu; or rien n'est plus grand que l'infini; il en résulte que l'infini ne peut être quelque part. (70). Et certes il n'est pas non plus limité en lui-même; car c'est la même chose que ce qui le limite et ce qu'il contient, et en ce cas l'être sera double, à la fois lieu et corps. Car ce en quoi on est, c'est le lieu et ce qu'on a en soi, c'est le corps. Par conséquent, l'être n'est pas non plus en lui-même. Si bien que, si l'être est non dérivé, il est infini; et s'il est infini, il n'est nulle part; et s'il n'est nulle part, il n'est pas. Ainsi donc, si l'être est non dérivé, il ne peut pas non plus être dès le commencement. (71). Et certes l'être ne peut pas non plus être dérivé. Car s'il était né, il serait né de l'être ou du non-être. Mais il ne l'est pas de l'être; car s'il est existant, il n'est pas né, mais il existe de tout temps. Et il ne peut pas non plus naître du non-être. Le non-être ne peut donner naissance à quoi que ce soit, pour la raison que ce qui donne naissance à quelque chose doit nécessairement participer à l'existence. Par conséquent l'être n'est pas non plus dérivé. (72). Suivant les mêmes raisonnements, il ne peut non plus être à la fois non dérivé et dérivé; ces propositions se détruisent l'une l'autre et si l'être est non dérivé, il n'est pas né, et s'il est né, il n'est pas non dérivé. Donc, puisque l'être n'est ni non dérivé, ni dérivé, ni l'un et l'autre, l'être ne saurait exister. (73). Et, par ailleurs, s'il existe, il est un ou plusieurs. Or il n'est ni un ni plusieurs, comme nous allons l'établir. Ainsi l'être n'est pas. Car, s'il est un, certes il a une certaine quantité, ou il est continu, ou il est une grandeur ou il est un corps. Quel que soit, parmi ces attributs, celui qu'il possède, il n'est pas un, car, ayant une certaine quantité, il sera divisible en ses éléments, et étant continu, il pourra être partagé; de même, si on le pense comme une grandeur, il aura la propriété d'être divisible. Et s'il se trouve être un corps, il aura ces trois attributs : la grandeur, la largeur et l'épaisseur. Or il serait absurde de dire que ce qui n'est rien de tout cela, est l'être. L'être n'est donc pas un.

(74). Et, d'autre part, il n'est pas plusieurs. Car s'il n'est pas un, il n'est pas non plus plusieurs. La pluralité est, en effet, une somme d'unités et, du moment qu'on supprime l'unité, on supprime aussi la pluralité. On voit donc par là clairement que l'être n'existe pas et que le non-être n'existe pas non plus. (75). Quant à ceci que tous les deux n'existent pas, aussi bien l'être que le non-être, c'est facile à calculer. Car si le non-être est et si l'être est également, le non-être sera la même chose que l'être, en ce qui concerne l'existence. Et pour cette raison ni l'un ni l'autre n'est. Car on a convenu que le non-être n'est pas et on a montré que l'être est la même chose que le non-être. L'être ne sera donc pas. (76). Néanmoins, puisque l'être est identique au non-être, il ne peut pas être l'un et l'autre; car s'il est l'un et l'autre, il ne sera pas le même et, s'il est le même, il ne sera pas les deux; d'où il suit que le rien est. Car, si d'un côté, l'être n'est pas, non plus que le non-être, non plus que tous les deux ensemble, et que, en dehors de cela, on ne pense rien, il en résulte que rien n'est [118].

(77). Il faut montrer de la même manière que, même s'il existe quelque chose, ce quelque chose est inconnaissable. Car si ce que nous pensons, comme le dit Gorgias, n'existe pas, par cela même, on ne pense pas l'être. Et il y a à cela une raison. De même que s'il arrive que ce que nous pensons soit blanc, et qu'on puisse penser le blanc; de même encore qu'il est possible que ce que nous pensons ne soit pas, nécessairement il arrive à ce qui est de ne pas être pensé. (78). Aussi est-il sensé et logique de dire : « Si ce qui est pensé n'est pas véritablement, l'être n'est pas pensé. » Quant à ce qui est pensé (on doit le comprendre), il n'est pas véritablement, comme nous l'établirons. Ainsi l'être n'est pas pensé. Quant à ceci, que ce que nous pensons n'est pas véritablement, c'est manifeste. (79). Car, si ce que nous pensons est véritablement, tout ce que nous pensons est, de quelque manière que nous le pensions, affirmation invraisemblable. Ce n'est pas parce qu'on penserait un homme volant ou des chars roulant sur la mer qu'il s'ensuivrait effectivement qu'un homme vole ou que des chars roulent sur la mer. En conséquence il n'est pas vrai que ce qui est pensé soit. (80). En outre, si ce que nous pensons est véritablement, ce qui n'est pas ne sera pas pensé. Car les contraires ont des attributs contraires et le non-être est le contraire de l'être. Et, pour cette rai-

son, et en général, s'il arrive à l'être d'être pensé, au non-être il arrivera de n'être pas pensé. Or, cela est absurde. Car Scylla et la chimère, et bien des non-êtres, sont pensés. Ainsi donc l'être n'est pas pensé. **(81).** De même que ce qu'on voit est dit visible parce qu'on le voit, ce qu'on entend, audible, parce qu'on l'entend; de même que nous ne rejetons pas le visible parce qu'il n'est pas entendu, ni ne négligeons l'audible parce qu'il n'est pas vu (chacun relevant de son propre sens et ne devant pas être jugé par un autre indifféremment); ainsi, ce que nous pensons, même si nous ne le saisissons pas par la vue, ou par l'ouïe, sera, parce qu'il est saisi par son critère particulier. **(82).** Si donc on pense que des chars roulent sur la mer, même sans les voir, il faut croire qu'effectivement il y a des chars roulant sur la mer. — Ce qui est absurde. Ainsi donc, on ne peut ni penser ni saisir l'être.

(83). Et même, en admettant qu'on le saisisse, il est incommunicable à autrui. Car si ce qui est est perceptible par la vue, l'ouïe, et, en général, par les sens — en même temps qu'il est donné comme extérieur; — et si ce qui est visible est saisi par la vue, ce qui est audible par l'ouïe — et non pas indifféremment par l'un ou l'autre sens, — comment cela peut-il être signifié à autrui ? **(84).** Car le moyen pour nous de signifier, c'est la parole, et la parole n'est pas ce qui est donné et ce qui est; ce n'est donc pas ce qui est que nous signifions aux autres, mais la parole, qui est différente de ce qui est donné. De même donc que ce qui est visible ne saurait devenir audible, et réciproquement, de même, puisque l'être est donné comme extérieur, il ne saurait y avoir de parole vraiment à nous. **(85).** Et de ce fait, elle ne saurait se communiquer à autrui. Or, la parole naît par suite des choses qui nous frappent du dehors, à savoir les choses sensibles; or c'est à la suite de leur rencontre avec l'humeur du corps que naît pour nous la parole qui traduit cette qualité; et c'est de l'introduction de la couleur que naît la parole qui traduit la couleur. S'il en est ainsi, ce n'est pas la parole qui traduit ce qui est hors de nous, mais bien ce qui est hors de nous qui devient révélateur de la parole. **(86).** Et certes, il n'est pas possible de dire qu'il en va comme pour ce qui est visible et audible; il est impossible, du fait qu'elle est donnée et qu'elle est, que la parole nous révèle ce qui est donné et ce qui est. Car si le langage est donné, il diffère des autres

données, et les corps visibles sont, au plus haut point, différents des paroles. Car le moyen par lequel on saisit le visible est différent de celui par lequel on saisit la parole. Ainsi donc la parole ne nous montre pas la plupart des choses données, non plus que celles-ci ne nous montrent leur nature aux unes et aux autres. (87). Telles sont donc les difficultés proposées par Gorgias et qui, dans la mesure du possible, font disparaître la preuve de la vérité. Car le non-être ne pouvant ni être connu, ni naturellement communiqué à autrui, il ne saurait en exister de preuve [119].

Oraison funèbre (Ἐπιτάφιος) [120].

« Que manquait-il à ces hommes de guerre des qualités qui conviennent à des hommes ? Qu'y avait-il en eux de ce qui ne doit pas y être ? Je voudrais pouvoir exprimer ce que je veux et je voudrais vouloir ce qui convient, de façon à échapper à la jalousie des dieux et aussi à éviter l'envie des humains; ces guerriers détenaient une perfection de divinité et aussi une mortalité d'hommes : préférant de beaucoup l'équité secourable à une stricte justice et aussi de beaucoup à la servitude des règlements la rectitude des raisonnements; par un avis sensé mettant fin aux propos de l'insensé, violents avec les violents, dans la règle avec les gens de mœurs réglées, intrépides avec les intrépides, redoutables aux redoutables. Comme témoignages ils élevèrent des trophées avec les armes de l'ennemi, à Zeus remerciements, de leur valeur monuments; ni naturellement belliqueux, ni ignorant Arès, ni étrangers au légitime Érôs, ni à l'Eris en armes, ni à l'Irènè, amie du beau; rendant hommage aux divinités selon les lois divines, entourant de soins leurs parents selon les lois humaines, justes envers les concitoyens selon l'égalité, fidèles à leurs amis selon une véritable piété. C'est pourquoi le regret de leur mort avec eux n'est pas mort; mais une immortelle vie pour leurs corps non incorporels attend ceux dont a cessé la vie.

PLANUDE : *Scholie à Hermogène.*

Olympique.

O Hellènes, ils sont dignes d'obtenir l'admiration d'un grand nombre (ceux qui les premiers instituèrent de pareilles panégyries).

ARISTOTE : *Rhétorique.*

Notre combat, selon Gorgias de Léontion, demande deux vertus : l'audace et la prudence; l'audace pour supporter le péril, la prudence pour connaître l'articulation des membres. La parole ressemble à la proclamation du héraut à Olympie : elle appelle celui qui veut, mais couronne celui qui peut.

CLÉMENT D'ALEXANDRIE [121] : *Strômates*, I, 51.

APPENDICE

Platon : *Gorgias*, 449 *a*.

Socrate. — Gorgias, dis-nous toi-même de quel nom il faut t'appeler et quel est l'art dont la connaissance te vaut d'être ainsi nommé. — Gorgias : Mon art, Socrate, c'est l'art oratoire. — Socrate : Alors, c'est « orateur » qu'il faut te nommer ? — Gorgias : Bon orateur même, si tu souhaites, Socrate, me donner le nom de ce que, selon l'expression homérique, *je me flatte d'être*. — Socrate : Mais c'est là ce que je souhaite! — Gorgias : Donne-moi donc ce nom! — Socrate : Or nous faut-il ajouter que tu es capable d'en former d'autres ? — Gorgias : Je me fais fort, non pas seulement chez vous, mais ailleurs encore d'en être capable.

Platon. *Ménon*, 70 *a*, *d*.

Socrate : Jusqu'ici, Ménon, les Thessaliens étaient réputés et admirés en Grèce pour leurs talents équestres et pour leurs richesses. Mais aujourd'hui, à ce qu'il me semble, c'est pour leur science; et principalement les concitoyens de ton camarade, Aristippos, les gens de Larissa! Or, ce nouveau talent, c'est de Gorgias qu'il vous vient; car, dès sa venue chez vous, il trouva l'amour pour le savoir chez les plus distingués, tant des Aleuades, à la famille desquels appartient Aristippos, ton amoureux, que du reste des Thessaliens. Il est naturel qu'il vous ait inculqué l'habitude, quand on vous pose quelque question, d'y répondre avec une magnifique intrépidité, comme il convient à des gens qui savent; vu que lui-même il s'offrait aux questions, quelles qu'elles fussent, qu'il plairait à tel des Grecs de lui poser, ajoutant qu'il n'y en avait aucun à qui il n'ait répondu.

NOTES

NOTES

1. Phalère, un des trois ports d'Athènes, à l'est de ceux de Munychie et du Pirée. Démétrios de Phalère (IVe s.) fut élève de Théophraste, péripatéticien et rhéteur. Il administra Athènes sous Cassandre, fils d'Antipater, puis se retira en Égypte où il mourut.

2. Mytilène, ville d'origine éolienne, capitale de l'île de Lesbos.

3. Priène, ville d'Ionie, en face de Samos et près de l'embouchure du Méandre.

4. Corinthe, ville sur l'isthme qui rattache à la Grèce continentale la péninsule du Péloponnèse.

5. Épiménide de Cnosse, ou Cnossos, dans l'île de Crète (VIIe-VIe s. av. J.-C.).

6. Zalmoxis (ou Zamolxis) était un dieu thrace. Hérodote rapporte sur lui une légende bizarre, en honneur chez les Grecs du Pont (V, 97); ceux-ci racontaient que Zalmoxis, avant d'être dieu, avait été homme, esclave et disciple de Pythagore et qu'il était devenu législateur des Thraces. Les Grecs du Pont expliquaient par ce conte la présence chez les Thraces de certaines coutumes ou légendes analogues à celles des Pythagoriciens.

7. Musée passe pour être né à Athènes et avoir été le contemporain d'Orphée, lequel aurait vécu en Thrace, aux origines de la poésie grecque. Le texte est tiré de Justin, martyr, écrivain ecclésiastique, né en 89 ap. J.-C.; le suivant est emprunté à Eusèbe Pamphile ou de Pamphilie, évêque chrétien de Césarée, qui joua un grand rôle au concile de Nicée (325) et qui, dans les luttes contre ou pour Arius, prit parti pour ce dernier, sans cesser de paraître orthodoxe; on l'appela « le père de l'histoire ecclésiastique ». Macrobe (IVe-Ve s. ap. J.-C.) est l'auteur latin bien connu des *Saturnales*.

8. Texte en contradiction avec le passage précédent.

9. Passage dont s'est inspiré Platon dans le *Timée*.

10. Chaldéens, Sémites installés dans les bassins du Tigre et de l'Euphrate, jusqu'au golfe Persique, célèbres par leurs connaissances mathématiques et astronomiques, auxquelles ils joignaient la pratique de l'astrologie et de la magie. Ce passage, comme celui qui se trouve plus bas et qui fait peut-être allusion à Moïse, indique une composition tardive du morceau.

11. Sorte de génies intermédiaires entre les dieux et les hommes.

12. Bromios (le bruyant) : un des surnoms de Bacchus, conduisant le chœur des Bacchantes.

13. Phanès, le brillant, à rapprocher de Phaéton, nom qui s'adresse au Soleil.

14. Crotone, ville de Grande Grèce, sur la rive ouest du golfe de Tarente. Les anciens appelaient Grande Grèce la partie sud de l'Italie, depuis Naples jusqu'au golfe de Tarente, à cause de la présence de nombreuses colonies grecques.

15. Abaris : personnage à demi légendaire, sorte de thaumaturge à qui l'on attribuait, entre autres ouvrages, un poème sur Apollon chez les Hyperboréens. Il était prêtre d'Apollon, selon Hérodote (IV, 36); on racontait qu'il avait voyagé par toute la terre sans manger, portant toujours, en signe de sa mission divine, une flèche qu'Apollon lui avait donnée.

16. Métaponte, en Grande Grèce, colonie de Sybaris, au centre du golfe de Tarente.

17. Phérécyde de Syros ou Syra (VIe s. av. J.-C.), contemporain des Sept Sages. Syros était une petite île au centre des Cyclades et appartenait à la confédération athénienne.

18. Connu sous le nom de Zarathoustra, et rendu célèbre par F. Nietzsche. Antérieur au VIe s.

19. Milon de Crotone, athlète célèbre, vainqueur aux Jeux pythiques et olympiques (VIe s. av. J.-C.).

20. Hiéroclès, philosophe platonicien d'Alexandrie, au commencement du Ve siècle ap. J.-C. Les *Vers d'or*, accompagnés par le *commentaire* d'Hiéroclès ont été traduits par M. Mario Meunier (Paris, l'Artisan du livre).

21. Rhégion, colonie grecque fondée par les Doriens de Méssène sur la rive est du détroit de Messine. Tarente, en Grande Grèce, au fond du golfe du même nom. Archytas, mathématicien et philosophe pythagoricien vers 440-360. Platon suivit ses leçons.

22. Philolaos, né en Grande Grèce, établi à Thèbes, où il enseigna les doctrines de Pythagore (2e moitié du Ve s. av. J.-C.). Quelques auteurs anciens affirment qu'il enseignait la révolution de la terre.

23. Ajoutons quelques précisions à ce que nous avons dit par ailleurs :

a) sur les prescriptions d'hygiène, les Pythagoriciens ont multiplié les recommandations et les défenses. La laine, « sécrétion d'un corps très indolent » (Apulée), est proscrite; le lin, au contraire, est recommandé pour la confection des vêtements. On connaît la défense de manger des fèves (voir Plutarque : *Propos de table*, VIII, 10). Les Pythagoriciens mangeaient rarement du poisson et même s'abstenaient de quelques-uns. Quelques préceptes ne manquent pas d'obscurité : « Ne point manger sur un char. Ne point s'asseoir sur le boisseau. Ne point planter de palmier. Ne point, avec une épée, attiser le feu dans sa maison. »

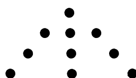
b) Pythagore, au point de vue moral, recommandait l'examen de conscience journalier, la discrétion, le silence (ἐχεμυθία).

c) Le symbolisme des nombres a été poussé très loin. On peut même parler d'une théologie arithmétique. Sur le premier point le nombre impair est le plus parfait, parce que, ne pouvant être divisé et excluant l'opposition, il convient davantage aux dieux célestes. Les figues ont, elles aussi, un sens symbolique. Le triangle signifiait peut-être qu'Hadès, la monade mâle et femelle, le chaos cosmogénique, où tout était mêlé et un, se manifestait par l'entremise de deux forces symbolisées par Dionysos, dieu générateur, et par Arès, dieu destructeur (voir Plutarque, *Isis et Osiris*, traduct. M. Meunier, p. 106).

d) La divination en onéiromancie constituait, pour les Pythagoriciens, le plus véridique des procédés divinatoires.

e) Enfin, on notera que si, selon le mot de Cicéron, « Dieu était, pour Pythagore, une âme répandue dans tous les êtres de la Nature et dont les âmes humaines sont tirées », selon Jamblique *(Vie de Pythagore*, 31), la hiérarchie des êtres doués de raison était la suivante : les dieux, les hommes et ceux qui ressemblaient à Pythagore. Or, Pythagore étant un génie, les génies étaient non seulement des intermédiaires entre les dieux et les hommes, mais parfois aussi des hommes.

24. Le Tetractys (Quaternaire) est contenu dans la décade, fondement de tous les nombres. Il est constitué par la somme des quatre premiers nombres : $1 + 2 + 3 + 4 = 10$. Les Pythagoriciens le représentent par le triangle décadique :



Le grand quaternaire était 36; il était formé de 8 nombres, c'est-à-dire par l'addition de la somme des 4 premiers nombres impairs à la somme des 4 premiers nombres pairs, ce qui donne 36. Le quaternaire était pour les Pythagoriciens le grand serment, la clef de leur interprétation du monde; ils voyaient en lui la « Source et la racine de l'éternelle Nature ». (Voir Delatte : *Études sur la littérature pythagoricienne*.)

25. Milet, puissante ville ionienne, sur le golfe du même nom. C'est au sujet de Milet que commencèrent les guerres médiques.

26. Thalès a-t-il annoncé scientifiquement l'éclipse de soleil du 30 septembre 610 av. J.-C. ?

Le fait si souvent rapporté par l'antiquité et si fort à l'honneur de Thalès de Milet serait-il, d'après certains modernes, une pure fable ?

Les incrédules font valoir que les éléments de science astronomique nécessaires pour permettre la prédiction d'une éclipse solaire n'ont été connus qu'au cours du IIIe siècle et usités au IIe. Anaxagore de Clazomènes, le premier, au cours du Ve siècle a donné l'explication scientifique du phénomène de l'éclipse, qui fut mise au point par Eudoxe de Cnide (IVe siècle). Dès le VIIIe siècle, les astrologues chaldéens prédisaient les éclipses sans cependant en connaître les

causes, grâce à des observations sur les moments où elles se produisaient, procédés empiriques fondés sur la périodicité des mouvements des astres. Les Égyptiens ont dû emprunter aux Chaldéens les résultats de leur astrologie.

Thalès, dans ses voyages et ses rencontres, a eu l'occasion d'être informé par quelque astrologue de Chaldée ou d'Égypte, sans être pour cela instruit de la science chaldéenne.

Reste à supposer que cet astrologue lui ait prédit un certain nombre d'éclipses avec une précision plus ou moins grande, et que le Milésien, après avoir partiellement vérifié l'exactitude de ces prédictions, se soit hasardé à en prendre une à son compte... D'après le récit d'Hérodote, Thalès aurait simplement fixé l'année de l'éclipse; s'il y en avait plusieurs de possibles cette année-là, il ne s'était guère aventuré. La grande chance c'est que l'éclipse ait été totale. (Hypothèse de M. Paul Tannery, page 60.)

27. Nous n'avons pu donner que des extraits très limités des doxographes. Nous nous voyons obligé de renvoyer, pour plus de détails, à Diels, *les Présocratiques* (Lehre). Tannery a traduit des extraits plus abondants. Sa traduction, que nous avons suivie de près, nous a été d'un précieux secours, dans cette partie, tout spécialement délicate, de notre tâche.

28. Les discussions ont été sans fin, entre les philosophes, sur le sens à donner à ce mot.

29. L'idée de création est étrangère à la pensée grecque. L'élément primitif répugne à toute organisation *(Chaos)*.

30. Nous avons suivi, dans les extraits de la *Physique* d'Aristote, la traduction de H. Carteron (Collection Guillaume Budé).

31. On trouvera, dans les extraits de Diogène d'Apollonie, une exposition renouvelée des idées d'Anaximène.

32. Colophon, colonie fondée par les Ioniens, sur le même golfe qu'Éphèse, au nord-ouest.

33. Mimnerme, fin du VIIe siècle, de Colophon, est un poète sceptique et mélancolique; il chanta les tristesses et les joies de la passion.

34. Plutarque rapporte un propos que Xénophane aurait tenu aux Égyptiens au sujet d'Osiris. Sa présence en Égypte permet-elle de penser qu'il a connu les doctrines de cet antique pays ? En métaphysique, il est hostile au polythéisme et à l'anthropomorphisme; il n'admet qu'un seul dieu, car multiplicité et inégalité ne sont pas conciliables avec la perfection divine. Dieu, pour lui, est omniscient, tout-puissant, toute sagesse, immobile; il est immanent au monde. Ce monothéisme est panthéistique. Dieu et l'univers sont Un et finis. M. Maspero nous expose les idées analogues de l'Égypte sur la substance divine. Le nom de ce Dieu unique était Râ, personnification du soleil ou Ammon-Râ. Les noms variés, les aspects innombrables que le vulgaire est tenté d'attribuer à autant d'êtres distincts et indépendants n'étaient, pour l'adorateur thébain, que les noms et les aspects d'un même être. Tous les types divins se pénétraient réciproquement et s'absorbaient dans le Dieu suprême; leur division, même poussée à l'infini, ne rompait en aucune manière l'unité de la substance

divine. (Maspéro : *Histoire ancienne des peuples de l'Orient.)* Cette similitude — sauf l'infinité — des attributs, sans oublier les attributs moraux, est-elle une preuve suffisante d'une connaissance directe chez Xénophane de la théologie égyptienne ? L'hypothèse n'est pas invraisemblable. (Voir, outre Tannery, ouv. cité, J. Albert Faure : *L'Égypte et les Présocratiques.*)

35. Athénée de Naucratis (Égypte), IIIe siècle, sophiste, grammairien, rhéteur grec. Après 228 il publie le *Banquet des Sophistes* (Deipnosophistae). L'auteur traite des repas et de tout ce qui s'y sert, et aussi des propos que tiennent sur les auteurs, la musique, la danse, les assistants à ce banquet. Maître d'une vaste érudition, ayant puisé à la bibliothèque alexandrine disparue, Athénée nous offre des renseignements sur les mœurs, la civilisation, les arts, les lettres antiques. Grâce à lui sont cités plus de 1 500 ouvrages perdus et 700 noms d'auteurs accompagnés de plusieurs fragments de leurs œuvres.

36. Pancrace, combat gymnique comprenant la lutte (πάλη) et le pugilat (πυγμή).

37. Pentathle, lutte qui se compose de cinq exercices, la course (δρόμος), la lutte (πάλη), le pugilat (πυγμή, postérieurement ἀκόντισις, ἄκων ou ἀκόντιον), le saut (ἅλμα), le jeu de disque ou de palet (δίσκος).

38. On trouvera dans Vitruve, *l'Architecture*, IX, préface, des considérations analogues à celles de Xénophane sur la supériorité des écrivains et des penseurs par rapport aux athlètes.

39. Sorte de parodie railleuse.

40. On sait les reproches faits par Platon aux poètes, principalement dans la *République*.

41. Nous avons suivi l'ordre de numérotation adopté par Diels, excluant comme lui ce qu'il considère comme douteux et supprimant certains articles dont la présence n'eût pas été nécessaire dans un ouvrage comme celui-ci et eût simplement prêté à des discussions sans fin.

42. La même idée, quoique plus faiblement exprimée, se trouve chez Épicharme (Diels, Fragm. 5). « Rien d'étonnant que nous parlions ainsi, que nous nous plaisions et que nous nous trouvions satisfaits de notre nature. Car un chien paraît une merveille à un chien, un bœuf à un bœuf, de même l'âne à l'âne et le porc au porc. »

43. Montaigne s'est manifestement inspiré des idées de Xénophane dans l'Apologie de Raymond de Sebond (*Essais*, I. II, ch. X); il en développe largement les conséquences quand il écrit : « Nous voulons asservir Dieu aux apparences vaines et faibles de notre entendement, lui qui a fait et nous et notre connaissance. Parce que rien ne se fait de rien, Dieu n'aura su bâtir le monde sans matière ? Quoi ! Dieu nous a-t-il mis en main les clefs et les derniers ressorts de sa puissance ? S'est-il obligé à n'outrepasser les bornes de notre science ? etc... »

44. Éphèse, golfe et ville du même nom, au centre du rivage d'Asie Mineure, à l'embouchure du Caystre, au N.-O. de l'île de Samos.

45. L'influence de l'Égypte sur Héraclite. Remarquons d'abord

que ce penseur, moins attiré par l'étude de la nature que ses prédécesseurs ou contemporains, est plus préoccupé de théologie et de morale que de cosmologie. Il est, d'autre part, instruit dans les mystères. Ces mystères lui ont-ils révélé quelques enseignements venus d'Égypte, enseignements réservés aux initiés ou a-t-il subi par un contact direct l'influence de la religion égyptienne ? On y songe quand on découvre dans un de ses fragments (15), ces paroles, au sujet du mythe de Dionysos : « Hadès est le même que Dionysos ». Cette affirmation semble calquée sur l'affirmation de la religion égyptienne : « Osiris est le même que Hor ». La conception qu'Héraclite a du soleil, la plus éclatante manifestation de l'élément igné, « le soleil est nouveau chaque jour... » (frag. 6), nous fait songer au dieu solaire égyptien Râ, qui meurt chaque jour, se régénère dans la région de la nuit où il tombe, chez le dieu des morts Osiris, pour le lendemain remonter à l'Orient, sous le nom de Hor.

Sans aller jusqu'à vouloir qu'Héraclite, sur la vie duquel nous possédons peu de détails, ait fait un voyage et un séjour en Égypte, on peut supposer que les écrits d'Hécatée de Milet ont pu lui permettre de s'informer des croyances religieuses de la vallée du Nil. N'y a-t-il pas trace d'une influence égyptienne dans d'autres sujets abordés par Héraclite, autres que le mythe d'Hadès-Dionysos ?

M. Tannery découvre des analogies en cosmologie entre la science d'Égypte et Héraclite, par exemple sur le rôle du feu, principe d'intelligence dans le monde et d'action motrice; tel est Phtah, le dieu unique adoré à Memphis.

Ce Phtah, personnification de l'élément igné, démiurge organisateur de la nature, a une bien autre importance dans le panthéon égyptien que celle d'Héphaistos chez les Grecs, où il n'est qu'une divinité de la forge.

La conception de la guerre, mère de tout et de l'union des contraires grâce à la discorde, répond à la lutte, sans cesse renouvelée et féconde de Hor contre Sit, d'Osiris contre Sit-Typhon, du dieu solaire contre le dieu des ténèbres et de la nuit.

Chez les Égyptiens une substance considérée comme l'essence de la nature humaine était figurée par une parcelle de flamme, de lumière, nommée Khou, la lumineuse, la brillante, l'intelligente. A cette substance correspond l'αὐγή du penseur grec, « rayon solaire, éclat du feu », qui pour lui est synonyme de psyché.

La communication des âmes des hommes avec l'âme universelle par le moyen de la respiration ne semble-t-elle pas rappeler « ces souffles de vie que Râ distribue aux hommes ? » Les âmes flairant dans l'Hadès (frag. 25), ceci nous ramène au Livre des Morts de l'Égypte.

La croyance aux daimones, génies des héros morts, nous la trouvons bien en Grèce, mais à un état plus faible qu'en Égypte, où elle a été poussée plus loin et recueillie par Héraclite. Ces daimones, pour lui, chez les hommes supérieurs jouissent après la vie d'une durée plus ou moins prolongée.

Le logos, la raison universelle se découvre en Égypte sous le nom de Mâ-Kherou; il représente la Parole prononcée, la Voix créatrice, inspiré par Vérité-Justice-Raison. Héraclite en parle lui aussi comme

de l'ordonnateur du monde : « Toutes choses paraissent se faire suivant ce Verbe... »

Ainsi l'esprit religieux d'Héraclite, en s'inspirant des mythes égyptiens, introduit le spiritualisme dans la physiologie des Ioniens. Il ouvre la voie à Anaxagore et à Socrate et fonde une tradition de mysticisme idéaliste dont Platon sera l'interprète le plus qualifié, ainsi que plus tard, dans l'Égypte même, à Alexandrie, les néo-platoniciens. (Cf. D. Mérejkovsky qui, dans son livre *Les Mystères de l'Orient*, tente de rattacher Héraclite à l'Égypte.)

46. Prestère. Le sens exact du mot a prêté à des discussions. Voici comment l'interprète A. Rey : *Jeunesse de la Science grecque :* « Peut-être pourrait-on traduire prestère par l'enveloppe de nuées et d'air qui entoure la terre et la mer entre elles et le ciel et s'aspire de la mer comme une trombe. Diels a déjà considéré que la trombe marquerait le mouvement ascendant de l'eau vers le ciel. Burnet le critique en alléguant que les Grecs savaient bien que la trombe crève et retombe. Mais ils savaient aussi, sans doute, qu'elle aspire à sa base l'eau de mer. »

47. Le mot *éon*, employé par les gnostiques du IIe siècle après J.-C., a à peu près la signification du mot daimone.

48. Sur le sens du mot λόγος, chez Héraclite, les interprétations les plus diverses ont été proposées. Tannery donne au mot une signification qui, manifestement, est postérieure à l'époque du philosophe d'Élée. Burnet *(Aurore de la science grecque)*, de son côté, paraît en limiter le sens à l'extrême, surtout dans quelques passages; il entend « le discours d'Héraclite ». Il semble qu'en raison de l'adjectif κοινός ou ξυνός, qui l'accompagne généralement, le λόγος s'oppose à l'ἰδία φρόνησις et désigne la raison en tant qu'elle est l'élément commun à tous les êtres, parce qu'elle contient les lois qui régissent le monde. Ce serait en quelque sorte la communauté de la pensée universelle, la Sagesse qui est une, le sens néo-platonicien et stoïcien demeurant exclu.

49. A rapprocher de la conception égyptienne sur Râ, qui la nuit reprend des forces et se régénère dans le sein de sa mère Nouit.

50. Diels a corrigé πλήγῃ en γῇ.

51. Voir explication dans Tannery, *ouvrage cité.*

52. On conçoit que le feu ait alimenté les méditations des hommes. « Primitivement », dit M. Bachelard (*Psychanalyse du feu*, p. 116), avec quelque exagération cependant, « seuls les changements par le feu sont des changements profonds, frappants, rapides, merveilleux, définitifs... Ce que lèche le feu a un autre goût dans la bouche des hommes. Ce que le feu a illuminé en garde une couleur ineffaçable. Par le feu, tout change. Quand on veut que tout change, on appelle le feu. »

53. Hécatée de Milet, auteur de *Généalogies* mythiques et d'une *Description de la Terre*, où il passait en revue tous les pays habités, parlant des légendes, des mœurs, des animaux, en grande partie d'après ses voyages qu'il avait poussés jusqu'à la haute Égypte, le Caucase, la Scythie (VIe s.).

54. Archiloque, né vers 710 dans l'île de Paros, le premier des poètes ïambiques, auteur d'hymnes et d'élégies.

55. Jeu de mots intraduisible.

56. C'est le règne d'un enfant. M. Solovine rapproche avec beaucoup d'à-propos le quatrain désespéré d'Omar Khayyâm presque identique dans les termes à la pensée d'Héraclite : « Pour parler clairement et sans paraboles. — Nous sommes les pièces du jeu que joue le Ciel. — On s'amuse avec nous sur l'échiquier de l'Être. — Et puis nous retournons un par un dans la boîte du Néant. » L. Lavelle : *Le Moi et son destin* (Paris, Édit. Montaigne).

57. La matière de Platon n'est guère différente de la matière d'Héraclite. Et celle-ci peut être comparée au Protée de la mythologie hellénique, qui revêt successivement toutes les formes.

58. On s'est étonné de cette apparition des données morales et des Erinnyes, gardiennes de la justice, dans le système physique d'Héraclite. Peut-être n'y a-t-il là qu'une concession aux usages courants.

59. V. note 45.

60. On a fait justement remarquer que l'affirmation de l'Ionien Héraclite est déjà dans son essence individualiste, qu'elle s'oppose à l'immuabilité de la cité et qu'elle fraie le chemin à la spéculation personnelle s'opposant aux impératifs collectifs (Voir Guastalla : *Le Mythe et le livre*).

61. Voir dans le *Cratyle* de Platon, 440, *sub fine*, une critique très vive de l'héraclitéisme : « Mais, dit Socrate, il n'y a même pas de bons sens, Cratyle, à déclarer qu'il existe une connaissance, si toutes choses se transforment et qu'aucune ne demeure... » On comprend que la mutabilité des choses, leur incessant écoulement, l'instabilité de la substance choquent Platon. Mais cette notion d'un devenir perpétuel n'a pas laissé de faire, après Héraclite, son chemin dans la philosophie.

62. Diogène Laërce, ou de Laërte, se place au milieu du IIe s. ap. J.-C. On le croit originaire de Laërte en Cilicie.

Sur sa vie aucun renseignement.

Son ouvrage, quoique écrit sans critique ni goût, est un des recueils les plus précieux sur l'antiquité; il a le mérite d'indiquer ses sources et contient des citations de textes originaux.

Cet ouvrage, arrivé mutilé et altéré, s'intitule : *Vie et sentences des philosophes les plus illustres*, Βίοι καί γνῶμαι τῶν ἐν φιλοσοφίᾳ εὐδοκιμησάντων, en dix livres :

1° Les Sept Sages;
2° Anaximandre, Socrate et les Socratiques;
3° Platon;
4° L'ancienne, moyenne et nouvelle Académie;
5° Aristote et les péripatéticiens;
6° Les cyniques;
7° Les stoïciens;
8° et 9° Les pythagoriciens;
10° Épicure.

Nous avons suivi, dans nos citations, l'excellente traduction de M. Robert Genaille *(classiques Garnier)*, *à paraître dans* GF.

63. Simplicius, philosophe néo-platonicien, né en Cilicie vers 500 ap. J.-C. Après la fermeture de l'école d'Athènes par Justinien (529), il se rendit en Perse avec d'autres élèves de Damascius, son maître, revint en 532 à Athènes où il écrivit et enseigna dans le privé. Il nous reste de ses écrits philosophiques, dans lesquels il essaye de concilier Aristote et Platon :

Des Commentaires sur les Catégories.
Sur les Traités de l'Ame et du Ciel.
Sur la Physique d'Aristote.
Sur le Manuel d'Épictète.

Défenseur du néo-platonisme, il réfute les thèses du christianisme (comme celle de la création du monde dans le temps), il donne de l'élan à l'alchimie du Moyen Age, et fournit des arguments à saint Thomas, à propos d'Aristote.

64. Élée, ville de la Grande Grèce, sur la mer Tyrrhénienne, colonie phocéenne au sud de Naples.

65. Sur la date de naissance de Parménide, voir discussion dans Platon : *Œuvres complètes*, t. VIII, 1re partie, Coll. Guillaume Budé, par A. Diès, p. 9-10.

66. Parménide associe, avec une rigueur toute nouvelle, un talent de déduction et d'abstraction surprenant avec la passion et parfois même l'éclat du style. Il y a en lui du poète, de l'orateur, du géomètre. Chez lui la métaphysique la plus abstraite est accompagnée de vie et d'émotion. L'intuition philosophique qui ressemble à une révélation a trouvé en lui son peintre. Ajoutons qu'il procède à la manière de Lucrèce; pas plus que ce dernier ne croit à Vénus, il ne croit à Thémis, à Dikè, ou aux Héliades. Mais ce rappel aux anciennes croyances donne de la vie et de la poésie à son poème (M. et A. Croiset : *Littérature grecque*).

67. Mélissos, au contraire, proclamera que l'être est infini.

68. Certains traducteurs donnent à l'expression ce sens : « dont tous les rayons sont égaux ».

69. Héraclite.

70. On retrouve ici l'inspiration d'Alcméon, et de ses recherches sur la détermination des sexes, en rapport avec le chaud et le froid. L'école de Crotone, à laquelle se rattachait Alcméon, a joué un rôle important, par ses recherches en physiologie et en psychologie. Pour lui, le siège de la pensée se trouvait dans le cerveau auquel des conduits (pores) transmettent les modifications qui se produisent dans les organes sensoriels. Au-dessus de la sensation commune à l'animal et à l'homme, se trouve l'intelligence qui n'appartient qu'à ce dernier. L'âme est le principe de la vie; elle est immortelle parce que, comme les astres dont le mouvement est éternel, en tant qu'il est circulaire et revient toujours sur lui-même, elle se meut toujours. Il s'est livré également à des recherches d'embryogénie (V. L. Robin, *La Pensée Antique*, p. 79-80). Le cadre de ce volume ne nous permet pas d'insister sur le rôle du médecin dans l'évolution de la science grecque (V. Gomperz : *Les Penseurs grecs*, t. I). Mentionnons cependant Hippocrate

(né vers 460 à Cos) qui prend pour point de départ l'expérience, l'observation et s'oppose ainsi à l'école voisine de Cnide, laquelle, imbue des théories des physiologues, a tendance à retrouver dans l'homme (microcosme) les principes divins de la nature (macrocosme).

71. Dans le *Parménide* de Platon, dit A. Diès (Coll. Guillaume Budé, t. VIII, 1re partie), Zénon apparaît comme une doublure de Parménide; dans ce rôle créé par le dialogue, l'histoire de la philosophie s'est accordée à trouver le véritable rôle historique de Zénon. L'intention du dialogue est, principalement, dirigée contre Zénon : « L'effort de Platon semble être avant tout de rabaisser celui-ci, au profit de Parménide, en accaparant ce dernier en faveur de la théorie des formes, généreusement, mais insuffisamment défendue par Socrate, trop jeune. » (P. 15).

72. Dans le *Phèdre*, Zénon, appelé le Palamède éléatique, compte au nombre des « antilogiques » ou contradicteurs.

73. Platon, ayant commencé par rabaisser Zénon, au profit de Parménide, la même tendance se montre chez Aristote. Mais Zénon semble avoir été, dans certains milieux au moins, une figure de premier plan, à côté, sinon au-dessus de Parménide.

74. Sur les arguments de Zénon, voir H. Bergson, dont la réfutation dans les *Données immédiates de la conscience* est devenue classique.

75. Agrigente (Acragas, forme grecque), ville située sur la côte Sud de la Sicile, non loin de la moderne Girgenti, colonie dorienne (V. Jean Bayet : *La Sicile grecque*).

76. M. Gaston Bachelard, dans la *Psychanalyse du Feu* (Paris, Gallimard), s'autorise de la tradition selon laquelle Empédocle se serait jeté dans le cratère de l'Etna, qui aurait rejeté une de ses sandales (Cf. Horace : *Épître aux Pisons : Ardentem frigidus Aetnam — insiluit*). Il appelle *complexe d'Empédocle* la rêverie inspirée par le feu qui « suggère le désir de changer, de brusquer le temps, de porter toute la vie à son terme, à son au-delà ». (P. 40).

77. Καθαρμοί. Nous avons, dès le VIe s. sous le nom d'Épiménide, un recueil de chants purificatoires. Ainsi apparaît un genre nouveau, qui répond à une transformation des idées morales et religieuses. Les petits mystères étaient précédés d'une purification (καθαρμός), dont la nature est mal connue, mais qui devait consister dans la communication de quelques formules sacramentelles. De là, par analogie, le nom donné à des compositions comme celles d'Épiménide et d'Empédocle.

78. Les quatre éléments (eau, air, terre, feu) d'Empédocle figurent dans la cosmologie égyptienne et l'on ne peut aussi s'empêcher de trouver comme un écho de l'antagonisme de Set contre Osiris, et de la victoire d'Horus, fils d'Osiris et d'Isis, sur le même Set, dans le rôle si important de la Haine et de l'Amitié, les deux principes contraires, l'un qui assemble, l'autre qui sépare les éléments. Ici et là, même dualisme physique et moral.

79. Lucrèce s'inspire, pour les réfuter d'ailleurs, des théories d'Empédocle sur les monstres (l. V. v. 876). Il adopte quelquefois

les idées bizarres de l'Agrigentin sur les premiers essais de la création (l. V, v. 835). Certaines expressions sont littéralement calquées sur le poète grec par le poète latin : atomes, *radices :* τέσσαρα ῥιζώματα; *saecla ferarum :* ἔθνεα θηρῶν *; qualibus in tenebris vitae,* σκότος. Certains vers sont entièrement traduits :

Ignem ignes procudunt aetheraque aether : πυρὶ δ' αὐξάνεται πῦρ... αἰθέρα δ' αἰθήρ.

Pour les autres rapprochements, voir Martha : *Le Poème de Lucrèce*, p. 388.

80. Le dialecte d'Empédocle est imité d'Homère. Sa poésie, malgré les mutilations que lui a imposées le temps, est à la fois puissante et ingénieuse et brillante. Selon Bréhier, *Histoire de la Philosophie ancienne*, p. 62, le récit du Περὶ φύσεως est probablement imité de quelque livre orphique et bien éloigné, avec sa machinerie fantastique, de la simplicité de la prose ionienne et aussi des images si réalistes d'Héraclite.

81. On ne saurait trop admirer — nous le disons une fois pour toutes — le travail infiniment patient et minutieux de Diels qui, en rapprochant et en classant les fragments d'Empédocle, inclus dans les œuvres de Diogène Laërce, Sextus Empiricus, Plutarque, Clément d'Alexandrie, Hippolyte et tant d'autres auteurs anciens est parvenu à restituer la suite probable des pensées d'Empédocle. — Même en tenant compte des lacunes, il est possible de discerner la suite des idées dans ce merveilleux poème.

82. V. *Extraits de la doxographie*, Diogène Laërce.

83. Empédocle observe, en médecin, la bataille de la maladie et de la santé dans le corps humain. Il suit Alcméon qui voyait dans la maladie la rupture de l'harmonie des substances, au profit d'une seule qui « monarchisait » (R. Rolland : *Empédocle d'Agrigente*).

84. Le semblable attire le semblable. D'après Aristote (*De l'Ame*, I, 2, 404 b), Platon se serait souvenu de la théorie d'Empédocle quand, dans le *Timée*, il compose l'âme du monde du *même* et de l'*autre*. Le cercle du même est destiné par son mouvement à connaître les essences éternelles, tandis que le cercle de l'autre connaît ce qui est engendré et devient.

85. Par les menstruations.

86. Empédocle indique l'analogie des cheveux, des ongles et des plumes des oiseaux. Les modernes naturalistes ne pensent pas autrement : « Les plumes sont des productions dermo-épidermiques et on peut les considérer comme des écailles très spécialisées. » Landsborough Thomson : *Les Oiseaux*.

87. Allusions aux miracles qu'aurait opérés Empédocle.

88. Génies de la Mort; les Destinées.

89. Personnage allégorique, personnification du soleil.

90. Passage heureusement commenté par R. Rolland *(ouv. cité) :* « Empédocle rappelle les innocents sacrifices, avec des images peintes, avec la myrrhe vierge et l'encens parfumé, avec les fruits de la terre et les blonds rayons de miel... La foi d'Empédocle renverse les

murailles de la cité, efface les religions nationales et étreint l'univers dans sa fraternité d'épreuves et d'amour. Mais elle garde toujours son sens hellénique de la réalité, son culte de la beauté et le sourire lumineux de la Méditerranée. L'extase du Sicilien ne ferme pas les yeux; elle les ouvre au contraire et les baigne dans l'air du jour; sa vie ne reflue point sous terre, aspirée par sa méditation : elle est comme un estuaire, elle boit la nature entière et communie avec les éléments. M. Bignone rappelle avec bonheur les banquets mystiques, où les mystères orphiques célébraient cette communion rêvée, cette Sainte-Cène des âmes de l'univers délivré. Mais le banquet d'Ionie est présidé par la belle déesse de grâce et d'harmonie; et toutes les âmes, tous les daimones, hier encore ennemis, s'unissent pour l'auréoler. »

91. Baubô : Symbole du sexe de la Terre-Mère. On sait que l'obscénité, dans certaines cérémonies anciennes, était d'essence rituelle.

92. Clazomènes, ville du rivage d'Ionie, bâtie sur la partie sud du grand golfe de Smyrne. — Lampsaque, ville de l'Asie Mineure, à l'entrée N.-E. de l'Hellespont (Dardanelles).

93. Sur la nouveauté de l'attitude d'Anaxagore, sur le rapprochement qu'on peut établir avec Alcibiade, voir Guastalla : *Le Mythe et le livre*, p. 136. « Athènes sait déjà qu'Anaxagore, ce sage qui vit pour quelques-uns, et, au besoin, pour lui seul, qui ne cherche pas à dissoudre la cité où il trouve un asile, lui prépare pourtant des Alcibiade et des Critias. » La cité antique est déjà atteinte dans le principe même de son organisation; les sophistes feront le reste. Et Platon lui-même, non satisfait de sa tentative dans la *République* de substituer une nouvelle cité à cette cité ébranlée, reviendra au plus modeste dessein, dans les *Lois*, d'améliorer, s'il se peut, la cité déjà menacée de ruine par l'individualisme.

94. Sur les rapports de Périclès et d'Anaxagore, voir Plutarque : *Périclès*, VI, et suiv. Plutarque rapporte que ses contemporains appelaient Anaxagore : Νοῦς. Au ch. IX, il conte l'anecdote du bélier, porteur d'une corne. Anaxagore, voulant indiquer la cause naturelle de cette anomalie, fit fendre la tête de l'animal « et montra aux assistants comme le cerveau du bélier n'emplissait pas la capacité de son lieu naturel, mais se resserrait de toutes parts et allait aboutissant en pointe comme un œuf, à l'endroit où la corne prenait le commencement de sa racine. » Amyot.

95. Nous avons vu quelle est l'originalité d'Anaxagore introduisant dans l'organisation du monde un principe spirituel, le νοῦς, cause efficiente et motrice, qui n'est cependant pas cause finale. Cette substance subtile, répandue dans la matière, intelligente, anime l'univers. La cosmogonie d'Héliopolis nous montre dans le dieu Râ, Toum-Râ, un démiurge à qui doivent l'être objets, plantes, animaux, hommes. Sous des noms propres de divinité, l'Égypte nous offre les concepts de l'Être: Noun, du non-être : Toum, Khepra le Devenir, Râ le soleil en puissance, puis en acte. « Je suis Râ sortant de l'abîme céleste, c'est-à-dire l'âme divine. *Livre des Morts*, ch. LXXXV... Je suis l'âme créatrice de l'abîme céleste. » C'est là la ψυχή, principe vital d'abord, puis intelligence : νοῦς.

96. Anaxagore, dans la série des astres, place la lune et le soleil le plus près de la terre. Il semble avoir, le premier, ainsi qu'il résulte d'un passage d'Hippolyte (*Réfutations*, I, 8) et d'un autre de Plutarque (*Nicandre*, ch. 23), expliqué les éclipses de soleil par le passage de la lune entre la terre et le soleil; car on est en droit de supposer que l'annonce de l'éclipse par Thalès n'a reposé que sur des données purement empiriques. En revanche, il croyait qu'il existe d'autres corps invisibles entre la terre et la lune et c'est à ces corps qu'il attribuait les éclipses de lune et l'ombre terrestre (Cf. A. Rey : *Jeunesse de la Science grecque*, l. IV, ch. 1. Astronomie et cosmologie).

97. On trouvera dans Platon, *Phédon*, 97-98, une critique très vive d'Anaxagore et de l'idée que c'est l'intelligence « qui met tout en ordre et qui est cause universelle ».

98. Anaxagore emploie le dialecte ionien. M. et A. Croiset « ont justement noté l'allure sentencieuse, impersonnelle, oraculaire de son style. Il discute peu; il n'a aucune passion, aucune émotion, aucun sourire » (*Histoire de la littérature grecque*, t. II, p. 531). Sa personne est totalement absente de son livre. Tout est sobre et précis.

99. Diogène d'Apollonie, pas plus qu'Empédocle avant lui et Platon après lui, ne fait la distinction entre le système veineux et le système artériel.

100. Abdère, colonie grecque, en Thrace, au nord de la mer Égée, à l'est du fleuve Nestos.

101. Les anciens s'étendent complaisamment sur les voyages de Démocrite en Égypte, pour apprendre auprès des prêtres la géométrie, aux Indes où il approcha de nombreux gymnosophistes et à Babylone, auprès des astrologues et des mages. La conception purement mécaniste de Démocrite, les êtres et les mondes constitués par des agrégats d'atomes, il n'y a là rien de spécifiquement égyptien. Mais le vaste savoir de Démocrite, qui cultiva toutes les connaissances de son temps, ne peut pas n'avoir pas fait quelques emprunts à la science encyclopédique des prêtres de l'Égypte. Démocrite avait recueilli des procédés, des recettes empiriques en chimie pratique, en histoire naturelle, à côté des mathématiques et de l'astronomie dont pouvaient lui faire part les Égyptiens, comme les Chaldéens, de la magie associée à l'activité industrielle.

102. La Fontaine a pris le sujet de sa fable, *Démocrite et les Abdéritains* (l. VIII, 26) dans Diogène Laërce : *Démocrite*, d'après les lettres adressées à Hippocrate ou écrites par lui et qui, d'ailleurs, sont dépourvues de toute authenticité.

103. Pour Démocrite, il y a émission qui part de l'objet, mais cette émission ne pénètre pas dans l'œil, elle forme dans l'air une « impression » à deux dimensions (ἀποτύπωσις), analogue à l'empreinte d'un objet sur la cire. Cette impression, étant dure, pénètre la matière molle (ὑγρον) de l'œil et apparaît comme image sur la pupille. C'est cette image que l'homme voit. Épicure rejette ces complications, retient l'idée d'émission à partir de l'objet et en fait ce qu'il appelle un « simulacre ». L'explication est évidemment naïve, mais elle garantit

l'objectivité de la connaissance. (Cf. Nizan : *Matérialisme antique*, ch. III).

104. On connaît la fameuse distinction établie et systématisée par Nietzsche entre l'attitude dionysiaque et l'attitude apollinienne. Tandis que Dionysos exalte et ravit hors de lui-même l'homme qu'il possède, Apollon le maintient dans la règle de sa nature, dans la loi de sa cité, dans la bonne santé de son corps et de son âme (V. L. Robin : *Morale antique*, p. 16 et suiv.). En apportant les précisions nécessaires, il ne serait pas inexact de suivre ces tendances chez les Présocratiques : Xénophane serait un apollinien, tandis qu'Empédocle manifesterait un mysticisme dionysiaque. M. Robin rapproche, au point de vue moral, Héraclite de Xénophane. Tout en constatant le conflit des contraires et l'écoulement universel, il trouve, au-dessus du devenir, une Dikè universelle, transcendante. L'harmonie est donc l'aboutissement de ce conflit des contraires. Ce ne serait pas forcer l'interprétation de la doctrine d'Anaxagore que d'y découvrir des tendances analogues. Par opposition à ces physiciens, « métaphysiciens qui s'ignorent », Démocrite ne fait pas preuve dans sa morale d'une grande originalité. Quant aux sophistes, ils s'en tiendront à la notion de valeur, voire d'utilité, exclusive de toute vérité.

105. Tritogéneia : épithète d'Athéna. On ignore l'origine du mot; peut-être vient-il de τριτώ, vieux mot éolien qui signifie tête et de γενός, naissance. D'autres donnent comme sens : née de la mer. Selon les Pythagoriciens, Tritogéneia signifierait née du ternaire (V. Plutarque : *Isis et Osiris*, p. 219-220, Trad. M. Meunier).

106. En somme, chez les Présocratiques, le problème de la physique a été le centre de la spéculation philosophique; il convient pour eux de connaître le monde extérieur : leur morale est purement pratique et n'est abordée qu'en second lieu. Avec Socrate et Platon, la morale prend un caractère transcendant, mais elle reste dans la ligne générale de la pensée grecque : il s'agit de subordonner la volonté à l'intelligence et d'absorber la vie spirituelle dans la connaissance. D'où la grande différence entre les Hellènes et les chrétiens, et qui se perpétue jusqu'à nous. Pour les Grecs, la bonne volonté dérive toujours de la possession de la vérité, tandis que, pour les chrétiens, la possession de la vérité est le fruit de la bonne volonté (Cf. L. Lavelle : *Le Moi et son destin*, IV).

107. Certaines pensées, généralement attribuées à Démocrite, nous sont parvenues sous le nom de Démocrate. Sur cette question, voir Diels, 2 vol. (2e édit.), p. XVI.

108. L'éthique de Démocrite est beaucoup moins poussée que celle d'Épicure (341-271). On n'y trouve qu'à peine indiquée la fameuse théorie de l'autarchie du sage (voir Nizan : *Matérialisme antique*, ch. IV).

109. Voici (d'après Laurand : *Manuel des Études grecques et latines*, Appendice I, Les Sciences dans l'antiquité) les résultats acquis en astronomie au temps de Socrate. Les Grecs connaissaient : 1) environ un millier d'étoiles fixes, peu de chose en comparaison de ce qu'on connaît aujourd'hui. Mais cette science était très répandue. Tous les

gens instruits connaissaient les constellations du ciel; 2) cinq planètes : Mercure, Vénus, Mars, Jupiter, Saturne; ils ignoraient Uranus, Neptune, les astéroïdes. On avait depuis longtemps remarqué que l'étoile du matin et l'étoile du soir ne sont qu'une même planète : Vénus; 3) les mouvements *apparents* du soleil, de la lune, des planètes. Par suite, on pouvait prévoir les éclipses (Thalès), et on en savait l'explication : éclipse du soleil quand la lune est entre le soleil et la terre (Anaxagore); éclipse de lune quand la terre est entre le soleil et la lune. On savait, par conséquent, que l'éclipse de soleil n'a lieu qu'à la nouvelle lune et l'éclipse de lune qu'à la pleine lune.

Quant aux mouvements *réels*, les Grecs ont-ils su que la terre tourne autour du soleil ? Il faut ici distinguer deux questions. I. La terre tourne-t-elle sur elle-même ou sont-ce les étoiles (avec le soleil et les planètes) qui tournent autour de la terre en un jour ?

Les deux opinions ont été soutenues. 1° Pythagore (Diogène Laërce) ou, en tout cas, quelques Pythagoriciens avaient entrevu que c'est la terre qui tourne et non le reste du monde; 2° Le plus grand nombre parmi les anciens croyaient que c'est le ciel qui tourne en un jour autour de la terre immobile. (Telle est encore l'opinion d'Aristote.) II. En ce qui concerne le mouvement annuel très peu d'auteurs grecs ont admis que la terre tourne autour du soleil. Cette doctrine a été attribuée par erreur aux Pythagoriciens. Certains d'entre eux faisaient mouvoir la terre, le soleil et les planètes autour d'un « feu central », mais aucun ne faisait mouvoir la terre autour du soleil.

110. Théophraste d'Erésos (île de Lesbos), 372-287 av. J.-C., fut disciple à Athènes de Platon et aussi d'Aristote, dont il reçut la bibliothèque, ainsi que la direction du Lycée, qui dura 35 ans.

Il fut un professeur remarquable par son érudition, sa science et le charme de son langage.

Diogène Laërce lui attribue plus de 2 000 disciples et cite de lui 240 ouvrages sur des sujets de littérature, morale et philosophie.

Tout le monde a entendu parler de ses *Caractères*, assez librement traduits par La Bruyère, qui inspirèrent ceux de son traducteur.

C'est surtout comme historien de la philosophie qu'il nous intéresse pour avoir classé sur chaque question les opinions de ses prédécesseurs, méthode qu'il tenait de son maître Aristote.

Il a écrit des monographies sur Anaxagore, Anaximène, Archelaos, Démocrite, Diogène, Empédocle, Métrodore. Là ont puisé dans la suite les doxographes, l'auteur des φιλοσοφούμενα, des Strômates, du pseudo-Plutarque, Diogène Laërce, Stobée, et aussi cet Aetius à qu Diels a essayé de rendre son bien.

111. Ne pas oublier ce que dit Platon, *Rép.*, VI, 492 a. sq. « Il ne faut pas s'imaginer que ce soient les sophistes qui corrompent la jeunesse. Le grand sophiste c'est le peuple lui-même, qui ne veut être contredit ni dans ses opinions ni dans ses inclinations. Les sophistes ne sont que d'habiles gens, qui savent manier le peuple, le flatter dans ses préjugés et ses désirs et enseigner leur art à leurs disciples. »

Il faut donc constater à la fin du ve siècle une grave altération des idées morales, de la vertu politique et de la légalité, dont nous trouvons la preuve chez Thucydide (III, 82 sqq., III, 52).

112. Les sophistes ont, de toute évidence, bien que d'une manière indirecte, contribué à poser tous les problèmes qui ont alimenté la philosophie morale, 1° en se livrant à un travail d'analyse sur la nature de la vertu et les conditions dans lesquelles elle s'exerce (voir Calliclès dans le *Gorgias*, qui plaide en faveur du droit de la force au service des passions de l'individu et Thrasymachos dans la *République*); 2° en contribuant à créer la technique des discours juridiques, peut-être en composant eux-mêmes des plaidoyers, car il n'est pas impossible qu'ils aient été des « logographes ». A ce titre, ils étaient amenés à apprécier les intentions, à discuter la valeur propre des actes (V. Robin : *Morale antique*). Deux cas sont particulièrement significatifs : Protagoras, dans un procès d'honoraires, déclare qu'il faut payer, que la cause soit gagnée ou non; dans la première éventualité, c'est le résultat acquis qu'on paie; dans le second, le travail et l'effort L'autre cas, c'est celui du spectateur tué par la fléchette d'un concurrent au cours d'une compétition sportive ; qui sera tenu pour coupable ou responsable ? L'instrument, l'auteur involontaire ou le magistrat chargé de la surveillance des jeux ? Ces distinctions devaient contribuer à éclairer certaines questions de morale.

113. En dehors du *Gorgias* et du *Protagoras*, on consultera avec profit l'*Euthydème* de Platon. Les sophistes non seulement se vantaient de se livrer à toutes les spéculations intellectuelles; certains même, comme Hippias d'Élis, pratiquaient avec virtuosité les métiers manuels. Mais leur science essentielle était l'*éristique*, la réfutation, qu'il s'agisse de vérité ou d'erreur. Dans l'*Euthydème*, ils apparaissent à la fois maîtres d'éristique et professeurs de vertu. A vrai dire, il est impossible de discerner l'idée qu'ils se font de la vertu. Quant aux sophismes soutenus par eux, ils sont au nombre de vingt-deux. Ils reposent, soit sur la confusion du sujet et de l'attribut, soit sur une amphibologie accidentelle, due à une particularité de syntaxe : locution à double sens, actif et passif, soit sur des cas où, grammaticalement, le sujet peut être pris pour l'objet (Méridier : *Platon*, t. V, 1re partie, collection Guillaume Budé).

114. Épiméthée (littéralement, celui qui réfléchit après coup, par opposition à Prométhée), fils de Japet, époux de Pandore, frère de Prométhée.

115. Céos, île de la mer Égée, une des Cyclades, au large et à l'est de l'Afrique.

116. Léontion (Gorgias de), colonie de Naxos (Cyclades), dans la Sicile orientale au nord de Syracuse.

117. Sextus Empiricus, médecin et philosophe grec, qui vécut à Alexandrie et à Athènes et fut le chef de l'école sceptique de 180 à 210 ap. J.-C. Ses ouvrages sont : Πυρρώνιαι Ὑποτυπώσεις et onze livres πρὸς τοὺς μαθηματικούς. Avec Pyrrhon et Enésidème, il représente le mieux le scepticisme grec; comme historien de la philosophie, il en a dégagé avec netteté et dans toute leur force les principales thèses. Il a laissé des renseignements du plus grand intérêt sur la philosophie ancienne, dans lesquels sa compétence n'a d'égales que son impartialité et sa méthode.

118. Dans le fragment du traité de Gorgias conservé par Sextus Empiricus, on voit nettement la parenté de la première thèse (Rien n'est) suivie de ses trois hypothèses (si quelque chose existe, c'est l'être ou le non-être, ou à la fois l'être et le non-être) avec les développements du poème de Parménide et les discussions du *Parménide* de Platon. « Si nous avions assez de fragments de Zénon, dit A. Diès, *ouvrage cité*, p. 19, nous pourrions instituer une comparaison entre Zénon, Gorgias et Platon et peut-être trouverions-nous dans certains parallélismes une imitation directe de Platon par Gorgias. » (V. aussi le traité attribué à Aristote : *De Melisso, Xenophane, Gorgia)*.

119. Tous ces raisonnements sont en partie de purs sophismes; cependant ils touchent aussi, surtout en ce qui concerne la troisième proposition (l'être fût-il connaissable, il ne pourrait être communiqué par les mots), à des difficultés réelles, et l'ensemble pouvait fort bien passer à cette époque pour une démonstration établissant sur une base solide le doute relatif à la possibilité de la science. E. Zeller : *Philosophie des Grecs*, t. II, p. 502.

120. Gorgias a rassemblé dans ce discours les expressions les plus emphatiques, pour y exprimer les idées les plus ordinaires, le farcissant à satiété d'ornements, recherchant les termes qui se répondent, et faisant entendre les mêmes consonances finales ou initiales. — L'usage des discours funèbres était ancien à Athènes. Les dépouilles des soldats morts recevaient une sépulture commune dans le cimetière du Céramique. On croit que la fête annuelle des Ἐπιτάφια avait été instituée par Solon. Un orateur, désigné par l'Assemblée, prenait la parole pour prononcer le discours d'usage. Comme nous l'avons dit, le discours de Gorgias est un exercice d'école, purement fictif (Cf. Platon : *Ménéxène)*.

121. Clément d'Alexandrie (non saint Clément, comme on le dit souvent, mais par erreur), né à Athènes vers 160, mort vers 220, s'attacha à Athènes, puis à Alexandrie, à l'école platonicienne, visita Grèce, Italie, Asie Mineure, Syrie, Palestine, Égypte. En 187 il succéda à son maître et ami saint Pantène, fondateur de l'école philosophique chrétienne d'Alexandrie, fit à la raison la part la plus large dans la constitution des dogmes du christianisme. Optimiste à la façon grecque, il ne méprise pas la vie qui peut nous procurer quelque bonheur ici-bas.

Son ouvrage le plus intéressant pour les hellénistes est *Les Strômata* (Tapisseries) qui, avec quelques autres, abonde en renseignements sur les poètes grecs et en particulier sur ceux de la comédie moyenne et de la comédie nouvelle à Athènes.

TABLE DES MATIÈRES

LES PENSEURS GRECS AVANT SOCRATE

CHAPITRE PREMIER.

LES DÉBUTS DE LA RÉFLEXION MORALE ET PHILOSOPHIQUE

CHAPITRE II.

LES PHYSIOLOGUES IONIENS

CHAPITRE III.

XÉNOPHANE DE COLOPHON

Chapitre IV.
HÉRACLITE D'ÉPHÈSE

Chapitre V.
L'ÉCOLE D'ÉLÉE. PARMÉNIDE D'ÉLÉE

Chapitre VI.
EMPÉDOCLE D'AGRIGENTE

Chapitre VII.
ANAXAGORE DE CLAZOMÈNES

Chapitre VIII.
DIOGÈNE D'APOLLONIE

CHAPITRE IX.

L'ÉCOLE D'ABDÈRE. DÉMOCRITE

CHAPITRE X.

LES SOPHISTES